

Ma plus
belle
histoire



2012



**Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



CSQ

Ma plus
belle
histoire

2012

SEMAINE QUÉBÉCOISE
DES ADULTES EN
FORMATION

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet

Alec Larose

Comité de sélection

Luc Allaire, Valérie Beaulieu, Gaston Beaugard, Nathalie Bélanger, Jean-François Boivin, Sébastien Bouchard, Laurier Caron, Nathaly Castonguay, Thérèse Cyr, Hervé Dignard, Martin Dubé, Isabelle Gagnon, Lise Gravel, Christine Isabelle, Pauline Ladouceur, Frédéric Maltais, Marie Rancourt, Josée Scalabrini, Marie-Claude Séguin, Éline Thibodeau, Daniel Verreault,

avec des remerciements particuliers à Bruno-Pierre Cyr, Annie-Claude Lachance, Éric Laroche et Alec Larose **pour leur temps et leur énergie, ainsi qu'à l'équipe de volontaires de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec qui s'y sont investis sous la coordination**

dynamique de Paulyne Laplante: Claire Barry, Solange Bélanger, Réjean Benoit, Louise Bergeron, Lisette Berthiaume, Hélène Bleau Fortin, Jacques Boucher, Nicole Gagnon, Jean-Marie Genest, Claire Guay, Denise Lachance, Nycole Lamarche, Rita Lapointe, Claude Le May, Renée-Anne Letarte, Claire L'Italien, Claire Mercier, Johanne Mercier, Lucille Pettigrew, Diane Prévost, Cécile Richard, Danielle Rondeau, Marcelle Sauvageau, Francine Simard, Aline Tremblay, Denise Turcotte-Gauthier et Louise Voyer.

Secrétariat

Annie-Claude Lachance, avec la collaboration de Aline Bertrand, Guylaine Guèvremont, Stéphanie Martel, Elizabeth Savard et Monique Talbot.

Relecture

Micheline Jean et Martine Lauzon

Diffusion

Alec Larose

Impression

Marquis Imprimeur Inc.

Tirage

6 000 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89061-116-0

FSE, CSQ, 2012



Pour chacun de nous, notre histoire est une histoire comme tant d'autres, mais c'est la plus belle, parce que c'est la nôtre. C'est l'état d'esprit dans lequel nous pensons que se retrouvent nos écrivains qui ont participé à cette magnifique œuvre de créa-

tion annuelle qu'est *Ma plus belle histoire*. L'écriture est un puissant instrument de libération et d'émancipation pour l'être humain et cette publication amplifie sûrement ce sentiment.

Nous pouvons vous dire que c'est toujours un émerveillement, d'année en année, de constater l'engagement des enseignantes et enseignants dans ce concours qui contribue à l'édification de l'estime de soi, chez des adultes pas toujours gâtés par la vie.

Nous tenons également à remercier toutes les personnes-ressources qui contribuent à cette grande aventure annuelle et, plus particulièrement, M. Alec Larose, conseiller à la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ), dont la collaboration participe largement à en faire un grand événement littéraire.

Nous félicitons enfin, et surtout, tous ceux et celles qui se retrouvent dans ce livre, mais nous avons également une bonne pensée pour les personnes participantes dont vous ne pourrez lire l'histoire faute de place et de l'impérieuse nécessité de faire des choix d'édition.

Leur histoire est une histoire comme tant d'autres, mais c'est la plus belle, car c'est la leur. Quiconque écrit y gagne, parce c'est sa profonde pensée qui émerge et se construit, favorisant indubitablement une citoyenneté agissante.

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)

Réjean Parent, président
Centrale des syndicats
du Québec (CSQ)



À la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ), tous les ans depuis le début de cette formidable aventure, arrive enfin un moment fort, symbole de notre réussite éducative: le lancement du recueil de textes *Ma plus belle histoire*.

C'est toujours avec autant de fierté que nous présentons cette 9^e édition 2011-2012, fruit du travail de personnes courageuses fréquentant les centres de formation générale aux adultes un peu partout dans la province. D'année en année, elles sont accompagnées, dans leur démarche de création, par un personnel enseignant tout aussi généreux de son temps que de son expérience.

La sélection des textes a, comme toujours, été une étape ardue et parfois déchirante pour l'équipe de bénévoles qui vise à mettre en valeur la grande diversité des histoires reçues et à souligner l'effort accompli par l'ensemble des participantes et participants. Merci à toutes et tous pour votre précieuse collaboration, et ce, particulièrement aux membres de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ).

Remercier une fois de plus l'ensemble de nos partenaires est un incontournable: Les protections RésAut, SSQ Groupe financier, la Caisse Desjardins de l'Éducation, Les librairies indépendantes du Québec, l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICÉA) qui coordonne la Semaine québécoise des adultes en formation, la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), M. JiCi Lauzon, source d'inspiration pour ces écrivains en herbe de la formation générale des adultes (FGA). Merci d'insuffler confiance et espoir à ces auteurs qui s'ouvrent à nous par l'entremise de leurs textes. Ce concours est souvent un nouveau défi pour ces jeunes et ces adultes. Le temps nous a prouvé que l'expérience de l'écriture, mariée à la reconnaissance de la tâche accomplie par les acteurs du monde de l'éducation et de la communauté environnante, peut donner le goût d'entamer d'autres projets. De plus, sans vous, chers partenaires, la FSE ne pourrait poursuivre l'aventure.

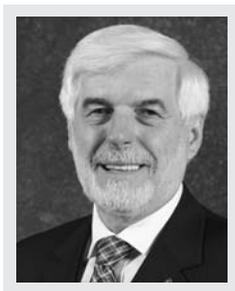
Privilégiée par mes visites dans certains de nos centres, j'ai agréablement constaté la fierté des milieux à participer à cet événement. Je tiens donc à remercier aussi nos syndicats locaux pour le temps et les efforts mis à la promotion et à la célébration du concours.

Pour conclure, un énorme MERCI à vous, tout le personnel de la FSE, de bureau et conseil, qui, sous la supervision de M. Alec Larose, sans compter votre temps, avez travaillé à réaliser et à développer cet instrument de valorisation pour notre réseau de la FGA.

Au plaisir, j'espère, de vous retrouver pour la 10^e édition.



Josée Scalabrini, vice-présidente
Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)



Dans le cadre du volet intergénérationnel de son plan d'action, l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ) est honorée d'avoir l'opportunité de participer à ce projet d'envergure qu'est le concours *Ma plus belle histoire*.

Une équipe de bénévoles, sous la responsabilité de M^{me} Paulyne Caron-Laplante, a investi temps et énergie dans la réalisation de ce mandat. C'est avec enthousiasme que ces personnes bénévoles ont procédé sérieusement à la lecture et à la relecture de nombreux textes afin de s'assurer que leurs choix étaient judicieux.

Nous saluons le courage et la détermination des élèves de la formation générale des adultes qui ont osé partager leur vécu ou leur imaginaire et faire profiter, à l'ensemble de la collectivité, le fruit de leur travail.

Nous tenons également à souligner le travail d'accompagnement qu'ont effectué nos anciennes et anciens collègues dans cette aventure valorisante et porteuse d'espoir pour l'éducation des adultes au Québec.

Félicitations aux lauréats et toute notre reconnaissance à celles et ceux qui ont participé à ce projet d'écriture.

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre Paul Côté". The signature is written in a cursive, flowing style.

Pierre-Paul Côté, président
Association des retraitées et retraités de l'éducation
et des autres services publics du Québec (CSQ)

L'âge du discours



Je suis devenu papa trois fois en quatre ans. Malgré le manque de sommeil, malgré les réveils à cinq heures cinquante-deux, malgré les dégâts, les cacas et les couches, je me rends à l'évidence constamment que l'amour des enfants, cet amour qu'ils vous portent de façon si intense, cet amour-là est très fort. Ils sont attachants, c'est vérifié. « Attachables », ça aussi c'est vérifié. D'autres fois, trop drôles, ils vous feront tomber de votre chaise. De rire, de découragement. « Papa, j'ai échappé un dégât ! » Elle veut dire : « J'ai échappé – le verre de lait au chocolat sur la nappe en plein sur ton journal et ç'a fait – un dégât. » Trop long. Et, de toute façon, papa va comprendre très vite que le dégât, elle l'a aussi échappé le long de son pantalon ! Mais on les aime tellement.

Les enfants nous font nous dépasser. On se laisse soi-même derrière parce qu'il faut aller devant avec eux. Préférentiellement au-devant d'eux. Parce qu'il y a tant d'écueils à éviter. Il y a tout ce qu'il faut faire, tout ce qu'il ne faut pas faire. Se foutre de la pâte à modeler dans les narines ! Et quoi encore ? Tant de choses à apprendre !

Mon plus vieux a quatre ans et, ces jours-ci, on parle de chiffres, nombres, numéros. J'insiste pour qu'il les trouve amusants. Même si, personnellement, je ne les trouve pas drôles les chiffres. Mais pour qu'il ne développe pas comme moi un malaise avec l'obsession économique de notre temps, j'enveloppe les chiffres avec des mots d'humour. L'humour aide à l'apprentissage, ç'a été vérifié. Il sait maintenant compter sans problème jusqu'à vingt-trente-quatre mille-douze... C'est la somme qu'il me réclame en tout cas ! Ne perdons pas espoir !

Ma petite dernière ne sait prononcer qu'une lettre. Normal, elle n'a pas six mois. Le A c'est sa lettre. Le a minuscule pour les petits soins et le A majuscule pour les soins urgents. La lettre A lui est d'une grande utilité parce qu'elle est multitâche. À cet âge-là, on ne se sert

que d'une lettre pour dire des tas de choses. Romi, le A, elle peut dire plein de choses avec. J'ai soif, j'ai faim, j'ai fait dans ma couche, changez-la moi quelqu'un s'il vous plaît ça presse! Des fois, ça prend plusieurs longs AAAAAA!!! avant qu'on comprenne. Mais elle ne se décourage jamais. Elle pousse des A très impressionnants. Et elle finit par avoir ce qu'elle veut! Merci, chérie!

Qu'elle s'exprime comme elle le fait, qu'elle puisse déjà dire tout ça, rien qu'avec une lettre de l'alphabet, une misérable voyelle en plus! La première de la liste. A! ça m'impressionne. J'imagine ce que ce sera lorsqu'elle saura utiliser six voyelles... et vingt consonnes! Et quand on y pense, tout ce qu'on fait de cette enfance jusqu'à notre grand âge finalement, c'est développer cette capacité à utiliser vingt-six lettres pour entrer en contact, être dans et avec le monde. Pouvoir faire sa place dans la société en sachant mettre des mots ensemble. À la maternelle, en formation des adultes, en sciences humaines comme en sciences pures, toujours le même truc. Pouvoir inventer la vie, la réinventer, avec les bons mots dans une belle histoire, n'est-ce pas comme un petit tour de magie dont on oublie trop souvent de s'émerveiller? C'est pour ça qu'il faut applaudir, encourager et entretenir cette belle collaboration enseignant-apprenant que permet le concours *Ma plus belle histoire*. Il permet le réenchantement par l'écriture.

Je me réjouis en imaginant tout ce que la petite pourra faire dans le monde avec vingt-cinq lettres d'alphabet de plus! En espérant qu'il n'y ait pas trop de dégâts à ramasser sur son chemin. Et surtout que ça ne soit PAS TOUJOURS À MOI DE LES RAMASSER! Ça, ça reste à vérifier par contre... CHÉRIE!?!?

JiCi Lauzon

(Remerciements sincères à ALEC et BRUNO-PIERRE pour leur collaboration! Mes félicitations à tous ceux et celles qui ont participé cette année! On a hâte de vous lire!)

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

L'équipe enseignante des pavillons Damase-Boulangier et Goyer (C.S. du Lac-Saint-Jean), à Alma, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean

L'équipe enseignante du centre de formation des Maskoutains (C.S. de Saint-Hyacinthe), à Saint-Hyacinthe, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement Val-Maska

L'équipe enseignante des centres Christ-Roi/l'Impact (C.S. Pierre-Neveu), à Mont-Laurier/Rivière-Rouge, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

L'équipe enseignante du centre Sainte-Thérèse (C.S. des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations!**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication et concertation de plusieurs enseignants et enseignantes pour une meilleure stabilité du projet;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, etc.), y compris dans les centres de détention;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour);
- Diffusion en grand nombre des affiches, formulaires et anciens recueils;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes;
- Création de versions thématiques (*Ma plus belle histoire... d'amour, d'horreur*);
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc.;
- Participation du syndicat au sein de la Table régionale de la Semaine québécoise des adultes en formation (SQUAF).

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels;
- Recherche des élèves participants;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités, auteurs, familles, anciens élèves, etc.);
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, photographies;
- Conférence de presse;
- Activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et les médias électroniques;
- Création d'une page web;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.);
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école;
- Participation à La Grande Lecture, coordonnée par l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICÉA), en collaboration avec la FSE-CSQ.

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 414... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.

Sommaire

1. Histoire parfaitement imparfaite

Myriam Côté

19

2. Ma fenêtre, mon monde

Caroline Alves Paixão

21

3. Est-ce possible, un ange sans ailes ?

Mylène Blanchette

23

4. Amour éternel

Mélanie Roux

24

5. Mon chemin jusqu'à L'Envol

Stéphanie Belhumeur

26

6. L'insoumis

Mélanie Hamel

28

7. Pour un petit bonheur

Jonathan Pépin-Labonté

30

8. Elle est ma muse

Stéphan Chamberland

34

9. Ma passion

Yanko Roy

35

10. Une cicatrice abyssale

Mohamed-Diaby Doukouré

37

11. T'en souviens-tu, mon amour ?

Line Poirier

39

12. Exorciser les démons pour voir le jour

Maxime Caron Delamour

41

13. Suzanne Gagnon

Suzanne Gagnon

44

14. Une peur blanche

Pascale Poirier Jenkins

47

**15. Les dernières paroles
d'un condamné**

Yoan Caron

49

16. Métamorphose

Jennifer Camden

51

17. Tommy le battant!

Tommy Thibodeau

54

18. L'épée du chevalier oublié

Michaël Bouchard

57

19. La rivière magique

Isabelle Savard

58

20. Où es-tu ?

Daniela Papais

61

21. Sorcière

Émilie Langlois

63

**22. Le plus beau souvenir
de sa vie**

Josiane Bousquet-Richer

65

23. Cœur ridé

Jérémie Gravel

67

**24. La petite école du rang
de Sainte-Victoire**

Jean-Luc Bourassa

69

25. Comment ça va ?

Martin Castonguay

71

26. Mon enfant

Annouk Dugré

73

27. L'esprit du hibou

Camile Ouimet Lefebvre

77

28. Pique-nique au soleil

Karine Loosfelt

82

29. Une aventure

Olivette Hudon

85

30. On naît plus d'une fois

Mélissa Portolèse

87

31. Mira

Stéphanie Brousseau

90

32. Ma plus belle histoire

Christiane Gagnon

93

33. Pleurs d'enfant

Martin Sauriol

96

34. Entre deux

Laura Tremblay

97

35. Un parcours difficile

Annie Rousseau

100

36. La voix de Jérémy

Martin Tétreault

102

37. Ma plus belle histoire

Sabrina Lachance

104

**38. Une porte sur
un autre monde**

France Gingras

107

39. Une balade inoubliable

Cynthia Baril

110

40. C'est mon histoire

Martine Rioux

112

41. Divagation

Serge Alix St-Pierre

113

42. La pauvreté des riches

Bianca Venne

115

43. Quête du bonheur

Sarah Clermont

118

44. Le bonheur

Stéphanie Meunier

122

45. Le matin

Euna Northey

125

46. Sous le chêne

Stéphanie Gagnon Lafleur

128

47. La saveur d'une larme

Naomie Beaulieu

130

48. Anouk des neiges

Chantal Racine

133

49. Une histoire de pirates

Christopher Constant

136

**50. L'origine de ma passion
pour les plantes**

Isabelle Despatis

139

51. La chimère

Michel Champagne

141

1. Une histoire parfaitement imparfaite

J'aurais bien aimé vous raconter une légende où évoluent dragons et princesses, héros et vilains. Un conte où se marient la magie et le réalisme, où les anges se mêlent aux démons. J'aurais aimé écrire des mots perlés de tristesse, de joie, de rage peut-être. Des mots qui vous auraient bercés le soir et réveillés en sursaut pendant la nuit. J'aurais aimé partager avec vous une histoire qui fait rêver, réfléchir. Qui donne envie de décrocher la Lune, de soulever la Terre. Mais cette histoire, sous tous ses artifices, n'aurait pas été la plus belle.

Ma plus belle histoire est la seule que je peux véritablement vous raconter sans avoir peur d'omettre quelques détails. Elle ne commence point par la formule: « Il était une fois... » et ne finit malheureusement pas par: « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » Ma plus belle histoire n'en est pas une d'amour ou d'aventure. Ce n'est pas un drame, encore moins une comédie. Elle ne sera pas jouée au théâtre, ne se verra pas au cinéma. On ne lui accordera pas autant d'importance qu'aux autres puisqu'elle ne se lit pas. En fait, elle ne se raconte même pas. Ma plus belle histoire, elle se vit.

Elle débute dans un cri et finira peut-être de la même façon. Les personnages qu'on y rencontre sont difficilement analysables, passant du bien au mal en l'espace de quelques pages. Elle contient beaucoup de phrases inachevées et quelques paragraphes qui, malgré le nombre de mots qu'ils comportent, ne veulent absolument rien dire. Ils sont flous, incompréhensibles parfois. Mal écrits, biffés à divers endroits. Ils sont là, pourtant. Et sans eux, l'histoire ne se tiendrait ironiquement pas.

Elle a – heureusement! – des passages dignes d'un *best-seller*, calligraphiés esthétiquement et bien mis en valeur. On voudrait les lire et les relire, et recommencer encore. Ils accrochent à nos lèvres un sourire serein, calment certaines tempêtes et, dans quelques cas, aident notre cœur à se rappeler le rythme qu'il a parfois tendance à vouloir oublier. Ces passages-là devraient être encadrés ou tatoués, appris par cœur ou chantés. Arrêtés pour mieux s'en délecter.

Or, l'histoire continue et il est vrai qu'on y croise parfois des monstres, des évènements qui manquent, chaque fois, de mettre le point final au bout de la ligne, de refermer le cahier pour le laisser se couvrir d'une poussière qui ne sera probablement jamais enlevée. Mais il n'en est rien, du moins jusqu'à maintenant. Grâce à un détail insignifiant, à un dialogue empreint de bonté ou simplement de vérité, on peut continuer à lire ces pages froissées par le temps, mais resplendissantes d'un mysticisme qui ne s'applique qu'à elles seules.

Beaucoup de bonnes personnes, comme de mauvaises, tenteront de décrypter le dialecte dans lequel cette histoire est écrite. Peu réussiront. À force de temps et de courage, elles perceront peut-être quelques-unes de ses énigmes, traduiront peut-être quelques bribes dans chacun de ses chapitres. Peut-être voudront-elles comprendre la presque totalité de ses pages. Cet exploit leur demandera alors une force de volonté incroyable et une patience hors du commun. Ou simplement une passion véritable.

Ma plus belle histoire est la plus précieuse de toutes. On se l'arrache, on se l'approprie et puis on l'oublie. On la pleure, on la rit, on la déteste et on la remercie. On peut tenter de la réinventer ou simplement vouloir la rendre meilleure autant qu'on voudra, jamais rien de ce qu'on pourrait faire ne l'améliorerait. Ma plus belle histoire est déjà parfaite. En essayant de la changer, de la détourner de son cours naturel, on ne réussit qu'à la déformer.

Ma plus belle histoire mérite d'être appréciée malgré ses imperfections qui peuvent parfois sembler immenses. Elle nous donne le choix de continuer à la lire ou de la balancer au bout de nos bras. Elle ne vaut rien, mais rien ne la vaut.

Ma plus belle histoire, c'est la vie.

*Myriam Côté, 2^e cycle
CEA de Bellechasse (Saint-Gervais), CS de la Côte-du-Sud
Enseignante : Amélie Aubin, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

2. Ma fenêtre, mon monde

Le soleil commence à s'élever. Dans la chambre, les fissures de la fenêtre sont éclairées par le soleil.

Sébastien, un petit garçon de dix ans, se réveille pour commencer une autre journée. De son lit, le garçon observe sa chambre, les quatre murs sont estampillés de dessins, les traces de crayons de couleur sont presque magiques.

Son regard dérive à travers chaque dessin, et l'expression de ses yeux démontre subtilement différents sentiments, souvenirs.

Sébastien se lève et ouvre la fenêtre. À côté, une chaise. Là, il passe ses journées à regarder attentivement tout ce qui arrive, mais sans enthousiasme à l'intégrer dans ce monde qu'il trouve si loin du sien, limité à sa chambre.

Pour le garçon, l'autre monde est résumé dans les bords que votre fenêtre vous permet de voir.

Près de la vitre, les yeux de Sébastien voient leur propre reflet. Tout à coup, il souffle, et la transparence est brièvement remplacée par un cercle flou. Sébastien ébauche lentement un cœur qui se défait rapidement, permettant au garçon de regarder la vie dehors.

À ce moment, son attention est détournée vers Oliver, et Julie sa voisine. Julie est une jeune fille qui avait toujours eu l'admiration de Sébastien, parce que, chaque fois qu'elle voyait la présence du garçon dans la fenêtre, elle lui faisait un beau sourire.

Tous les jours, elle avait la compagnie d'Oliver au retour de l'école. Oliver était en amour avec Julie, mais sa timidité ne lui permettait pas de se déclarer à cette belle fille. Son intérêt pour Julie ne passait pas inaperçu au regard attentif de Sébastien, qui, chaque jour, espérait voir Oliver déclarer son amour pour sa voisine.

C'est une journée d'automne. Sébastien constate que la rue est calme, plus que d'habitude. Juste un garçon qui joue avec son ballon de soccer.

Oliver apparaît soudainement et se dirige vers la maison de Julie, le garçon se lève de sa chaise, il pense que Oliver va enfin déclarer son amour. Dans ses mains, Oliver tient un papier, qu'il laisse à côté de la porte de Julie et ensuite il s'en va.

Sébastien est vraiment déçu. Il quitte la fenêtre et se tourne vers la chambre. Le rideau bouge avec le vent qui souffle fort soudainement. Il retourne à la fenêtre, le billet n'est plus là. Le garçon qui jouait avec le ballon de soccer joue maintenant avec un avion en papier.

Sans y accorder d'importance, Sébastien retourne à sa chambre. Assis sur le sol, il regarde le mouvement du rideau devant le soleil. Mais bientôt ses pensées sont interrompues. Quelque chose vient par la fenêtre et s'arrête à côté de ses pieds.

C'est l'avion avec lequel le petit garçon jouait dans la rue. Sébastien se rend compte qu'il y a quelque chose d'écrit sur le papier et le défait pour voir ce que c'est.

Dans ses mains est la déclaration d'amour d'Oliver pour Julie. À ce moment, il sent qu'il a besoin de faire quelque chose, parce que, s'il ne le fait pas, sa voisine ne saura jamais le sentiment d'Oliver.

Mais il se rend compte que ce simple geste est presque impossible pour lui, devant la barrière qu'il devra surmonter. Son esprit et son corps tremblent, car ses pensées se rapportent aux expériences qu'il a vécues à l'extérieur de son monde. L'indifférence, l'incompréhension, la solitude...

Sébastien se dirige vers la porte, s'arrête, respire, haletant, il ferme les yeux et passe la porte. Quand il s'en rend compte, il est à l'extérieur, en face de chez Julie avec le billet dans sa main. Il commence à tourner sur lui-même. Soudain, il s'arrête en face de sa fenêtre et la regarde.

Sébastien est saisi par un sentiment de liberté. Il sent le vent sur son visage, se souvient du billet et va à la porte de Julie, où il le laisse soigneusement.

Lentement, il se dirige vers chez lui et voit quelqu'un s'approcher quand il entend une voix lui dire: Tu veux jouer?

C'était le garçon avec le ballon de soccer. Le garçon laisse le ballon près du pied de Sébastien, commence à courir et lui dit de « shooter ».

Sébastien sourit... Sébastien est autiste et, pour la première fois, il sent que le monde au-delà de sa fenêtre l'invite à le rejoindre.

*Caroline Alves Paixão, Francisation
Centre du Phénix (Québec), CS des Découvreurs
Enseignante : Hélène Martel, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

3. Est-ce possible, un ange sans ailes ?

Il y a quelques années, j'ai connu une personne exceptionnelle qui a changé le cours de ma vie.

Cette personne épatante me suit partout. Que je sois dans l'autobus, dans ma chambre ou dans un magasin, sa voix est toujours présente pour me remonter le moral.

J'ai connu cet être dans un moment de ma vie où je me sentais toujours seule et triste. Je croyais qu'aucune lumière ne pouvait un jour traverser mon cœur noir et démuné d'espoir. Je ne savais plus où j'allais ni pourquoi j'avancais. C'était la fin, j'avais abandonné...

Jusqu'au jour où un petit rayon vint traverser mes ténèbres par la simple vibration d'une voix, une voix si merveilleuse qu'elle me fit oublier tous les malheurs de ce monde et, pour la première fois depuis très longtemps, je sentis monter en moi le souvenir du bonheur, souvenir qui m'avait tant manqué...

Avec le temps, cette personne à la personnalité marginale et au grand cœur devint pour moi une motivation, une idole, un modèle de vie et surtout une raison de continuer. Elle m'inspire de la confiance et beaucoup de courage. Cet homme fantastique ne baisse jamais les bras. Peu importe les difficultés et les épreuves que la vie lui envoie, il reste toujours lui-même et ne regarde jamais derrière. Beaucoup le jugent sur son apparence hors du commun, mais la vraie beauté n'est-elle pas dans la différence ?

Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis capable de me voir en ses yeux. Je ne sais pas non plus pourquoi chacune de ses paroles vient me chercher au plus profond de moi, mais je sais une chose : il sera toujours l'ange qui a su réchauffer mon âme. Il est mon jumeau cosmique, jamais je ne pourrai l'oublier. Il m'a appris sans le savoir à rester moi-même et que, peu importe ce que les autres pensent, si j'ai un rêve et que je m'y accroche, tout est possible, il suffit d'y croire.

Il ne me reste qu'un souhait à réaliser, celui de lui dire tout simplement merci. Alors, Bill Kaulitz et ton groupe plus que formidable, je vous remercie d'avoir changé ma vie.

Être fan ne s'explique pas, ça se vit !

*Mylène Blanchette, Présecondaire
CEA du Goéland, Édifice L'Envol (La Prairie), CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Louise Pelletier, Association des professeurs de Lignery*

4. Amour éternel

Aujourd'hui, je vis à moitié. Sans cesse, mon cœur se balance, car je ne peux te tenir dans mes bras. À ta naissance, toi, mon ange, tu m'as quittée après ton premier cri de vie. Sur le souffle du désespoir, l'amour que j'avais pour toi est devenu douleur, lorsque tu es partie sans m'avoir laissée vivre avec toi le jour et la nuit. Dieu est venu t'enlever à ton frère, à ta famille et à moi sans qu'on ait pu t'offrir notre cœur.

Mon âme se perd parfois dans le choix des routes à prendre selon mes humeurs. Tu étais la moitié de ton frère, sa sœur, sa confidente, sa jumelle et son amie. Il te parle, tu ne lui réponds pas ; il joue avec toi, mais il est seul ; il te voit, mais tu n'es pas là. L'harmonie en tête pour trouver un chemin de vie, je me balance parfois d'un côté ou de l'autre, je suis toujours dans le néant pour trouver ma place entre la joie et la tristesse de ton départ. Je te vois rire, mais je n'entends pas les sons. J'espère toujours t'entendre dire « maman », mais non, je ne fais que l'imaginer dans mes pensées. Le « je t'aime, maman » n'existe pas dans le monde réel. Lorsque j'ouvre les yeux, je me rends compte que c'est dans mes pensées que je l'entends.

Je n'ai pu sentir ton souffle, ni te bercer dans mes bras. À travers cet amour inconditionnel que j'aurai toujours pour toi, j'ai envie de pleurer sans jamais arrêter. Je t'ai désirée, attendue sans jamais te voir. Tu es arrivée et repartie sans qu'on ait pu te dire : « JE T'AIME. » De la vie à la mort, l'horizon est mystère, le temps déroule sa bobine d'heures fidèles en parties d'instant passés. Je me retiens pour ne pas crier ma rage et ma peine chaque jour.

Tu es mon ange éternel. Tu resteras dans mon cœur et dans mes pensées à jamais. Je t'ai aimée dès le premier jour et je t'aimerai à jamais, toi mon ange éternel. Maintenant, je sais que tu veilles sur nous à jamais. Mon cœur balance plus du côté de la vie heureuse en sachant que tu es mon ange gardien et que de là-haut, tu vois et tu sais que nous t'aimons. Tu resteras dans nos cœurs pour toujours.

Pour toi, Océane, JE T'AIME !

*Mélanie Roux, Intégration socioprofessionnelle
CEA André-Morissette (Plessisville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Monique Hébert, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

5. Mon chemin jusqu'à L'Envol

Je vous ramène en arrière... J'ai 6, 8, 10 ans, je déteste l'école. Ma mère, qui n'est pratiquement pas scolarisée, mon père, qui travaille le jour, n'a aucune patience, alors les devoirs se font dans les cris et les pleurs... Je hais ma vie!

Ensuite, j'arrive au secondaire, je n'y suis pas mieux. Lorsque j'atteins mes 13 ans, ma mère accouche de ma petite sœur, qui est la dernière de quatre enfants, et cette chère femme qui m'a donné la vie sombre dans une dépression qui dure des années... Elle doit quitter la maison familiale pour aller vivre entre les murs de l'hôpital de Joliette, au 6^e étage dans l'aile psychiatrique. Nous devons nous débrouiller: mon père voyage entre la maison, l'hôpital et le travail. Il compte donc sur moi pour veiller sur les trois autres enfants plus jeunes. C'est difficile, car j'ai perdu ma mère, je n'ai pas une très bonne entente avec mon père et je suis en pleine crise d'adolescence. Des années extrêmement dures.

J'ai commencé à consommer drogues et alcools vers 14 ans. Longue descente aux enfers qui débute pour moi. Pendant dix longues années, je fréquente les bars et je consomme tout ce qui me passe sous la main. J'ai même fait une tentative de suicide qui, heureusement aujourd'hui, n'a pas fonctionné. À 24 ans, je suis enceinte de ma petite perle, Océanne.

Je passe presque un an sobre... Malheureusement, je vis beaucoup de violence conjugale et je suis prise dans un cercle vicieux qui me fait encore plus m'enfoncer. Deux ans plus tard, je réussis à m'éloigner de tout: ma ville, mes amis, la violence, tout. Pour ma fille, je voulais faire de mon mieux. Pendant deux ans environ, je me sors du monde de la drogue toute seule, chez moi, sans l'aide de personne. Ma volonté est tellement forte, grâce à ma fille. Et laissez-moi vous dire que ma raison de vivre m'a sauvé la vie. Oui, je dois ma vie à Océanne: elle a été ma force et mon énergie.

Mais j'avais tellement été seule, éloignée de tout le monde et de ma famille que j'étais devenue sauvage. J'avais beaucoup de difficulté à sortir de chez moi. Même pour aller au parc avec ma puce, c'était l'enfer. Jusqu'à ce qu'Océanne ait 4 ans et demi, je suis restée à la maison avec elle. Je suis consciente que je vais devoir bouger bientôt. Océanne entre à la garderie. Wow! Un pas en avant. Ensuite, on parle de la C.L.E.F., un endroit où l'on nous apprend à réintégrer le marché du travail. J'ai peur, car je suis encore farouche avec les gens. Doucement, j'apprends à parler avec les filles, qui sont vraiment des femmes merveilleuses. Par la suite, nous devons faire des journées d'exploration dans des métiers qui nous intéressent, suivies d'un stage. Ce programme dure 4 mois. Je commençais à peine à être bien avec mes nouvelles amies que nous devons nous dire au revoir, car la C.L.E.F., c'est terminé pour nous. Je participe ensuite à un stage à la garderie de ma puce et je découvre que j'adore ça. Travailler avec les enfants: ils peuvent tellement nous donner d'amour et de bonheur et moi, de mon côté, je veux les rendre heureux. Je dois donc finir mon secondaire 5. J'ai alors fait toutes les démarches nécessaires pour m'inscrire à l'école. J'ai dû prendre mon courage à deux mains et travailler fort pour y arriver.

Mais aujourd'hui, me voilà à L'Envol pour atteindre mes objectifs. Je suis fière du chemin que j'ai parcouru. Et je tiens à dire que chacun de nous a un soleil au bout de sa route. Malgré les difficultés que la vie nous envoie, nous devons tenir bon et aller jusqu'au bout de nos rêves. Car ce sont ces obstacles qui font de nous ce que nous sommes aujourd'hui.

*Stéphanie Belhumeur, 1^{er} cycle
Centre multiservice des Samares, pavillon L'Envol (Joliette), CS des Samares
Enseignante : Sylvie Desrosiers, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

6. L'insoumis

Les arbres s'endormaient, je les voyais par la fenêtre. Celle où mon possesseur avait posé ma cage. Je regardais les feuilles s'envoler, danser dans un dernier souffle puis s'évanouir. Je me serais posé sur chacune d'elles pour partager leurs dernières valse. Elles avaient la beauté d'être conscientes de leur sort. La nature le sait ; elle meurt, se sacrifie pour l'hiver et le fait dans une grâce abandonnée, dans la confiance qu'elle renaîtra au printemps. Elle se sait éternelle. L'automne ne m'avait jamais paru si céleste. C'était derrière mes barreaux que je réalisais enfin sa douceur. Il m'avait paru si triste, autrefois, du haut de ma mansarde. Je ne suis pas comme la nature. Elle obéit à certaines règles sans protestations, ni même de questions. Elle ne cherche pas à comprendre, elle le fait c'est tout. Moi, je suis l'insoumis. J'ouvre mes ailes contre les responsabilités qui tissent traîtreusement ses liens invisibles autour de mes pattes. Mais c'était mon désir insatiable de liberté qui m'avait enfermé, comme éjointé, dans cette cage. Il suffit parfois d'un instant d'absence pour se détourner de sa route. Apparemment, c'est ce qui m'était arrivé.

Posé sur une clôture de bois, je sifflotais. J'observais ces voyageurs flotter près du ciel, se sauver de l'hiver monotone. Perdu dans mes rêveries, je n'entendis pas l'homme qui s'avavançait derrière moi. En l'instant d'une seconde, j'étais prisonnier de son envie. Ce fut peut-être de la négligence de ma part, mais je n'avais jamais pensé que quelqu'un puisse prendre un corbeau pour animal de compagnie. Je sentais la lumière s'éteindre sur moi. Comme dans un théâtre où l'on y joue la dernière pièce. J'étais maintenant dans le noir de mes pensées. Je suivais toujours du regard les migrateurs dans les nuages, impuissant, serré entre des mains d'homme, avec encore plus de désir que l'instant d'avant. J'aurais dû me douter qu'étant un des rares oiseaux de malheur à m'exprimer en chanson, plus qu'en vacarme, cela faisait de moi une proie insolite.

J'étais impassible, une statue de plumes prisonnière d'un insensible qui ne semblait pas savoir lire la tristesse au fond de mes yeux d'encre. Qu'il m'offrit à boire ou à manger, pitance d'esclave de

mon appareil, je n'avalais rien. J'assumais la mort comme ultime délivrance à ma nouvelle vie d'anachorète. La seule chose à laquelle je m'exécutais: je sifflais. Dernier morceau de ma liberté que je conservais jalousement. Malheureusement, j'enchantais mon nouveau maître qui se ravissait de sa capture. Malgré tout, je réussissais bien à agacer le chat de la maison qui supportait mal de ne pouvoir m'atteindre. Je lui rappelais, en chanson, à quel point j'étais intouchable. Après un instant, je pensais qu'à bout de nerfs, il pourrait sûrement bousculer la cage de ses grosses pattes et me libérer. Je continuais donc de plus belle. Il tenta effectivement de me renverser, mais je ne réussissais en rien à m'évader. On dit que lorsque le plan A ne fonctionne pas, l'alphabet nous réserve vingt-cinq autres lettres. J'étais donc en consultation avec la suivante qui, pour l'instant, ne savait quoi me répondre.

Le cœur à vif, la peau collée à mon vulnérable squelette, voici le portrait que le temps avait dessiné de moi lors de ma captivité. Les feuilles à ma fenêtre avaient fini depuis longtemps leurs danses, la nature s'était assoupie. Autant j'avais brûlé d'envie de toucher au soleil de la Floride, autant maintenant j'embrasserais l'hiver. L'homme qui me retenait s'attristait de mon émaciation et de mon don pour le chant qui s'éteignait, faute de force et de passion. J'avais peine à me battre encore pour m'affranchir.

C'était un matin d'hiver, les flocons se présentaient, timides, au début de la saison froide. Mon maître m'avait trouvé au bout de mon marasme, couché dans la cage, où seulement mes yeux bougeaient encore, à l'aube d'une mort victorieuse. Même le chat ne se distrait plus de me voir ainsi. Le bonheur pour lequel cet homme m'avait capturé s'était affaibli avec moi. Il me regarda longuement, j'étais rigide. Son regard se posa ensuite vers la fenêtre qui présentait la beauté sublime des flocons ronds et blancs qui dansaient, tournaient, s'accrochant en cours de route aux sapins verts. Dans un moment de bonté divine, il ouvrit la cage, me prit fragilement entre ses deux mains froides, me déposa sur le rebord de la fenêtre, puis l'ouvrit. Il ne suffit que d'un instant, un seul, où le vent s'introduisant entre mes plumes et me faisant frissonner de tout mon corps me redonna vie. J'avais la passion d'un être reconnaissant, d'un mourant

qui survivait à sa maladie. Je touchais enfin à ma précieuse liberté chèrement acquise, la délivrance ultime et, enfin, l'appréciation de ce que je possédais. Je volais au gré du vent entre les flocons de neige, je valsais avec eux. Les pays chauds ne m'inspiraient maintenant aucune envie.

C'est un printemps hâtif qui s'était présenté cette année-là. J'étais heureux comme je ne l'avais jamais été. Tout était frais, tout était beau. Dans le ciel, je voyais revenir les migrateurs. Je songeais à ce qu'ils avaient manqué ici. Posé sur une clôture de bois, je sifflais. Un homme contemplait la beauté de la nature renaissante, près de moi. Je chantais la sérénade à cet homme qui m'avait libéré de mon envie, qui m'avait fait apprécier ma liberté. Je chantais : l'insoumis.

Mélanie Hamel, 2^e cycle

*Centre multiservice des Samares, pavillon L'Envol (Montcalm), CS des Samares
Enseignant : Philippe Dufour, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

7. Pour un petit bonheur

Harold Grimnstein était un homme dans le début de la trentaine qui portait en lui les chroniques d'une histoire peu reluisante. Celui-ci avait, à cause de ses problèmes de consommation, sombré dans la torpeur. Sa dépendance aux narcotiques avait eu raison de tout ce qui, par le passé, lui avait tenu à cœur. Tous ses avoirs, et il en avait eu plusieurs, lui avaient glissé entre les doigts. Et même si, au départ, personne n'aurait pu croire à ce qu'il était devenu, il vivait aujourd'hui ici et là. Les jours où il se croyait chanceux, il pouvait loger dans un refuge pour ceux de sa race, les puants, sans logement, encrassés, que l'on entasse et sinon, il lui restait, pour les temps plus sombres, les ruelles où la seule chaleur qui venait à bout de réchauffer son petit cœur était celle qui émanait des poubelles en combustion dont le feu, à l'intérieur de vieux barils souillés par le temps, crépitait drôlement. La nuit venue, le désir d'un « fixe » dans les veines le rongait sans arrêt. Car une fois le soleil tombé, ce n'est plus l'heure de

mendier à la sortie des métros, mais plutôt d'aller acheter une dose. Et quand le *buzz* se termine, suit la rage qui ronge l'esprit, qui s'acharne, qui fait mal même. Mentalement écorché de l'intérieur, on a l'impression que plus rien n'a de prix, de sens. On serait même prêt à échanger un membre pour une autre seringue qui *shoote* dans les veines le liquide d'un bonheur mélancolique.

Un bon soir, après y avoir longuement, mais non lucidement réfléchi, il mit en place un plan qui, selon lui, allait rendre sa vie bien plus facile. Et avec les connaissances qu'il possédait sur les lieux de son crime, il se croyait intouchable.

Après une longue et chaude journée de juillet, une de celle où l'air nous pèse sur les épaules, il était prêt. Il faut dire qu'il ne s'était pas aussi bien préparé que dans son délire psychotique, mais bon, il avait quand même réussi à se dénicher une cagoule de seconde main, une bouteille de gaz, un briquet et un poignard qu'il avait trouvé au côté d'un cadavre de chat dépecé dans une ruelle.

Il était environ 23 h 05 lorsqu'il mit son plan à exécution, couché dans la haie de cèdres qui bordait le terrain de cette immense maison. La cagoule sur la tête, il essayait tant bien que mal de garder son calme et sa respiration stable. Grimmstein se dirigea alors vers une entrée secondaire du côté ouest du manoir. Bien que plusieurs années s'étaient écoulées depuis son dernier passage sur les lieux, le décor n'avait pratiquement pas changé. Seuls peut-être le temps ainsi que le manque d'entretien avaient laissé leurs traces. Il se figea pendant quelques secondes, observant la scène, puis se dit qu'il n'y avait pas de place pour la nostalgie et continua vers la porte. Sans aucune difficulté, il se chargea du système d'alarme avant d'entrer. La porte menait dans un petit corridor qu'il connaissait très bien. Il savait qu'une fois au bout, il devait monter le petit escalier en colimaçon avant de pouvoir déjouer les deux caméras rotatives qui se trouvaient tout en haut. Non sans efforts, il réussit à se glisser de l'autre côté sans qu'elles puissent le détecter et ainsi mettre son plan en échec.

Une fois cette étape franchie, la prochaine était un jeu d'enfant, une simple marche de santé même. Il suivit le plan qu'il avait gravé dans la

mémoire et quelques minutes plus tard, il était à une porte de son but. Il tourna la poignée, mais elle était verrouillée. Alors le plus instinctivement possible, il regarda autour de lui et vit, accrochée au mur, la photo d'un jeune garçon et de son père à bord d'une chaloupe. Ils venaient de pêcher un tout petit poisson qui s'avérait probablement être le seul de leur journée, vu l'expression de joie qui rayonnait sur leurs visages. Encore poussé par son instinct, il leva le cadre qui se décrocha et alla se briser sur le sol laissant derrière lui, accrochée sur un petit clou, une clef. Il la prit et la glissa facilement dans la serrure.

À première vue, la pièce qui se trouvait derrière aurait pu sembler n'être qu'un simple bureau muni d'une magnifique vue sur le cloître extérieur, mais elle était en fait bien plus. Un véritable coffre-fort et plusieurs œuvres de grande valeur décoraient les murs, sans compter qu'en grande majorité, le mobilier était plus que centenaire. Grimmstein se dirigea alors vers une bibliothèque près de la fenêtre et y prit un livre. Il l'ouvrit à la page six cent soixante-six pour ensuite l'arracher. Il passa celle-ci au-dessus de la flamme de son briquet et prit en note un code qui y était inscrit à l'encre invisible. Son attention fut alors dirigée vers un cadre qu'il alla décrocher immédiatement, puis qu'il déposa très soigneusement. Ce cadre était d'ailleurs, parmi ceux dans la pièce, son préféré. On y voyait un homme, les mains sur la tête en train de regarder sa maison en flammes. C'est sans aucune surprise qu'il reconnut le vieux coffre encastré derrière. Il entra le code qu'il venait de découvrir, puis l'ouvrit. En voyant le contenu, il fut soulagé. Quelques liasses de coupures de cent dollars ainsi que plusieurs bijoux y étaient entreposés. Il les prit et hésita quelques secondes avant de verser le gaz qu'il avait apporté un peu partout dans le bureau. D'un geste vif, il lança le briquet au centre de la pièce qui s'embrasa sur-le-champ.

La suite des choses relevait de la chance et, il le savait, c'était une course contre la montre. Tout en courant vers la sortie qui optimisait ses chances de réussite, la principale, il se remémorait des souvenirs de son enfance bourgeoise, de son adolescence rebelle et de sa chute aux enfers. L'eau se mit à gicler des extincteurs suspendus au plafond. Quelques secondes à peine, puis ses vieux vêtements imbibés laissaient l'eau ruisseler le long de son corps. Des bruits de pas se firent entendre.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que deux chiens l'avaient pris en chasse. Aucunement étonné, il sortit son poignard et attendit fixement. Les bêtes s'approchèrent dangereusement, mais lui ne broncha pas. Le premier qui fut à sa hauteur s'élança pour le mordre à la gorge, mais en une demi-seconde, il se coucha carrément sur le dos de façon à ce qu'il soit sous le chien, puis lui asséna un violent coup qui lui fit une entaille allant de sa cage thoracique à son sexe, déversant ainsi le contenu de ses entrailles sur Grimstein. Témoin de cette scène, l'autre bête stoppa sa course et prit le sens opposé, la queue entre les jambes. Le criminel, qui était à présent couvert du sang de l'animal mélangé à l'eau qui se déversait encore des gicleurs, continua sa course vers la sortie.

C'est une fois à l'extérieur, quand il eut dépassé le plus bas palier de ces longues marches qui menaient au jardin avant, qu'il entendit un cri venant de derrière lui. En se retournant, il vit dans le cadre de la porte l'ombre d'un homme qui, à contre-jour, braquait une arme dans sa direction. À ce moment, il savait que c'en était fait. Il tenta de se rendre, levant les mains en l'air, mais c'était trop tard. La détonation avait eu lieu, une balle le percutait en pleine gorge. De plus en plus faible à chaque seconde qui s'écoulait, il eut à peine le temps de voir le visage ahuri de son père lorsqu'il lui retira sa cagoule.

*Jonathan Pépin-Labonté, 2^e cycle
Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda), CS de Rouyn-Noranda
Enseignante : Danièle Julien, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de
l'Abitibi-Témiscamingue*

8. Elle est ma muse

1

Elle est ma muse mise à nue,
se posant devant moi, je l'ai vue.
Le temps s'est arrêté,
tout autour s'est dissipé,
ne laissant que l'image
de ce si doux mirage.
Il vint faire de mon cœur
une oasis pour son bonheur,
où se lève à chaque jour
le soleil ardent de l'amour,
écrivant sur l'horizon
Ô une si belle passion !

2

Elle est ma muse
qu'à cet instant j'abuse.
Celle que je respire
telle la brise d'un désir,
soufflant mes paroles
dans des danses si folles,
où je regarde dans ses yeux
le reflet d'un homme heureux.
Comme si son âme était
le miroir
de mon plus profond espoir,
que toujours je la caresse
avec une si grande tendresse.

3

Elle est ma muse si belle
le puits jouvencelle,
où je puis chaque nuit

la fraîcheur qui m'a séduit,
telle la rosée sur une fleur
poussant au jardin de son cœur.
L'éden aux parfums luxuriants
des fantômes enivrants,
où je m'encense de son désir
caressant mes sens de plaisir,
me laisse errant tel un bohème
dans les vers d'un poème.

4

Elle est ma muse enchanteresse
m'envoûtant telle une caresse.
Mon âme s'y est perdue
sur une terre inconnue,
où marche l'homme ensorcelé
par sa douce beauté.
Elle le porte au loin
bercé par le doux refrain,
d'une grandiose mélodie
sortie d'une mythologie.

5

Elle est ma muse
avec elle je m'amuse,
celle qui aime faire rire
mes précieux souvenirs.
Elle va ici et là jouant
en moi comme étant enfant,
avec notre âme nubile
vierge en notre jeunesse fébrile,
donnant jouvence à notre envie

trottinant dans la vie.
Car nous sommes tous deux
les éternels amoureux.

6
Elle est ma muse égarée
d'un ciel de nuit étoilée.
Celle qui va filante
réaliser le vœu qui enchante,
laissant rêveur l'âme
de l'homme
qu'elle cueille telle une pomme,
à la saison froide venue
avant que le souhait soit perdu.

7
Elle est ma muse gracieuse
ouvrant grandes ses ailes
merveilleuses.
Elle est les mots si beaux
chantant tels les oiseaux
l'hymne à sa merveille,
sifflant à mon oreille
son si doux ramage
enfui de sa précieuse cage,
s'envolant gracieux vers le ciel
la page du livre éternel,
où le poème s'écrit,
celui d'Hélène la muse
qui m'a séduit...

*Stéphan Chamberland, 2^e cycle
CEA Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante: Lise Maltais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

9. Ma passion

Le hockey, c'est ma passion depuis que je suis tout petit.

Le hockey est un sport de très grande compétition, il m'aide à me défouler et il réussit même des fois à me faire fâcher. Mais avant tout, quand j'y joue, je m'amuse énormément. Alors j'ai une petite histoire à vous raconter sur une saison qui restera marquée dans ma mémoire.

C'était ma première saison midget (15-17 ans). Nous avons une bonne équipe, mais, comme d'habitude, ceux qui battaient toutes les autres équipes, c'était l'équipe de Saint-Georges. Chaque fois qu'on faisait

face à cette équipe, nous nous inclinions. Souvent par des scores du genre huit à deux. Mais une journée m'a vraiment marqué.

Notre équipe était inscrite à un tournoi, et nous avons appris que Saint-Georges était dans ce même tournoi. Par chance, le classement nous avait mis chacun dans notre division, alors on pouvait se rendre au moins en demi-finale sans les affronter. Et c'est en plein ce qui est arrivé. Les trois premiers matchs ont été assez faciles. Notre gardien était tout simplement incroyable. En trois parties, il n'avait accordé que deux buts. Pour dire vrai, nous étions à notre meilleur. Rendus à la demi-finale, nous avons appris que nous allions jouer contre Saint-Georges. Nous étions très déçus de la nouvelle, car on croyait peu en nos chances. Le soir du match le plus important de la saison, nous n'étions pas vraiment confiants de l'emporter. Le match était très intense et essoufflant. Après une période, nous menions un à zéro. On pouvait voir que Saint-Georges jouait de façon frustrée et c'était sans doute notre chance de l'emporter. Nous avions l'avantage psychologique. Finalement, ce match, nous l'avons gagné par la marque de un à zéro. Tout le monde était surpris. L'incroyable s'était produit! C'est la preuve que la peur et le désir de se surpasser peuvent nous mener à de grandes choses. Pour ce qui est de la finale, nous avons gagné assez facilement. Notre vraie finale, à nous, était la demi-finale.

Cette petite histoire s'est vraiment produite. J'étais présent. Ce que je veux vous dire, c'est que le hockey est un excellent sport où tout peut arriver, mais en premier lieu, je vous dis de ne jamais désespérer et abandonner. On ne doit jamais abandonner, un jour, ça va apporter de grandes choses ou ce que tu souhaites. Comme le disait un commentateur de hockey: « Ce n'est jamais fini tant que la dernière seconde n'a pas sonné! » En anglais, on dit: « *It's not over till it's over!* ».

Yanko Roy, *Alphabétisation*
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante: Linda Roberge, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante

10. Une cicatrice abyssale

C'était le jeudi 7 octobre 2010, une journée parmi tant d'autres, où l'ombre de la démotivation, comme un brouillard, envahissait petit à petit l'horizon de mon panorama de chimères. En un instant, s'est développée une cicatrice profonde que le temps ne guérira jamais. Cette journée, inoubliable il va sans dire, provoque actuellement une collision de regrets dans la voie de mes souvenirs d'enfance. Ce jour surprenant et inévitable où ce proverbe cliché s'introduisait constamment dans mon esprit: « On ignore la valeur d'une possession ou d'une personne jusqu'à ce qu'elle disparaisse. » J'ai réalisé depuis que la vie était métaphoriquement un chef-d'œuvre conçu avec ce trompe-l'œil intrinsèque dont nous portons trois regards distincts au cours de notre existence: le regard innocent de l'enfance, le regard d'expérimentation et d'apprentissage de l'adolescence et le regard compréhensif et conscient de l'adulte.

Ma mère, elle qui représentait la lueur dans le tunnel obscur de ma vie, la révélation, la flamme de la positivité et l'optimisme dans mes moments de stress, s'était éteinte. Je me disais que c'était ma faute, que le karma m'avait plongé dans un tourbillon que j'avais moi-même conçu par mes actes.

Ce jour-là, il faisait particulièrement chaud. Je m'étais réveillé et j'avais fait ma routine quotidienne en me disant que je devais plus me concentrer à l'école, car mon objectif était d'obtenir mon diplôme d'études secondaires. Je m'étais même décidé à organiser une structure de révision et à investir plus d'efforts dans mes mathématiques et mon français, même si je savais que je me mentais un peu. En fait, en dehors de l'école vivait un musicien qui avait une vie diamétralement opposée. Ce mode de vie de rappeur qui « conscientise la jeunesse » s'écartait un peu de la réalité et des valeurs communes, mais je dois admettre qu'il libérait la mélancolie et l'anxiété qui m'habitaient, des sentiments difficiles à dénouer. Je me suis installé à l'ordinateur après avoir déjeuné pour écrire quelques pensées nocturnes, et ma mère m'a dit que je devais être prêt, car le bus passait dans quelques minutes. Après avoir fermé l'ordi, j'ai fait mes prières matinales en

espérant une concrétisation de mes souhaits primordiaux. En arrivant dans la cuisine, je remarquai que ma mère était silencieuse, mais ce silence était assourdissant. Elle ne souriait point et ne démontrait aucune émotion. J'ai essayé de la réveiller un peu, mais ça ne marchait pas. Je me disais que c'était probablement dû à son travail ou qu'elle était tout simplement fatiguée. Je me dirigeai vers la porte, inconscient que je laissai une femme partir dans une direction qu'elle seule connaissait. Nous avons fait un bout de chemin ensemble, comme tous les matins, puis nous sommes partis chacun de notre côté, nos bus n'allant pas dans la même direction. Comment aurais-je pu me douter que c'était la dernière fois que je lui disais au revoir et que je lui souhaitais une bonne journée ?

Ma journée à l'école ressemblait à toutes celles vécues précédemment : retards dans mes travaux, distraction dans mes cours, et mes examens qui s'accumulaient devant moi, tous portant la mention « échec ». Et puis la journée s'était enfin achevée. Je suis rentré chez moi avec un air pensif et confus, sans trop savoir pourquoi, comme un aventurier dans un territoire rempli d'abîmes.

Dès que j'ouvris la porte, j'aperçus mon père dans le salon, frustré et stressé, alors mon salut habituel resta coincé dans le fond de ma gorge. Il m'expliquait que la police l'avait appelé sur son téléphone cellulaire, alors qu'il était sur la route et qu'elle avait un message important à lui annoncer. Sincèrement, je n'étais point surpris, car ce n'était pas la première fois que j'étais témoin de cette scène. Il était distrait, se demandait ce qui allait se passer et pourquoi cela lui arrivait, encore... Je regardais la télé en pensant que c'était simplement un moment d'angoisse qui s'étoufferait d'un moment à l'autre. Mon père, toujours inquiet, me demanda d'appeler ma mère. Elle ne répondait pas. J'appelai à son lieu de travail. Aucune nouvelle. À ce moment-là, l'inquiétude prit l'allure d'un couteau qu'on me plantait dans la gorge, si bien que quelques minutes plus tard, je décidai d'aller m'étendre sur mon lit, histoire de calmer le désordre qui faisait rage dans ma tête. Après m'être assoupi un moment, du moins je crois, on cogna à la porte. D'abord des pas, puis des voix parvinrent à mes oreilles, même si j'étais au sous-sol. Soudain, j'entendis mon père pleurer et crier mon nom. Je sautai alors de mon lit et montai l'escalier à la course. Mon

père m'annonça alors cette nouvelle morbide que ma mère n'était plus là. Elle en avait décidé ainsi, semble-t-il...

On dit que la mort fait partie de la vie. Bien mince consolation ! Et la vie qui se meurt... La vie silencieuse qui fait corps avec la mort... Qu'est-ce qu'on en dit ? Toute une histoire ! Expérimenter et apprendre, le lot de l'adolescent... Mon lot. Mon histoire. Cette histoire qui a commencé à s'écrire pour mieux embrasser la vie dans toute sa fragilité et sa complexité.

*Mohamed-Diaby Doukouré, 2^e cycle
CEA l'Accore (Châteauguay), CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Claudine Grenier, Association des professeurs de Lignery*

11. T'en souviens-tu, mon amour ?

C'est arrivé le 8 décembre 1958. Dehors, la tempête faisait rage. Tu avais profité de ce congé forcé pour venir me voir. « C'est la bordée de l'Immaculée », disait ma mère.

J'étais assise au salon, près de la fenêtre, dans le gros fauteuil marron, tu sais, celui dans le coin près de la salle à manger. Je me faisais plaisir à regarder les nombreuses cartes de Noël que mes parents avaient reçues. Toi, tout près, tu étais un peu surpris de mes réactions et tu riais avec tellement de cœur que je restais, à tout coup, sous le charme.

Et puis, en tournant et retournant les cartes, je t'en indiquai une dont l'image représentait une promenade en traîneau, sous un ciel bien neigeux. « Qu'est-ce que tu y trouves de si particulier à celle-là, me demandais-tu ? » « Je ne pourrais te le dire, elle me fait rêver ! Je n'ai jamais vécu une telle expérience. » Je me levai de mon fauteuil, les pieds bien au chaud dans mes gros bas de laine et me rendis à la cuisine afin de nous préparer un chocolat chaud.

La veillée se poursuivit en jasant de choses et d'autres. Tu me racontais tes Noëls loin de ta famille, seul ou presque, pour ton travail.

J'avais les larmes aux yeux d'apprendre cela, alors que nous nous apprêtions à passer un beau temps des Fêtes entourés de tous les nôtres. Et c'est sur ces propos que la veillée prit fin.

Le samedi suivant, la tempête étant calmée, tu arrivas à la maison, tout heureux et excité en me disant: «Ti-nours, demain, trouve-toi des vêtements chauds, et je serai ici à 1 heure; nous passerons l'après-midi dehors!»

Le lendemain, comme convenu, à une heure, tu arrivas non pas avec ta voiture, mais au son des grelots, avec une carriole et un cheval pour faire une randonnée en traîneau dans le petit rang du nord.

En ouvrant la porte, je te vis tout emmitoufflé, dans un nuage de vapeur. Je suis restée droite devant toi, figée comme si moi-même j'étais devenue de glace. Arrive, arrive, Ti-nours! Ce n'est pas un rêve, le cheval va prendre froid.

Tout excitée, le manteau à peine attaché, je bondis dehors, jusqu'à la carriole. Le cheval me faisait peur. Mais toi, amoureux des chevaux, tu me faisais découvrir cette merveilleuse bête. T'en souviens-tu, c'est ton ami Guy, dont le père était fermier, qui t'avait obtenu cet attelage?

L'excursion commença et tu manias très bien le cheval et l'équipement. Enrichies de la bordée de neige reçue dans la semaine, les branches des arbres ployaient sous son poids. Tout un paysage défilait sous nos yeux. C'était le plus grand artiste peintre qui exposait ses œuvres. De temps à autre, tu enlevais ta grosse mitaine, et du revers de ta longue main, tu essayais la goutte au bout de ton nez. J'étais assise tout près de toi, te tenant par le bras, la tête couchée sur ton épaule. Je ne voulais plus sortir de mon rêve! Je me croyais toujours au milieu des cartes de Noël.

À tout moment, tu arrêtais ton attelage, nous nous embrassions et nous nous disions notre amour. Même dans la froidure, nos cœurs étaient bien chauds. Qu'il faisait bon de voir toutes les beautés que la nature nous offrait, sous un ciel bleu que seul l'hiver peut teinter de cette façon! J'étais devenue une femme sans mots, et je me

nourrissais de tout ce qui m'entourait. Tu respectais mes silences. Je pleurais de joie, et toi, mon amour, tu arrêtais le cheval et embrassais mes yeux mouillés. « Ne pleure pas, Ti-nours, disais-tu, c'est trop beau pour en perdre des bouts ! »

Je peux dire que j'ai connu l'extase devant tant de beauté, aux côtés de cet homme attentionné qui ne cessait de me surprendre pour me faire plaisir.

Et ce sont toutes ces petites choses, mille fois répétées, qui ont commencé le 8 décembre 1958 et qui ont su pimenter notre vie à deux, durant ces cinquante dernières années.

Tu t'en souviens encore, hein, mon amour ?

*Line Poirier, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Isabelle Beaubien, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

12. Exorciser les démons pour voir le jour

Il fut un temps où la vie était pour moi un leurre au goût amer... J'étais un enfant révolté. Je n'aimais personne. Ni les autres bambins, ni mes parents. J'en voulais à l'existence d'exister... Je m'émerveillais toutefois devant les splendeurs de la nature. L'automne a toujours été ma saison préférée, même s'il s'agit de celle de ma naissance. J'ai été malheureux toute mon enfance, mais ma grande sensibilité m'a amené, dès mon plus jeune âge, à écrire des poèmes d'amours déçus que je n'avais pas encore connus... La mort, le deuil, la souffrance étaient mes thèmes préférés. Si je n'avais pas eu l'écriture pour exorciser mes démons, je serais sûrement profondément malade.

Je savais que j'étais différent, et « les autres » n'ont pas tardé à s'en rendre compte à leur tour. Mon adolescence en fut une des plus douloureuses... J'ai vécu dans différentes familles d'accueil de mes dix à mes dix-sept ans... Je n'étais heureux nulle part, je détestais tout ce

qui avait trait à la discipline. Les règles étaient toujours établies pour les autres, j'étais doté d'un je-m'en-foutisme sans pareil. Je fuyais dans l'écriture, et c'est là que la beauté s'est mise à surgir de mon être. J'ai commencé à porter des foulards de poète, je lisais Nelligan, Rimbaud, Daoust et Vanier. Je sentais que j'appartenais à ce groupe de fougueux contestataires, à un Univers complètement différent des autres. Dans mon monde, j'étais bien...

Chaque matin, je me regardais dans le miroir de ma chambre en me demandant ce qui pouvait bien faire rire les élèves de l'école. J'avais probablement une drôle de tronche! *Whatever*, je les emmerdais tous. Je n'allais pas à mes cours. J'étais un bon élève malgré tout, parce que j'étais doté d'une intelligence vive. Je croyais que je n'avais pas besoin d'aller à l'école pour mener à bien ma vie. Je sais aujourd'hui que j'avais tort, mais je me faisais traiter de fif, de poète-tapette, et j'ai même été victime de violence physique... Comment aimer l'école dans de telles circonstances? Au moins, j'avais quelque chose à quoi m'accrocher... J'avais un rêve! Je voulais partir loin, loin, le plus loin possible. Je rêvais de m'installer à Paris (pour me fuir, peut-être), d'écrire des poèmes (pour me retrouver, qui sait), de travailler en collaboration avec des artistes peintres (pour commencer à aimer?)... Fumer la cigarette sur les terrasses des cafés en écrivant des recueils vertigineux, aériens, je voulais rafler tous les prix, de la reconnaissance. N'ayant pas les moyens de m'installer à Paris, j'ai fugué à Montréal.

J'ai rempli mon sac à dos de vêtements et de cahiers, puis je suis parti, seul, pour la grande aventure. Arrivé là-bas, je pouvais enfin respirer. Ce fut, en quelque sorte, ma renaissance spirituelle. J'ai coupé tout contact avec le peu d'amis que j'avais, et je me disais en mon for intérieur que je ne reviendrais jamais, au grand jamais, dans le Bas-du-Fleuve... J'ai travaillé fort pour survivre, payer le loyer trop cher et la nourriture. J'étais un grand garçon, et je n'avais besoin de personne... J'ai vécu en sauvage fugitif pendant cinq longues années... Au départ, tout allait bien, je travaillais honnêtement dans un restaurant à service rapide, mais j'étais pauvre comme Job, et le coût de la vie étant faramineux, je ne savais plus comment joindre les deux bouts pour subsister. Lorsque j'eus dix-huit ans, je me suis mis à travailler dans un bar, à Montréal. Pas

besoin de dire de quelle nature était ce travail. J'étais riche, mais sec à l'intérieur, comme une vieille branche morte. J'ai cessé d'écrire, je n'en avais plus la force. Je ne vivais plus que pour l'alcool et les barbituriques. Un déclic s'est fait dans ma tête. C'était un jour très beau.

Je me rendais compte que je m'infligeais de la souffrance. Je méritais davantage. J'ai donc décidé de me reprendre en main et de devenir quelqu'un... J'étais désireux d'adopter un chien, de me remettre à l'écriture et de composer des chansons. Ce mouvement m'a demandé beaucoup de courage, mais je ne regrette aucunement de l'avoir fait : je suis revenu vivre dans le Bas-du-Fleuve, où mon père m'a très généreusement ouvert les portes de sa demeure... Nous nous sommes pardonné les malentendus, j'ai alors pu vivre une année sabbatique des plus merveilleuses. J'ai fait du ménage dans ma tête et dans mon corps. J'étais en quête d'un esprit sain dans un corps sain... À l'ordre du jour, entraînement intensif, écriture de quatre nouveaux recueils de poésie, pratiquement un album de chansons tristes, amoureuses (car j'ai bel et bien fini par connaître ce qu'était un amour déçu), j'ai adopté un chien que j'aime beaucoup, énormément, passionnément, que j'aime comme un fils... Je crois d'ailleurs que je lui dois tout, car, sans lui, le retour aux sources aurait été encore plus pénible, et je ne crois pas que j'aurais pu survivre à la froide solitude dans la tempête d'hiver que je traversais. Il m'a inspiré et m'a réchauffé le cœur.

Je veux offrir à mon fils, Andy, la plus belle vie possible, c'est pour cette raison que j'ai décidé de retourner aux études... Avoir un vrai métier, une vocation. Je vais faire mon baccalauréat en kinésiologie pour devenir un entraîneur privé de qualité. Je sais aujourd'hui que j'ai perdu mon temps à Montréal, mais là, c'est le temps de me reprendre... Il paraît que je suis encore jeune, même si je perds mes cheveux... J'étais un train qui allait beaucoup trop vite et j'ai manqué beaucoup de beaux paysages... Je ne serais pas la personne que je suis si je n'avais pas eu une passion à laquelle m'accrocher...

Il faut toujours se garder un but, un objectif, une espérance devant soi pour donner un sens à sa vie... Ce que je veux vraiment dire, avec tout cela, c'est qu'il n'est jamais trop tard pour devenir quelqu'un, nous ne sommes jamais trop faibles, ou pas assez intelligents. Ne

laissez jamais personne vous dicter quoi penser et quelles couleurs arborer. Soyez maîtres de votre destin, et n'abandonnez surtout pas vos rêves. Je trouve encore la vie assez difficile, par moments, mais, en m'offrant de meilleures conditions de vie, je sens que mon existence commence enfin à épouser les formes de la lumière. Désormais, je remercie mes parents de m'avoir fabriqué. La vie est une aventure qui vaut la peine quand on se donne une chance de sourire, d'aimer, pour voir ce que veut dire « un jour très beau »...

Bonne route !

*Maxime Caron Delamour, 2^e cycle
Centre de Trois-Pistoles (Trois-Pistoles), CS du Fleuve-et-des-Lacs
Enseignante : Renée Bérubé, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage*

13. Suzanne Gagnon

Bonjour. Je m'appelle Suzanne et je suis âgée de 34 ans. Ma vie d'aujourd'hui, je vous l'assure, n'est plus celle d'il y a 15 ans. Je vous raconte ici pourquoi.

Tout d'abord, reculons dans le temps. À l'époque, j'avais 19 ans. Je vivais depuis déjà sept ans en appartement avec le père de mon fils. Je menais une vie assez paisible : l'école, le loyer, le travail de mon mari (aujourd'hui décédé). Je voyais ma famille quand je voulais. Une « vie rêvée », comme je pouvais l'appeler.

Par une belle journée ensoleillée, je suis tombée enceinte de mon premier enfant. Au bout de huit mois et demi, j'ai accouché. Par contre, ce que tous ignoraient, c'est qu'avant de naître, il avait déféqué à l'intérieur de moi. Ce geste, banal à première vue, déclencha des conséquences graves sur mon organisme. Le produit fécal de mon enfant a empoisonné mes organes internes. Les médecins ont dû me donner quelques traitements par voie intraveineuse pour mettre fin à l'empoisonnement. Une chose réussie. Ouf ! je pouvais enfin respirer aisément. Tout était redevenu sous contrôle.

Soudainement, trois ou quatre mois après la naissance de mon petit garçon, je me sentis mal, à vrai dire *très* mal. J'avais des maux de cœur, des étourdissements, de gros maux de ventre, de grosses crampes comme si j'étais en train d'accoucher. C'était vraiment souffrant, mais aussi très effrayant. Quand je me suis rendu compte que mon état dégénérait, je suis tout de suite allée à l'urgence où les infirmières m'ont couchée sur une civière. J'ai ensuite attendu le médecin de garde pendant 14 heures. Après des heures de souffrance, il vint me voir et m'annonça qu'il fallait effectuer une batterie de tests : prises de sang, test d'urine, échographie. Il voulait ainsi vérifier si l'appendice n'était pas le responsable de mes intenses douleurs. Une fois mes résultats obtenus, le médecin revint me voir et me dit : « Madame Gagnon, vous allez devoir rencontrer votre médecin de famille, au plus tard demain dans la journée. » L'urgentologue, lui, n'avait pas l'autorisation de me donner mes résultats, aussi négatifs fussent-ils. J'attendis donc jusqu'au lendemain matin. J'étais tellement stressée qu'à l'ouverture du bureau du médecin, j'étais la première à passer. Je me suis assise devant mon médecin en le fixant dans les yeux. Il faisait une drôle de mimique, tout en examinant mes résultats de la veille. Il me regarda enfin et laissa tomber un gros soupir qui ne me disait rien de bon. Enfin, il me répondit : « Suzanne, je suis désolé de devoir t'apprendre que tu as un **cancer au gros intestin** et il est à un stade avancé. »

J'avais des métastases, ainsi qu'un bout d'intestin (huit pouces) qui était attaqué. Le choc que ça m'a fait. Je venais à peine de mettre au monde mon fils, né le 29 décembre. Tout juste après mon accouchement, soit trois semaines plus tard, mon mari avait trouvé la mort dans un accident de voiture. Croyez-moi, à cet instant, je me suis mise à crier, à pleurer, à faire une crise comme ce n'était pas possible, et ce, dans le bureau de mon médecin. Après m'être calmée, celui-ci m'annonça ensuite que mes chances de mettre un second enfant au monde étaient très diminuées. *Le désespoir total*. La terre me tombait sur la tête. Je me trouvais dans une impasse totale. Je devais faire tous les traitements qu'il me proposait. J'ai pris la décision de faire les traitements. En tout et partout, j'ai reçu 14 traitements de chimiothérapie et 8 traitements de radiothérapie que j'ai dû cesser, car ceux-ci me rendaient encore plus malade. Mon système immunitaire ne contrôlait plus rien. Pendant

mes traitements, mon corps est devenu si faible que mon organisme a développé la leucémie. Grâce à ma jumelle, j'ai reçu rapidement une greffe de moelle osseuse. Toutefois, pendant une des opérations, les chirurgiens m'ont transfusé trois sacs de sang dont j'ignore toujours la provenance.

Si je fais le calcul, pendant ma vingtième année, j'ai subi sept interventions chirurgicales. À 21 ans, quatre chirurgies ont été pratiquées et l'année suivante, une seule. Depuis ces années, je comprends ce que c'est la vraie vie : faire ce que je veux, quand je le veux et autant de fois que je le peux. Un jour, avant d'entrer dans la salle d'opération, ma jumelle m'a offert le plus précieux des cadeaux : une chaîne en or avec un pendentif ayant la forme d'une moitié de cœur. En me l'offrant, elle m'a dit ces paroles : « Tant que tu porteras ta moitié et que moi je porterai l'autre à mon cou, tout ira pour le mieux. »

Je vis présentement avec un tube de huit pouces pour tenir mon intestin ouvert. Malgré cela, je me trouve très chanceuse d'être encore en vie après toutes ces années, car les médecins m'ont donné une espérance de vie d'environ 20 ans.

J'habite aujourd'hui à Roberval avec mon fils, maintenant âgé de 15 ans et ma belle petite fille de 10 ans que j'ai pu mettre au monde malgré mes problèmes de santé. Je l'ai nommée Rebecca en l'honneur de ma grand-mère qui est décédée du même cancer que moi : celui des intestins. Aujourd'hui, je vis au jour le jour avec mes enfants, mes amours, tout en restant positive. Un jour, ce cancer me laissera vivre la vie dont j'ai toujours rêvé. Je vous le jure.

*Suzanne Gagnon, 1^{er} cycle
CEA L'Envol (Roberval), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Kathy Dufour, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

14. Une peur blanche

M. Thibault, un petit comptable que les gens qualifiaient de taciturne, devait se rendre à un rendez-vous très important. Ayant oublié de renouveler sa prescription de comprimés, il se sentait complètement dans la brume, un peu comme la température de cette sombre et froide journée d'octobre. François Thibault habitait une énorme maison qui était beaucoup trop grande pour lui, surtout depuis le récent décès de sa femme. Il regardait au loin par la fenêtre, perdu dans un tourbillon de pensées.

C'est alors qu'une grande voiture blanche, affichant un étrange logo, se gara dans l'allée de sa cour. Deux hommes mystérieux vêtus de blanc en sortirent, entrèrent sans même frapper et amenèrent François avec eux sans lui laisser le temps de placer un seul mot. Le véhicule redémarra aussi rapidement qu'il était arrivé, sans faire réagir aucun des voisins présents.

Une heure venait de passer dans le silence total. Le chemin était long et les conducteurs peu sociables. La voiture semblait rouler depuis des heures sans arriver à destination. Les membres du comptable n'arrêtaient pas de trembler, tel un séisme, et trahissaient évidemment sa nervosité. Il voulait absolument savoir à quel endroit on l'amenait. Lorsqu'il se décida à poser la question cruciale, aucun son ne sortit de sa bouche. Le comptable était incapable de parler et son visage tourna littéralement au blanc. Il se mit à paniquer et les chauffeurs lui injectèrent, à l'aide d'une seringue, un liquide qui ne manqua pas de le plonger dans une profonde torpeur.

Un long moment plus tard, François sortit des ténèbres et constata qu'ils roulaient toujours, que ce n'était pas un rêve comme il l'avait d'abord cru. La voiture sortit de la ville, s'en éloigna, pour enfin la quitter complètement, laissant Thibault perplexe. Il regardait par la fenêtre les yeux ronds, comme s'il cherchait quelque chose, un point de repère, n'importe quoi qui lui confirmerait cette étrange certitude d'être déjà venu à cet endroit. Qu'est-ce que ces deux hommes étranges et entièrement vêtus de blanc voulaient de lui? Il redoutait la réponse. Plus la voiture s'enfonçait dans la forêt sombre, plus le doute s'installait profondément en lui.

Quand l'automobile arriva enfin à destination, l'obscurité avait déjà pris place et le comptable avait peine à se repérer dans la pénombre. Toujours les mêmes questions, où l'avait-on amené et pourquoi? Les chauffeurs le firent alors descendre de la camionnette, le tenant fermement par les bras. Ses membres étaient d'ailleurs entièrement paralysés, sans qu'il comprenne trop pourquoi. Il se dit que c'était probablement un effet de la peur qui se propageait dans son corps, mais sans vraiment y croire. Les hommes le firent ensuite entrer dans une vieille bâtisse qui donnait froid dans le dos. Elle semblait vouloir s'effondrer, mais on aurait dit qu'elle avait trop d'orgueil pour s'écrouler simplement, tel un arbre dans une tempête qui refuse de céder aux rafales incessantes du vent. Bref, cela tenait du miracle qu'elle tienne toujours debout.

Une fois à l'intérieur, ils traversèrent des couloirs, des étages et cette désagréable certitude de déjà-vu ne quittait plus François, telle l'ombre qui nous suit à chaque pas. Complètement ailleurs, perdu dans sa tête, il ne remarquait même pas tous ces drôles de gens qui le dévisageaient avec curiosité. Il ne reprit en partie ses esprits que lorsque les deux hommes s'immobilisèrent et le poussèrent dans une pièce blanche, où les murs et le sol étaient étrangement blancs et doux.

François tenta de ramper pour s'enfuir de cette pièce, mais impossible de bouger ses bras, ni d'effectuer un seul mouvement d'ailleurs. Il était solidement attaché par de larges liens, blancs eux aussi. De plus, des cris stridents lui perçaient les tympans jusqu'à ce qu'il comprenne que c'étaient les siens et qu'il se taise. L'un des deux hommes en blanc s'adressa alors à son confrère: « Pauvre M. Thibault, c'est sa deuxième crise en à peine un mois! Et cette fois, c'est encore pire que les autres, il ne nous reconnaît même plus... »

*Pascale Poirier Jenkins, 2^e cycle
Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda), CS de Rouyn-Noranda
Enseignante: Danièle Julien, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava
et de l'Abitibi-Témiscamingue*

15. Les dernières paroles d'un condamné

La mort, un mot que tout le monde craint. Ce n'est pourtant qu'une absence de rire et de douleur. Une liberté spirituelle qui nous laisse vivre sans souffrance et sans maladie. Maintenant, laissez-moi vous raconter mon histoire.

Je me nomme Charles Henri. Je suis atteint d'un cancer très rare. Les métastases me désintègrent le cœur de plus en plus chaque jour. Tout a commencé il y a deux semaines dans mon cours de mathématique. Celui-ci était commencé depuis quelques minutes lorsqu'une douleur encore étrangère pour moi me prit par surprise. Une douleur très forte, si vive que je n'arrivais pas à la supporter. Des larmes naissaient dans les coins de mes yeux et des petits cris de douleur sortaient de ma bouche sans que je puisse les contrôler. Tous les élèves de la classe se retournèrent, se demandant pourquoi je poussais tous ces cris qui semblaient les déranger.

Mes yeux fermèrent d'eux-mêmes. Je repris connaissance dans une ambulance. À mon chevet se tenaient deux ambulanciers et ma mère en pleurs. La pauvre, elle me serrait la main avec une force incroyable. «Je t'aime maman», voilà quels ont été mes derniers mots avant de perdre connaissance de nouveau. Je repris mes esprits dans une chambre d'un blanc étincelant. J'étais couché dans un lit moelleux et douillet. Ma mère était là aussi ; elle discutait avec un homme blond vêtu d'un sarrau aussi blanc que la chambre dans laquelle j'étais étendu. Il se nommait Benoît Gagné, le meilleur médecin que j'aie rencontré. Durant toute ma convalescence, il prit soin de moi comme un père. Il me faisait rire, chanter et même il m'apportait de la nourriture de l'extérieur. Ma mère resta à mes côtés toute la nuit. Elle partit au travail à contrecœur, elle ne voulait pas me laisser tout seul dans cet hôpital. Je la rassurai en lui disant que je ne resterais pas seul, que le médecin Gagné resterait près de moi. Le docteur profita de son départ pour venir prendre des nouvelles de ma santé. Ne connaissant pas la raison de ma venue ici, il me demanda gentiment la permission de regarder la tablette au pied de mon lit. Je lui donnai mon accord sans hésitation, car je voulais moi aussi comprendre la raison pour

laquelle j'étais hospitalisé. Son visage souriant et rempli de compassion se ferma dès qu'il posa les yeux sur cette planchette. Il prit soin de me dire qu'il repasserait bientôt et sortit de la chambre d'un pas rapide. Ma mère était revenue du travail lorsque Benoît entra en coup de vent pour lui parler d'une chose très importante. Quelques heures s'écoulèrent. Finalement, elle entra dans ma chambre, abattue à la suite de la nouvelle apportée par le médecin. Elle s'assit à côté de moi et me frotta le dos en pleurant. Après quelques minutes, elle m'expliqua la cause de son chagrin. Elle m'annonça que j'étais atteint d'un cancer très agressif, qu'il était très avancé et que j'avais au plus une semaine à vivre. On dit que lorsque nous sommes diagnostiqués cancéreux, la terre arrête de tourner. On n'a jamais dit aussi vrai ! La terre arrête bel et bien de tourner ; le bonheur et la joie de vivre s'estompent. Je n'avais que 11 ans, je n'avais rien vécu encore. Je n'atteindrai jamais l'âge de 18 ans, je ne boirai jamais de bière, je ne ferai jamais l'amour avec une belle fille et je ne pourrai jamais avoir d'enfants. Ça vous détruit une vie !

Chaque jour, je le passais à pleurer. Une journée, j'eus la surprise de ma vie. Ma mère, Benoît, mon professeur et tous mes camarades de classe étaient présents. Je balayais des yeux la foule qui envahissait ma chambre. Je l'aperçus enfin dans un coin, en pleurs. Sarah Vigneau, ma copine. Elle vit que je la regardais avec tant de chagrin qu'elle quitta son coin pour s'avancer vers moi. Elle se jeta sur moi et m'embrassa. Quelques heures plus tard, tout le monde quitta, enfin, ma chambre. Je me retrouvais seul dans cette chambre qui me semblait moins magnifique tout d'un coup. La douleur que j'avais ressentie à l'école revint plus forte encore que la première fois. Elle était si vive qu'elle me fit pleurer à chaudes larmes. Je serrai ma poitrine de toutes mes forces en espérant la faire disparaître, sans aucun résultat évidemment. Quelques minutes plus tard, la douleur disparut aussi rapidement qu'elle était venue et en même temps que la douleur diminuait, mon cœur arrêta toute activité. Tous les bruits environnants disparurent un à un pour laisser place à un silence insupportable. Mes craintes, mes problèmes et mes inquiétudes disparurent, laissant mon esprit en paix, et en toute quiétude, mes yeux se fermèrent par une toile noire recouvrant mon esprit.

La mort est une chose épouvante et mystérieuse à la fois. Nous craignons tous l'inconnu et le changement. Nous essayons tous de vivre notre vie comme nous l'entendons et nous essayons surtout de fuir la mort. Je me nomme Charles Henri. J'avais 11 ans lorsqu'on m'a diagnostiqué un cancer très agressif qui m'a coûté la vie. Je laisse deux personnes extraordinaires dans le deuil : ma mère, Sylvie Henri et ma copine, Sarah Vigneau. Je me trompais, la terre n'arrête pas de tourner pour les cancéreux. Elle ne fait que ralentir pour nous laisser vivre les plus beaux moments de notre vie. Cela nous donne aussi un grand privilège, celui de dire aux personnes qui nous sont chères que nous les aimons et que, même au paradis ou en enfer, s'il existe, nous penserons à eux jusqu'au moment où nous serons réunis pour l'éternité.

Pour ma part, j'ai gaspillé ce magnifique privilège et je le regrette amèrement. Je n'ai jamais assez dit à ma mère comme je l'aimais et je lui laisse, comme souvenir de moi, mes dernières mémoires. Je tiens à te dire, maman, que je t'aime énormément, que tu es la femme de ma vie et que tu seras toujours la meilleure mère du monde.

*Yoan Caron, Présecondaire
CEA du Goéland, Édifice L'Envol (La Prairie), CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Louise Pelletier, Association des professeurs de Lignery*

16. Métamorphose

Déjà un an que j'étais devenue un monstre, une louve-garou. Cette situation me laissait perplexe. Bien sûr, il y avait énormément d'avantages à être une créature mythique : la vitesse, l'endurance, la force, l'ouïe, la vue, l'odorat améliorés et la capacité de guérir rapidement, mais je n'étais pas certaine que le jeu en valait la chandelle. À cause de mon changement, j'avais dû quitter mes études, prendre mes distances avec ma famille et mes amis, car les différences entre celle que j'étais avant et celle que j'étais devenue étaient visibles pour quelqu'un qui me connaissait bien. Oubliez le mythe qu'un loup-garou ne peut que se transformer à la pleine lune ! Les émotions fortes comme la colère ou la douleur physique peuvent nous pousser à la métamorphose. Par contre,

nous sommes obligés de nous transformer en loup à la pleine lune. Voilà pourquoi un loup plus âgé, avec un plein contrôle de lui-même, enseigne aux nouveaux comment maîtriser la bête en eux, comment apprendre à cohabiter avec elle et à ne faire qu'un avec elle. Je ne savais toujours pas pourquoi j'avais été transformée contre mon consentement. Je n'étais que moi, Anita Connors, étudiante de dernière année en littérature. Je ne savais pas me battre et je ne comprenais pas bien les enjeux politiques de dominance au sein de la meute. Bref, tout ce que je savais, c'était que le loup qui m'avait changé était mort ou banni de la meute. Toujours était-il que le problème restait le même, j'étais et je resterais un monstre toute ma vie.

Toute la meute se réunissait une fois par mois. Dans un premier temps, Jake, notre alpha, écoutait les membres qui avaient des idées pour un meilleur fonctionnement et arbitrait les différents conflits entre les loups. Une fois la réunion passée, nous nous transformions et nous partions à la chasse dans les bois entourant la maison de Jake. Je ne chassais jamais, je me contentais de courir à toute vitesse, laissant mes problèmes et mes angoisses derrière moi. Je courais pour le simple plaisir, cédant mon humanité à mes réflexes de louve-garou. Nous étions en sécurité dans la forêt. Enfin, nous le pensions. Mais cette chasse-ci ne se déroula pas comme prévu. Des hommes, des chasseurs, étaient embusqués dans les taillis. J'étais derrière la meute lorsque j'entendis les coups de feu. Les hurlements de douleur de deux loups me glacèrent le sang. À l'intérieur de moi, depuis que j'étais louve-garou, existait un lien métaphysique qui me liait au reste du groupe, qui me permettait de savoir que tout le monde allait bien. Deux fils venaient de se rompre, indiquant que des loups étaient passés de vie à trépas. Un autre mythe qui est faux : celui des balles en argent. N'importe quelle balle tirée en plein cœur ou dans la tête, et le loup n'est plus. J'étais morte de trouille à l'idée que les chasseurs pourraient me trouver et me tuer à mon tour. Je courus à toute vitesse vers la maison de Jake. C'est hors d'haleine que je me transformai dans le garage et j'attendis que les autres me rejoignent. Ils arrivèrent rapidement et reprirent leur forme humaine. Toute la meute était fébrile, angoissée, en colère. Certains membres lançaient des idées pour faire payer le crime que les chasseurs avaient commis. D'autres encore pleurèrent, hurlèrent, mais tous souffraient de la perte de nos frères de meute.

- Nous devons venger la mort de nos compagnons! lança Jason.
- Nous ne pouvons pas tuer les chasseurs, rétorqua Nathan, cela nous attirerait des ennuis.
- Avez-vous des idées pour faire payer ces chasseurs d’avoir tué nos frères, d’avoir pénétré sur notre territoire? demanda Jake, la voix enrouée, plein de rage et de tristesse.

Des avis fusèrent de toutes parts. Les membres étaient partagés. Des plans de vengeance revenaient souvent. Comme j’avais peur que Jake, sous le choc, ordonne une action qui pourrait nuire à la meute, alors je pris sur moi et je me décidai à agir. Une idée me vint et je m’y accrochai de toutes mes forces. Mon plan était *a priori* simple: retrouver la piste des chasseurs, découvrir des preuves et revenir chez Jake. Je m’éclipsai discrètement et trouvai un appareil photo. Dans le garage, je me transformai de nouveau en louve et je repris le chemin emprunté un peu plus tôt, essayant de trouver la piste des chasseurs. Mon entreprise fut couronnée de succès, car je sentis leurs odeurs que je suivis pendant ce qui me parut être des heures. J’étais peut-être la plus soumise de la meute, mais je voulais la protéger, je voulais son bien-être. Je me retrouvai devant un chalet de taille moyenne en bois, j’entendais les deux humains parler à l’intérieur. En jetant un coup d’œil par la fenêtre près de moi, je retins avec peine un gémissement d’horreur. Des cadavres empaillés de loups et de loups-garous ornaient les murs et le sol. Prenant mon courage à deux mains, je continuai ma recherche en me disant que je pourrais revenir plus tard prendre des photos. L’autre fenêtre à travers laquelle je regardai me fit pousser un glapissement aigu et je me figeai d’effroi. Les corps des deux membres de la meute y étaient. L’un des chasseurs m’entendit et il empoigna son fusil. Je discernai le coup de feu, mais je ne sentis rien, ne compris rien. Je perdis l’équilibre et je tombai à la renverse, puis tout devint noir.

*Jennifer Camden, 2^e cycle
CEA L’Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Dyane Raymond, Syndicat de l’enseignement de l’Amiante*

17. Tommy le battant !

Je suis assis devant mon âme, je la regarde s'envoler jusqu'au ciel. Moi, je suis là, figé devant ce spectacle grandiose... Avez-vous déjà rêvé d'un tel moment? Moi, je le fais chaque fois que j'inspire; toutes les minutes et les secondes sont comme un cadeau du ciel. Je pense aux belles histoires d'amour qu'il me reste à vivre. Aux mille et une nuits à regarder la lune et aux étés sous le soleil brûlant. La mort est une illusion, la vie étant éternelle... Mon voyage sur la terre ne fait que commencer et tout est à inventer. Je suis Tommy le rêveur !

Mon histoire est celle d'un rêve. Elle commence devant l'impossible, suivant les battements de mon cœur. C'est lorsque l'on sème de l'incroyable, qu'il nous est possible de récolter du miracle! Je suis chacun de nous qui rêvons et qui espérons que demain viendra et qu'il brillera. Je pense fermement qu'il faut croire en soi-même et aller au bout de sa volonté. Car, déjà, de vouloir l'impossible, c'est de le croire possible!

Tommy le réaliste croit qu'être humain, c'est avoir la conscience d'être... Mais la question la plus pertinente est de savoir réellement qui l'on est. Moi, dernièrement, je ne sais plus qui je suis. Un garçon de toute évidence, oui! Je parle français et j'habite au Québec. Je peux donc ajouter que je suis un Québécois. Finalement, j'ai les yeux bleus et je porte des vêtements noirs. Le miroir est révélateur! Malgré ces informations furtives, je ne me reconnais pas. J'ai pourtant cherché du mieux que j'ai pu sans résultat. Hier, j'ai même cherché mon nom sur Google et, selon ce dernier, je serais président d'une compagnie de craquelins. Évidemment, je blague... Tommy le blagueur ou Tommy la farce, c'est comme vous voulez. Mais avant tout, il faudrait comprendre comment ai-je perdu mon moi-même?

Je suis un jeune homme heureux en apparence et personne ne peut dire le contraire. Pourquoi? Parce que je suis un as de la comédie et connaître le fond de mes pensées semble impossible. Les gens me perçoivent comme le gars sans problèmes. Je suis celui qui est toujours présent pour les autres. Vous voulez une oreille attentive ou une

épaule solide, venez voir Tom-Tom... Je dois avouer que ce rôle me tient à cœur, réellement! J'adore aider les autres et plus que tout les faire rire. On me dit souvent que je n'ai pas d'ennemi et bien moi, j'aime tout le monde...

Je suis si fragile et renfermé, que souvent je pleure. Je sais que je cache volontairement mon malheur aux autres, qui pourtant m'aideraient sans hésiter. Voilà mon problème, oui voilà, c'est là que je me suis perdu.

Dernièrement, je me suis séparé; ma conjointe est partie avec mon fils. Je me suis retrouvé seul dans ma grande maison. Elle m'a fait savoir que je ne parlais jamais, qu'il était impossible de me comprendre. Tommy le muet? Pourtant, la mâchoire est mon muscle le plus puissant. Elle me quittait, car mes sentiments ne vivaient que dans mon cœur. À quoi penses-tu, Tommy? Pardonne-moi, mon amour! Pardonne-moi...

Tranquillement, le vide me fit perdre la raison. Je n'ai eu d'autre choix que de vendre ma maison. Mes projets d'avenir se désintègrent dans une implosion titanesque! Un homme jeté à la mer, amarré au quai de ses blessures.

Me suis-je retrouvé après cette gifle fulgurante? Roulements de tambour... Non! Je suis un motivateur démotivé. Un clown qui a perdu son nez. L'école des adultes était la seule bouée face à mon naufrage. Où veux-tu en venir, Tommy? Je pense à lâcher les études, radicalement, comme ça, sans raison. Simplement que ma volonté s'est envolée. Moi qui pourtant réussis bien, mes notes étant supérieures à la moyenne. Lentement, je m'écarte de la lumière.

Personne n'est au courant de cette missive et de son contenu. Je suis incapable de parler, incapable de crier à l'aide! Tommy n'est pas invincible! Oyez, oyez! La montagne s'effondre, attrapez-moi je tombe! J'ai si peur du noir dans lequel je sombre. J'ai peur de l'irréparable et des inconsolables. Tommy la trouille!

Je suis conscient de mon problème et je veux m'en sortir plus que tout au monde. J'ai un beau potentiel, et un bel avenir se dessine devant moi. Je fais un pas dans la bonne direction, aujourd'hui. À défaut de parler, j'écris. Tommy l'écrivain! C'est ma plus grande passion. Si je me retrouve, je promets de devenir un grand poète québécois. Dans tous mes textes, il y a toujours une branche d'espoir et de renaissance. Là, voilà mon espérance, et je vais me battre pour survivre. Tommy le battant!

Je vous aime mes amis...

Mon histoire est celle d'un rêve. Elle commence devant l'impossible, suivant les battements de mon cœur. C'est lorsque l'on sème de l'incroyable, qu'il nous est possible de récolter du miracle! Je suis chacun de nous qui rêvons et qui espérons que demain viendra et qu'il brillera. Je pense fermement qu'il faut croire en soi-même et aller au bout de sa volonté. Car, déjà, de vouloir l'impossible c'est de le croire possible!

Hier, j'ai aidé un ami qui pleurait la perte de sa copine. Elle lui a dit qu'il était trop renfermé. Je lui ai fait comprendre que j'étais là pour lui. Il m'a répondu qu'il appréciait et qu'il en ferait de même pour moi.

Allez Tommy, c'est à ton tour!
Raconte-nous ton histoire...

*Tommy Thibodeau, 2^e cycle
CFG Le Retour (La Sarre), CS du Lac-Abitibi
Enseignante: Julie Drolet, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de
l'Abitibi-Témiscamingue*

18. L'épée du chevalier oublié

Un jour, un jeune homme prénommé Wellan fit un rêve dans lequel un chevalier cachait une épée magique qui avait le pouvoir d'amener la paix dans le continent. À son réveil, il dit : « Il me faut cette épée pour arrêter la guerre et faire vivre mon peuple en paix. » Il alla chercher ses amis : Dylan, le mage et Kevin, le voleur.

Arrivé où étaient ses amis, il s'arrêta soudainement en voyant le chevalier de son rêve apparaître devant lui. C'est alors que le chevalier lui dit : « Si tu veux cette épée, tes amis et toi auez des défis à relever. »

C'est alors que le chevalier les transporta devant une grotte qui contenait sept belles-mères. Wellan entra le premier pour la première épreuve avec les belles-mères. Alors, il regarda chaque belle-mère en remarquant qu'elles étaient toutes d'une bonté remarquable, sauf une qui avait l'air impitoyable.

Alors, le chevalier apparut et lui dit : « Tu n'as le choix que d'une. » C'est à ce moment-là que Wellan choisit celle à l'air impitoyable. Le chevalier lui demanda pourquoi il avait fait ce choix. Il lui répondit : « Malgré son air impitoyable, je vois en elle une grande bonté que les autres n'ont pas. » Le chevalier sourit et regarda Wellan et lui dit : « Tu as réussi l'épreuve, mon ami. » Au tour du mage, maintenant.

Le chevalier apparut aux côtés de Dylan, regarda celui-ci et dit : « Ton épreuve consistera à me dire pourquoi tu ne dois pas toujours utiliser la magie pour régler tes conflits. » À ce moment-là, le mage regarda le chevalier d'un air pensif et lui dit : « Moi, je crois que la magie n'est pas utile pour régler des conflits, je l'utilise plutôt pour aider les malades, ou les aider à construire leur maison. » Le chevalier le regarda d'un air surpris et lui dit : « Tu es plein de sagesse, mon ami, tu as réussi l'épreuve. Au tour du dernier, le voleur. »

Au moment où Kevin allait partir, le chevalier chuchota à son oreille : « Va dans la maison un peu plus loin, choisis entre trois vases et voles-en un. »

Entrant dans la maison, Kevin remarqua qu'il y en avait un en bois, un en or et un orné des plus beaux diamants. Il regarda attentivement chacun d'entre eux. Et il choisit celui en bois. En sortant de la maison, Kevin retourna voir le chevalier et lui donna le vase en bois en lui disant : « L'argent ne vaut pas tout dans la vie. » Le chevalier éclata de rire et lui dit : « Tu as réussi l'épreuve. »

Maintenant, les trois amis réunis, le chevalier apparut avec trois épées et les donna à chacun d'eux en leur disant : « Wellan, tu devras gouverner avec ton cœur, non pour le pouvoir. Dylan, toi, tu devras enseigner ton art avec sagesse. Et Kevin, toi, tu devras aider les plus démunis. Maintenant, partez en paix et vivez heureux. »

Et ainsi Wellan, Dylan et Kevin vécurent en paix jusqu'à la fin de leurs jours avec leur peuple.

*Michaël Bouchard, 1^{er} cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignant : Pierre Robert, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

19. La rivière magique

Il était une fois un petit orphelin qui vivait dans une vieille grange abandonnée près d'un village isolé et déserté depuis longtemps par ses habitants. Le pauvre enfant, n'ayant pour vêtement qu'une vieille tunique blanche maculée, n'avait plus rien à se mettre sous la dent. Malgré une grande faiblesse due à la faim qui tenaillait son ventre, il se rendit dans la forêt afin d'y trouver des petits fruits à grignoter.

Après de longues heures sans résultat, le petit, assoiffé, fatigué et désespéré, aperçut soudain une rivière dont l'eau cristalline scintillait

sous les chauds rayons du soleil. Il s'avança vers elle, éprouvant un besoin irréprensible de s'y rafraîchir. Il s'agenouilla sur le sable, prit un filet d'eau dans sa petite main décharnée et le porta à sa bouche. Il en but quelques gorgées et se sentit aussitôt désaltéré.

Son désespoir devenant soudainement trop grand pour lui, des larmes se formèrent dans ses yeux marron, puis il éclata en sanglots. Comme il était malheureux, impuissant ! Ses larmes allaient se mêler à l'eau de la rivière qui semblait vouloir prendre sa souffrance et l'emmener au loin. Épuisé, il s'effondra sur le sol ; son visage s'en trouva presque entièrement recouvert de sable. Il ferma les yeux et les rouvrit aussitôt. Il vit tout à coup une étrange pierre plate d'un beau gris foncé. Il s'en saisit et, ne sachant pourquoi, il la lança de toutes ses forces sur la surface de l'eau. La pierre rebondit trois fois, mais revint aussitôt vers lui à la vitesse de l'éclair. Le petit, surpris, regarda d'un air hébété la pierre qui s'était logée sur son pied nu et s'écria : « Es-tu magique ? » Il regarda autour de lui ; un spectacle magnifique s'offrait à son regard : toutes les pierres s'étaient soulevées dans les airs et tournoyaient autour de lui. Elles chatoyaient tellement que cela lui faisait mal aux yeux.

Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Curieux, il décida d'en prendre une au vol et de la lancer sur l'eau. Au même moment, une voix masculine très grave, sortie de nulle part, lui dit doucement : « Ne pleure pas, mon enfant. Je suis ici pour t'aider. Raconte-moi tes vœux les plus chers et je les exaucerai. » Le garçon, à la fois abasourdi et apeuré, s'exclama en bégayant : « Êtes... Êtes-vous vrai... vraiment sérieux ? Ce que je dé... désire, c'est être heureux, pouvoir me nourrir... tous les jours et avoir... une famille. Oui ! C'est ce que je souhaite, oh oui ! Je n'en ai aucun doute ! ».

« Eh bien, mon petit ! Crois-moi, tu ne vivras plus jamais dans l'indigence ! Un bon garçon comme toi, dont le cœur est pur comme l'eau de cette rivière, ne mérite que du bon. Alors, prends l'une de ces pierres, garde-la avec toi toute la nuit et demain matin, à ton réveil, rien ne sera plus pareil. »

Heureux et excité, il décida de reprendre la route pour se trouver un autre endroit où il pourrait passer la nuit en sécurité. Il trouva un minuscule abri, qui avait sans doute été celui d'un animal, et se coucha en rond sur le sol froid et humide.

Le lendemain matin, il se réveilla en sursaut, car il n'était plus dans son misérable abri, mais bien au chaud dans un grand lit douillet. La chambre aux murs d'un vert apaisant était sublime. Intrigué et fébrile, il se leva pour aller explorer les lieux. Il jeta d'abord un regard par la fenêtre. Dans la cour, se trouvait un parc rempli de manèges et de jouets de toutes sortes. Il quitta ensuite la pièce, attiré par une délicieuse odeur de nourriture; jamais il n'avait senti une odeur aussi alléchante. Il parvint jusqu'à une pièce qui était en fait une vaste salle à manger où se trouvaient une femme ainsi qu'une dizaine d'enfants qui mangeaient calmement, tous assis autour de la même table. La dame lui fit un sourire chargé d'un amour qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et l'invita à s'asseoir près d'elle.

Pendant qu'il dévorait son repas comme si c'était la première fois qu'il mangeait, elle lui expliqua que, s'il était parvenu jusque-là, c'était grâce à la pierre magique. Les autres enfants étaient, comme lui, orphelins et avaient tous déjà trouvé une pierre magique dans la même rivière. Dans cette demeure appelée Le paradis de la pierre magique, il créa vite avec eux des liens d'amitié très forts.

Quand il atteignit l'âge adulte, le jeune homme décida de prendre la relève de la dame. Heureuse et soulagée, celle-ci, rendue très âgée, put enfin prendre sa retraite en paix. Lui, de son côté, vécut le bonheur auprès des orphelins dont il prit soin toute sa vie en leur offrant une vraie famille unie et heureuse.

*Isabelle Savard, 2^e cycle
Centre Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

20. Où es-tu ?

Je me réveille le matin et je ne te trouve pas. J'ai pensé que c'était un rêve, mais c'était la réalité : tu n'es pas ici ! Et moi, je suis seule maintenant. J'ai seulement des souvenirs. Je suis triste et j'ai peur. Qu'est-ce qu'il va m'arriver maintenant ?

OÙ ES-TU quand j'ai besoin de toi ? Où es-tu quand nos filles s'ennuient ? Je ne veux pas pleurer devant elles. Je dois être forte ! Je suis une roche ! Et rien ne peut me toucher !

Les semaines passent vite. Je n'aime pas être seule. Je suis morte sans toi ! Je ne veux pas manger ; je veux dormir et me cacher dans le lit. Il n'y a plus de soleil dans ma vie. Il y a beaucoup de nuages et je veux que l'orage me tue.

OÙ ES-TU quand je n'ai pas la force ni le courage de continuer ? Je pense à toi et je vois ton visage et ton grand sourire, mais quand j'ouvre mes yeux, tu n'es pas ici ! Souvent, je regarde la porte et je crois entendre ta voiture suivie du bruit de tes pas qui approchent, mais c'est le facteur qui m'apporte du courrier. J'avais oublié que tu m'avais laissé ta voiture quand tu es parti et qu'elle est encore stationnée dans l'allée.

Nos filles me demandent où tu es et je leur réponds que quelqu'un avait besoin de toi, mais elles ne comprennent pas. Elles ne peuvent plus dormir la nuit. Elles disent qu'elles ont peur et pensent qu'elles te voient. Je ne veux pas les abandonner. Je ne suis pas une bonne mère. Je fais ce que je peux, mais sans toi, je n'ai plus de sourires. Nos filles essaient de me faire rire, mais elles ne comprennent pas que je sais que tu ne reviendras jamais. Je repense à notre vie et je me demande pourquoi tu m'as dit que nous resterions ensemble pour la vie si ce n'est plus vrai aujourd'hui ?

OÙ ES-TU ? Je suis désolée de t'avoir déjà dit que je n'avais pas besoin de toi et que je pouvais vivre sans toi. Je ne devais pas te dire cela. Tu m'entends ? Je suis désolée. S'il te plaît, reviens ! Sois avec moi ! Je

veux t’embrasser et danser avec toi une dernière fois ! Tu es un homme merveilleux et je ne t’ai pas assez souvent dit que je t’aime...

La nuit, quand nos filles dorment enfin, je prends un verre de vin et je pleure. Je me demande ce que j’ai pu faire pour toi avant que tu ne partes. Je t’aime maintenant, demain et pour l’éternité ! Pourquoi m’as-tu laissée seule avec nos belles filles ?

OÙ ES-TU ? Je le crie tous les soirs, dans mes rêves. Et puis un jour, finalement, tu m’as répondu : « Ma chérie, je suis ici avec toi et nos petites filles. Je suis désolé d’être parti si rapidement. Je n’ai pas pu te dire que je t’aime ! Quand tu vois le soleil le matin, je suis là ! Quand tu penses que tu ne peux pas vivre sans moi, c’est que je serai toujours avec toi maintenant. Nos filles ont raison ! Je les borde toutes les nuits avec une douce caresse. Mange ma chérie. Tu es une bonne mère et je sais que c’est difficile pour toi, mais je suis là. Quand tu pleures, n’oublie pas que les oiseaux te chantent une chanson et que tu peux voir un arc-en-ciel après la pluie. C’est moi qui t’embrasse quand le vent caresse ton visage. Je sais que tu étais désolée quand tu m’as dit que tu pouvais vivre sans moi. Moi aussi, je suis désolé parce que je t’ai dit que nous resterions ensemble pour toute la vie ! C’était mon heure et j’ai dû partir. Alors, quand tu demandes : « **OÙ ES-TU ?** », je te réponds : « Je suis dans ta vie malgré mon absence. Je ne te dirai pas adieu, seulement à la prochaine. »

*Daniela Papais, Francisation
Centre de formation du Richelieu (Saint-Bruno-de-Montarville), CS des Patriotes
Enseignante : Isabelle Lépine, Syndicat de Champlain*

21. Sorcière

« Si le Bon Dieu est avec moi, je vais surmonter cette épreuve. Pourquoi, serait-Il avec moi ? Il est toujours auprès de Ses fidèles. Et je suis de Ses fidèles. » Je suis prosternée dans un coin de cette cage humide, froide et vide. Je suis enfermée dans cet enfer qui est ma prison depuis cinq longs, interminables et épuisants jours.

Le premier jour, je criai mon innocence. Mais personne ne m'écoutait ou n'entendait mes suppliques. Je tenais fermement les barreaux de ma nouvelle demeure, comme avait si bien dit mon geôlier. Je serrais les barres d'acier avec toute mon assurance en mon innocence. Je n'étais pas ce qu'on m'accusait et j'en étais sûre. Et de quoi m'accusait-on au fait ?

Le deuxième jour, mes jointures étaient blanchies par l'étau de ma pression sur les barres d'acier de ma cage. Je priais mon Dieu, le Dieu tout-puissant des hommes, celui des chrétiens. J'étais une bonne chrétienne. Je le priais avec ferveur, espérant un miracle. Il ne m'avait pas abandonnée. Je le savais au fond de moi, dans mon cœur, dans mon être et dans mon âme. Le Seigneur veillait sur moi, sa brebis.

Le troisième jour, un homme en uniforme de chevalier vint me voir. Il m'apprit mon crime. La mère du seigneur William De La Cours m'accusait de sorcellerie. J'aurais jeté un sort à son fils. J'étais effondrée et ne savais plus quoi penser. Mon crime était odieux pour l'Église, mais je n'étais pas une de ces créatures du Diable, une sorcière !

Le quatrième jour, je le passais dans la solitude, l'isolement de mon âme. J'étais à genoux, les mains jointes en une prière sourde. Seul mon Dieu et moi pouvions l'entendre.

« Dieu tout-puissant, Toi qui as créé toutes choses sur la terre, viens-moi en aide ! Moi, ta plus fidèle servante. Je n'ai commis aucun des péchés pour lesquels on m'accuse. Toi qui connais mieux mon cœur que quiconque, ouvre-leur les yeux. *Amen.* »

Nous sommes le cinquième jour de mon emprisonnement. Mon corps est brisé, mais pas ma foi en Dieu et en la justice. Je suis prosternée sur une dalle froide et dure. Je regarde le ciel bleu libérateur de la noirceur qui m'entoure.

J'entends des pas au loin. Ils sont trop faibles pour savoir s'ils viennent pour moi. Un faible espoir naît dans ma poitrine. Les pas résonnent sur les dalles et se dirigent vers mon enfer. Je remercie Dieu, quand j'entends la clé tourner et cliqueter dans la serrure. La porte s'ouvre sur un grincement sinistre, mais délivreur.

Mon geôlier me fixe et sa voix grave et accusatrice me sort de ma prière. Je me lève et le suis en silence. Je suis vêtue des mêmes vêtements que lors de mon arrestation. Ils sont sales, sentent l'humidité et la moisissure. Je ne suis pas à mon avantage. Moi qui suis toujours bien mise et bien coiffée. Il me conduit hors du cachot. Nous montons un long et étroit escalier qui débouche dans le corps de la garde. Il me pousse vers la sortie. Je ne proteste pas et le laisse faire. Je passe la porte et mes yeux sont éblouis par la clarté du ciel azur. Mes oreilles écoutent le chant des oiseaux et les bruits de la cour du château. Mon geôlier me pousse vers la porte du donjon et me conduit dans la salle d'armes. C'est là que je serai jugée.

On m'a attachée avec une lourde chaîne. Elle passe dans un anneau de fonte relié à la dalle. La chaîne est courte et me force à être à genoux devant le seigneur. Je fixe l'anneau de fonte, quand un raclement de gorge me fait relever la tête. Mes yeux se posent sur le seigneur De La Cours. Je le regarde, c'est un très bel homme. Je sens mes joues se colorer, elles doivent être d'un beau carmin maintenant. Il m'explique les torts que l'on me prête. Je vois son beau visage se colorer d'un rouge colère et il hurle qu'on me relâche.

Mon geôlier me délivre et le seigneur bondit de sa grande chaise à haut dossier et m'ouvre ses bras. Sans réfléchir, je cours me réfugier contre son torse. Je le sens me baiser le front, seul endroit qui doit être propre.

Le voile devant mes yeux se déchire et devient blanc lumineux. Le cri strident de mon réveil hurle qu'il est 6 heures et que je dois sortir du lit. Je souris à la dernière image de mon rêve et sens les lèvres de mon tendre amour me baiser le front.

– Oui, je suis réveillée William, mon amour!

*Émilie Langlois, 2^e cycle
CEA de Bellechasse (Saint-Gervais), CS de la Côte-du-Sud
Enseignante: Amélie Aubin, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

22. Le plus beau souvenir de sa vie

Il était une fois une petite fille et ses parents qui habitaient dans un village à Saint-Denis-sur-Richelieu. Élodie a commencé son primaire à l'école Jolivent dans la ville de Beloeil. Son père, René, travaillait chez Fleuriste Martin dans le Vieux-Beloeil et sa mère, Francine, travaillait chez Aliments Carrière à Saint-Denis-sur-Richelieu. Quand Élodie finissait sa journée d'école, son père venait parfois la chercher et il retournait à son travail avec sa fille. Elle l'aidait en faisant des petites choses comme passer le balai, enlever les feuilles ou les fleurs mortes et même arroser les plantes. Élodie aimait vraiment ça, mais quand son père ne pouvait pas venir chercher sa fille à l'école, il demandait à Céleste, la femme de son patron Marco, si elle pouvait venir chercher Élodie à l'école. Mais quand elle ne pouvait pas venir chercher Élodie, son père appelait sa sœur, Yolande, la tante d'Élodie, qui venait la chercher à l'école. Des fois, elle allait reconduire Élodie au travail de son père ou elle allait chez sa tante à Saint-Mathieu-de-Beloeil, mais certains soirs, elle prenait son autobus. Quand ses parents n'avaient pas fini de travailler, Élodie allait chez sa voisine qui habitait à côté de chez elle et c'était sa gardienne Linda. Il arrivait qu'Élodie aille voir sa mère à son travail, mais Élodie n'aimait pas porter un filet, mais elle n'avait pas le choix de le mettre avant de rentrer dans l'usine où sa mère travaillait. Un jour, ça a été

sa plus belle journée parce qu'elle est allée chez sa tante Martine, la sœur de sa mère, pour aller choisir un chaton. Élodie a pris le plus beau chaton et elle l'appela Bidou. Tout le monde aimait beaucoup son chat, même son amie d'enfance Sandra, la fille de la gardienne d'Élodie. Bidou aimait beaucoup Élodie, et cela arrivait qu'il en profitait pour aller boire du lait dans les céréales d'Élodie. Quand elle le voyait, elle disait: « Bidou! », et son chat, il avait compris qu'il s'en allait, mais il recommençait quand même. Un jour, tout commençait à aller mal entre sa mère et son père. Ils se sont séparés en 2000. Sa mère s'est trouvé un appartement proche d'Élodie, mais en 2001, elle a déménagé à Saint-Hyacinthe avec son nouveau copain Bruno. Élodie voyait son père une fin de semaine sur deux, mais en 2002, son père n'a pas le choix de quitter sa maison de Saint-Denis-sur-Richelieu parce que son deuxième travail était trop loin. Il a déménagé à Drummondville dans la maison de sa nouvelle copine Solange et les deux filles de Solange qui s'appellent Mélissa et Émilie. Il travaillait chez Fleuriste Bergeron à Drummondville. Élodie ne le voyait pas souvent et quand elle a eu 12 ans, elle est allée à la polyvalente Hyacinthe-Delorme. Quand elle a eu 14 ans, en 2005, son père est décédé le 6 novembre à l'âge de 46 ans. Élodie trouvait cela difficile depuis que son père avait quitté ce monde. Elle disait à sa famille qu'elle voulait devenir fleuriste, comme son père, pour suivre ses pas. Élodie a suivi un cours en horticulture et en fleuristerie. Aujourd'hui, elle travaille chez un fleuriste. Élodie et son nouveau copain, Charles-Simon, ont racheté la maison où Élodie a vécu son enfance.

*Josiane Bousquet-Richer, Intégration socioprofessionnelle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Stéphanie Messier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

23. Cœur ridé

À tous nos aînés, qui ont été, qui sont ou qui seront maltraités
Un sujet tabou qui peut rendre fou
À bas les tabous ! un point c'est tout
Seul le cœur peut rester jeune
Mais la vie vous l'a bien ridé
Jadis, vous étiez jeunes
Naguère, face à l'éternité
Mais la fatalité vous a rattrapés
Vos derniers jours, cinq entités vous diront bonjour
Cinq entités ou cinq maltraitances
Suivez-moi dans la dernière danse
La danse de la dernière chance
Un tempo, au rythme d'une sentence

En 1982, une vieille femme hospitalisée
Tombe sur le sol devant un infirmier
Avec cris et par coups de pied, il lui casse le nez
Aline, son assistante, viendra me raconter

La violence physique n'est plus mythique
Poussés, armés, frappés et secoués
Parfois nos aînés passent des nuits blanches
Veulent rester couchés, mal à la hanche
« Tu vas te lever et coopérer
Pour te comprendre, je ne suis pas payé
Ne m'oblige pas à te traîner »

Hormis le physique, il y a le psychique
Les mots rident le cœur, plus que la douleur
« Arrête de radoter, va tricoter
Ferme ta bouche, je change ta couche »
Tes enfants, petits-enfants que t'aimes tant
Te bombardent de paroles qui blessent tant
T'endures les mots d'intempérie avec les yeux vitreux
Ils menacent de te placer, tu dis oui, prêt à tout pour eux

Pour lui ou elle, il y a l'abus sexuel
« Pourquoi ne pas me laisser laver tes parties intimes ? »
Te faire toucher les fesses, une caresse trop coquine...
« Ne touche plus à mes fesses, je t'en supplie
Mon amour-propre et ma dignité comme en fumée, partis »
Incapable de se défendre, qui peut comprendre ?
L'abus sexuel est un viol, la vie s'envole

Il y a aussi la négligence :
N'être lavé que trois fois par mois
Enfermé, sans voir le soleil durant des mois
Mal nourri, ne dépendre que de toi

1985, dans un service de long séjour
Un monsieur ligoté sur une chaise le jour
Supplie qu'on le détache, mais à la fin du jour
Il sera toujours attaché, le cœur lourd
« C'est que vous comprenez,
Il piétine et salit le pavé toute la journée »
Dira une soignante...

Que dire de l'abus matériel ?
Une mafia dans la famille, c'est débile
Comme si l'amour coûtait des billes
« Mamie, donne-moi de l'argent »
On lui dérobe sa pension, mais attention
Sans argent égale zéro attention
« Vive le premier du mois ! elle pense à moi »
Je condamne les autres journées, je suis ruiné
Il y a deux mots pour lesquels je suis dans leur maison
Assurances et testament, voilà leur mission
J'ai tout donné, on m'a tout refusé

Ma grand-mère a été frappée au visage
Violentée par une personne de son entourage
Comme son cœur, ses lunettes furent brisées
Je l'ai vue, des jours, le visage bleu
Sous ses lunettes par du ruban recollées

J'ai vu des yeux qui m'ont donné le goût de pleurer
Aujourd'hui, elle est décédée
Mais son témoignage en moi, gravé
Alors ce slam lui est dédié

Au tribunal, les cinq maltraitances
Verdict, quelle est la sentence?
Tous les témoins muets aussi aux arrêts
Œil pour œil, dent pour dent
Jurés, ne soyez pas cléments
Silence, le juge va parler:
« Comment voulez-vous être traités quand vous serez âgés?
Il faut agir pour ne rien regretter »

*Jérémie Gravel, 2^e cycle
École forestière de La Tuque (La Tuque), CS de l'Énergie
Enseignant: Luc Filion, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

24. La petite école du rang de Sainte-Victoire

À l'automne, je commence l'école en même temps que les autres enfants.

La première année scolaire, la professeure m'ignore complètement dans la classe. J'écrivais avec la main gauche et je bégayais. Je faisais les mêmes travaux comme les autres élèves. L'enseignante prenait mes travaux et elle les jetait dans la poubelle. Mes parents me demandent pourquoi je ne fais pas mes travaux. Mes parents vont voir la professeure pour parler avec elle. Elle dit: « C'est moi l'enseignement, ce n'est pas vous! Ne me dites pas comment enseigner dans ma classe. » La commission scolaire a décidé de m'envoyer dans les classes spéciales avec les handicapés. À l'âge de 9 ans, j'ai commencé à travailler. À l'âge de 14 ans, j'ai appris le métier de cuisinier. J'ai eu un bon patron qui m'a donné la chance d'apprendre un métier pour me débrouiller dans ma vie.

Je suis retourné aux études à l'âge de 40 ans. J'ai commencé dans la classe d'alphabétisation sans savoir lire, écrire et calculer correctement. Ce n'est pas toujours facile pour moi de déchiffrer le sens des phrases et de prononcer chaque mot. Les enseignants ont une grande patience pour me montrer comment structurer mes phrases et comment trouver les mots clés. Je suis capable maintenant d'orthographier des lettres moi-même. Je suis adroit pour répondre au courrier ou aux courriels maintenant, mais je fais des petites erreurs dans l'orthographe.

C'est grâce aux enseignants que je suis capable de lire, d'écrire et de calculer. Je suis habile maintenant pour feuilleter le journal. Je suis un expert pour discerner les fonctions des mots. Je suis adroit maintenant pour remplir des formulaires et aussi pour répondre aux gens qui m'envoient des lettres et des cartes postales. Je suis capable de répondre aux formulaires du gouvernement. Je marche la tête haute dans la rue. Je prends des décisions par moi-même. Je suis qualifié pour faire plusieurs travaux. Je suis capable de calculer les factures avec taxes et même répondre au téléphone et lire mon courrier.

Je suis très persévérant dans ma vie. Je m'acharne dans mes études. Ce n'est pas toujours facile pour moi, mais les enseignants sont là pour me donner une petite tape sur mon épaule, pour dire: « Ne lâche pas, on est là avec toi. »

Vous me donnez la force de continuer mes études pour aller au secondaire et suivre mon cours d'ébénisterie. Ça me prend mon secondaire trois en français et en mathématiques pour suivre le cours d'ébénisterie. C'est deux ans d'études pour avoir mes cartes d'artisan. Avec les années, ma vie a changé complètement et j'ai élargi mes horizons. J'ai eu de l'aide par de très bons professeurs et des amis pour m'encourager à continuer dans mes études. Je sais lire, écrire et calculer grâce à ces personnes-là! J'ai utilisé tous les outils et les trucs qu'on m'a donnés pour réussir dans mes années scolaires. Je commence à voir le bout du tunnel. Ça m'encourage à continuer d'aller plus loin!

*Jean-Luc Bourassa, Alphabétisation
CFPEA Sorel-Tracy (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy
Enseignante: Karin Hofman, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu*

25. Comment ça va ?

Il y a longtemps, j'avais une amie, Vicky. Elle provenait d'une famille dite « à l'aise ». Moi, qui étais dans une famille d'accueil, je trouvais qu'elle était chanceuse de vivre avec ses deux parents et d'avoir tout ce qu'elle voulait. Pourtant, il y a environ 12 ans, Vicky a été retrouvée sans vie, elle s'est suicidée. Quand je l'ai appris, j'étais comme tout le monde, abasourdi par cette nouvelle. Je ne comprenais pas ce qui avait bien pu se passer. Je me suis alors posé une question : comment certaines personnes qui ont « tout » en viennent-elles à se suicider, alors que d'autres qui n'ont « rien » et qui vivent constamment de nouvelles épreuves continuent de foncer et s'en sortent ? Cette question m'a dirigé vers ma plus longue réflexion. Je réfléchis encore à cette question.

Au cours des années qui ont suivi ce tragique événement, j'ai analysé des dizaines, voire des centaines d'histoires que les gens me contaient. J'ai même travaillé pendant 6 ans comme pair conciliateur en prévention du suicide. Je me suis rendu compte que, durant notre vie, nous entrons en interaction avec des milliers de personnes et chacune d'elles nous apporte quelque chose. Dans la plupart des cas, ces petites choses nous paraissent si insignifiantes que nous les oublions ou plutôt, nous croyons les oublier. Par contre, ce à quoi nous ne pensons jamais, c'est que notre cerveau, lui, les garde en mémoire et construit un livre avec. C'est en général ce qui définit qui nous sommes. Nous vivons tous des moments tristes et des moments heureux, mais notre capacité de les gérer dépend toujours des autres événements qui les précèdent et, par la suite, ces événements entreront forcément dans ce que l'on appelle notre bagage. Bien sûr, nous avons toujours le choix de conserver le positif ou le négatif de chaque situation.

Ce sur quoi nous devrions nous concentrer, c'est sur les conséquences à long terme de nos choix parce qu'elles feront partie de notre bagage par la suite. Par exemple, si je donne un spectacle devant 500 personnes et que 10 personnes manifestent leur mécontentement, je peux choisir d'être fier d'avoir apporté du plaisir à

490 personnes ou je peux me morfondre sur le fait que 10 personnes n'ont pas aimé. Ce choix peut paraître banal, mais la question réelle est : qu'est-ce que mon cerveau retiendra ? Si j'ai choisi d'être fier de la réaction des 490 personnes satisfaites, mon cerveau retiendra un sentiment de fierté. Si, au contraire, je choisis de me morfondre sur mon sort, j'en garderai un sentiment amer. Ça peut paraître banal, mais au fil du temps, mon cerveau utilisera ce choix dans mes décisions.

Plus haut, je parlais de conséquences à long terme. En effet, si l'on choisit constamment de conserver le négatif dans toute situation, on finit par devenir acariâtre, morose et on rend les gens amers autour de nous. De plus, dans plusieurs cas, on finit par développer et accumuler de la colère. Avec le temps, cette colère nous rend agressifs et l'on finit irrémédiablement par faire usage de violence, nous faisant commettre des erreurs parfois très graves qui auraient pu être évitées simplement en choisissant de voir le côté positif des événements. Ceci, sans parler du fait qu'on finit souvent par vouloir s'enlever la vie pour tout arrêter.

Durant mes années de counselling, j'ai entendu plusieurs scénarios qui se ressemblaient étrangement. En fait, tous ceux avec qui je discutais et qui voulaient s'enlever la vie me parlaient seulement de choses négatives. Ils se morfondaient à attendre que la vie leur enlève tous leurs problèmes comme par magie et ils finissaient mélancoliques et suicidaires. Pourtant, le négatif dont ils me parlaient provenait souvent d'événements foncièrement positifs, mais ils ne retenaient que le petit 1 % de négatif. Par exemple, un prisonnier m'a déjà dit : « Ça fait trois fois que ma blonde annule la visite parce qu'elle est malade ! » Et quand je lui ai demandé ce qui la rendait malade, il m'a répondu : « Elle est enceinte. » Il n'a pas vu que sa conjointe porte la vie et qu'il va être papa. Il a seulement vu qu'elle a annulé une visite parce qu'elle est malade. Je lui ai alors conseillé de penser à son enfant à venir et je lui ai seulement dit à voix haute : « Tu vas être papa ! » Il a souri et, à son regard, j'ai vu qu'il venait de voir le positif. J'ai souvent revu cet individu par la suite et à force de discuter avec lui, je me suis rendu compte qu'il avait si souvent choisi de garder en

mémoire le côté négatif des situations qu'il avait du mal à voir le positif par la suite.

À l'inverse, plus on choisit de retenir le côté positif, plus notre bagage devient positif et, au fil du temps, on porte de moins en moins attention au négatif. Alors survient la magie, car non seulement nous sommes toujours ou presque de bonne humeur, mais en plus, il est plus facile de passer au travers de grosses épreuves, on annihile l'agressivité et la violence, notre sourire et notre joie de vivre deviennent contagieux et les gens autour de nous sont heureux de nous côtoyer.

Finalement, si Vicky avait eu cette chance que quelqu'un lui enseigne comment repérer le côté positif, peut-être serait-elle toujours parmi nous. Son décès m'aura amené à réfléchir, et cette réflexion a fait en sorte que je m'efforce toujours de voir une parcelle blanche dans un nuage noir et épais. Comme quoi, ce n'est jamais tout blanc ou tout noir. Parfois, même si ça semble difficile, ça vaut toujours la peine de foncer et de chercher le positif. Alors, comment ça va ?

Martin Castonguay, 2^e cycle

CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes

Enseignant: Eric Boucher, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

26. Mon enfant

À toi mon enfant
Toi que je voulais tant
Tu nous as quittés maintenant
N'étant pas encore un bébé naissant

La nouvelle m'a étouffée
Telle la colère qui m'a inondée
Je ne veux pas me faire à l'idée
Que tu puisses me quitter

J'ai beau pleurer et crier
Frapper les murs à proximité pour me défouler
Prier celui qui est venu te chercher
Jamais rien ne pourra te ramener

Tu étais ce que j'ai toujours désiré
Sur toi, j'aurais su veiller
Te surveiller et te protéger
Je t'aurais bien élevée
Que tu ne piles pas dans les traces de mon passé

Sur ces mots pèse ma douleur
Celle de mon chagrin et de mon malheur
Exprimant ce que j'ai sur le cœur
Repoussant simplement chaque parcelle de bonheur

Un sourire est une façade
Cachant le tout d'un être maussade
Telle une infranchissable palissade
Je suis tannée de l'escapade de la vie et de son interminable escalade
Qui sans cesse me punissent et me renvoient au même stade

Sur quelques côtés
Je peux quand même me consoler...
Mon enfant est décédée...
Avant même de pouvoir respirer...

Lui évitant d'avoir des parents séparés
Que l'on se batte pour l'élever
De connaître un monde divisé
Entre deux familles ne demandant qu'à l'aimer...

Elle serait née et déjà aurait été chamboulée
Tourmentée et sûrement traumatisée
De commencer une vie si mouvementée
Tout en se sentant délaissée et abandonnée
Par celui ou celle qui n'aurait pu la garder...

J'aurais tout donné
Juste pour pouvoir te regarder
Te prendre dans mes bras et te rassurer...
Mais mon rêve, je dois désormais l'oublier...

Mon caractère a changé
N'ayant plus rien à m'accrocher
Je semble me refermer
Sur cette vie sans pitié...

Celle qui a su tout m'enlever...
Mon enfant, mon homme et ma santé
Mon existence me semble accidentée...
Me cachant chaque lueur de clarté
Laisant l'obscurité me gagner
Cherchant l'opportunité de me relever
Et de sourire à nouveau avec envie et volonté...

Faisant mon deuil sur cette feuille
N'étant plus capable de fermer l'œil
Frappant encore et encore plus fort sur mon orgueil...
Me laissant l'image de ton cercueil...

J'aurais été une bonne mère
Pas du genre à te laisser tout faire
Mais une mère qui t'aime, pas seulement qui en a l'air
T'aidant à avancer sur cette terre
T'élevant et étant fière
De t'éviter toute misère
De l'atmosphère de notre nouvelle ère...

Tu es de mon sang...
Et je te voulais vraiment...
Te laissant me quitter à présent...
Il me manque quelque chose dorénavant...
Et c'est cette partie de moi grandissante...
Qui s'est envolée pour le meilleur sûrement...

Ce texte t'est destiné
Toi que j'aurais voulu à mes côtés...
T'ouvrant mon cœur chagriné...
Par le fait d'être brisée et émiettée
De te savoir n'être qu'un simple rêve... Maintenant effacé...

Sentiment de haine et tristesse venant m'habiter
Laisant cet événement me hanter
Me faisant sans cesse repenser
À la perte de mon premier
Fermant la porte de mon cœur broyé et déchiré
Ne voulant pas en parler...
Pour le moment, accepter et me faire à l'idée
Que ce que j'avais tant redouté
Est malheureusement arrivé...
De te perdre avant même de pouvoir te contempler

Je t'aime malgré ma peine
J'aurais aimé que cela se passe différemment
J'aurais tant voulu *c't'enfant là*
Tout me pète dans la face

*Annouk Dugré, 1^{er} cycle
CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Katerine Massicotte, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

27. L'esprit du hibou

Dans la ville de Hay River, en cette soirée fraîche d'octobre, les abris de fortune étaient tous occupés. Dans l'ombre, derrière la vieille tannerie, deux vagabonds s'étaient réfugiés.

– Qui es-tu? demanda le vieil homme à son jeune voisin, qui ne broncha pas.

Ses traits trahissaient ses origines amérindiennes, il devait avoir 20 ans et n'avait rien dit depuis son arrivée. Le vieil homme avait remarqué ses yeux pleins de tristesse. « C'est l'absence de rêves qui tue un homme », se dit le vieillard. « Ce jeune semble si malheureux. Il ne rêve certainement pas. »

Les soirs qui suivirent, les deux vagabonds se retrouvaient au même endroit, buvant du whisky, dormant autour d'un petit feu. Le troisième soir, le jeune homme qui n'avait pas encore ouvert la bouche prit la parole.

– Je suis un fils de cette terre.

Le vieil homme hésitant se demanda même s'il ne rêvait pas.

– Qu'as-tu dit, petit?

– Je m'appelle Trevor, et je suis un fils de cette terre.

Malgré son étrange présentation, le jeune homme semblait rationnel et les deux hommes discutèrent toute la nuit. Le vieillard s'appelait Joe et venait des Territoires du Nord-Ouest. Il avait lutté contre l'alcoolisme toute sa vie. Sans cesse confronté aux regards accusateurs de sa petite tribu, il avait quitté son village natal et errait depuis plus de vingt ans. Il connaissait la faim, le froid et la misère. Pourtant, jamais il n'avait pu cesser de boire. Honteux, il n'avait jamais revu sa famille.

Le jeune homme, natif de la même province, était né d'une jeune mère alcoolique et n'avait jamais connu son père. Sa mère avait accouché de lui dans la neige, alors qu'elle tentait de se rendre au

village. Miraculeusement, un vieux trappeur les avait ramenés au village. Le petit était tout bleu à son arrivée et ses yeux étaient révoltés. À ce qu'on raconte, le trappeur s'était approché du feu, y avait déposé une offrande et avait remué les lèvres, laissant échapper d'inaudibles mots. Le petit s'était remis aussitôt. Cette nuit-là, les anciens racontèrent que **l'esprit du hibou** avait sauvé le bébé et qu'il y avait de la magie dans cet enfant.

Trevor avait grandi pauvrement et, comme sa mère, avait connu l'alcool très jeune. Le jeune homme n'avait jamais connu la stabilité et vivait maintenant comme un vagabond. Les deux hommes discutèrent toute la nuit, et en peu de temps, développèrent une solide amitié. À l'occasion, madame Noël, qui possédait un petit resto non loin de là, leur offrait gratuitement le café. Ils pouvaient alors discuter avec elle durant des heures. Une nuit, Trevor se surprit à penser à son avenir. Lui aussi serait probablement adossé au même banc dans 10 ans, sans famille ni argent... Buvant de grosses lampées de whisky pour chasser cette image de son esprit, il trouva un sommeil perturbé par d'étranges rêves. À quelques pas de là, silencieux, un hibou observait le jeune homme qui ignorait que quelque chose venait de changer en lui. L'oiseau hua.

Les mois passèrent et, au début de l'hiver, Trevor s'adressa au vieux Joe :

– Vous savez, ce que vous m'avez dit à propos de la famille, vos choix... vos regrets, la solitude et le fait qu'il n'y a rien de plus fort que les liens qui unissent une famille. Ça m'a fait réfléchir. J'ai pris la décision de partir. Je veux renouer avec mes origines et savoir qui je suis vraiment, vous comprenez ?

– Écoute ton cœur, Trevor. Lui seul pourra te guider.

Peu après, le jeune homme partit avec comme seul bagage sa volonté de découvrir ses origines et, qui sait, l'amour familial.

Le long voyage fut froid par moments. À son arrivée, la ville était calme et ses résidents, sereins. Au centre du petit village, un dénommé Albert avait aménagé un bâtiment en magasin général. C'était le centre d'action de la communauté. Les habitudes des clients ne

manquèrent pas de surprendre Trevor. Les uns payaient leurs achats avec des peaux, les autres apportaient des truites fraîches, et certains, du bois de chauffage. Trevor qui ne refusait jamais d'aider les trappeurs s'intégra très bien à la communauté. Le mois suivant, il possédait déjà ses propres chiens de traîneau.

Un soir, alors qu'Albert lui rendait visite, il lui raconta une interminable légende qui parlait d'esprits, de providence et d'une certaine jeune femme qui, jadis, accoucha dans le froid de la nuit. Presque endormi, Trevor prit quelques secondes avant de comprendre.

– Nous t'attendions, poursuivit le vieil homme. Et ils passèrent toute la nuit à discuter autour du feu, buvant du thé avec du sucre en morceaux. Albert lui expliqua que l'alcool avait été interdit au village, car trop de générations en avaient déjà subi les ravages.

Trevor se rendit compte pour la première fois qu'il n'avait pas bu une seule goutte depuis son arrivée, près d'un an auparavant. Un sentiment nouveau l'habitait, celui de la fierté. Ce soir-là, quand il s'endormit, le hibou hua au sommet d'un grand chêne... Quand le vieux Albert revint le voir la fois suivante, Trevor lui posa finalement la question : « Est-ce que quelqu'un sait ce qu'est devenue ma mère ? »

Après un court silence, le vieux lui dit : « Tu sais petit, ta mère consommait beaucoup et... »

– Elle est morte, c'est ça ?

– Malheureusement, oui, petit. Mais tu sais, la mort est parfois une libération. Quand elle est devenue enceinte de toi, ses parents l'ont foutue à la porte. Elle n'avait pas d'autre choix que d'aller retrouver le garçon qui l'avait engrossée, mais celui-ci, apeuré, avait déjà gagné la grande ville.

– Pardon ? On m'a toujours dit que mon père était décédé.

– Mais pas du tout, dit le marchand. Certains disent qu'il vit à Calgary, mendiant pour boire... Pauvre homme ! Ma femme doit encore avoir des photos de lui, je lui en parlerai.

Les idées se bousculaient dans la tête de Trevor, il pensa à son vieil ami Joe. L'envie de boire le tenaillait, mais il ne laissa paraître aucune émotion. Cette nuit-là, il ne trouva pas le sommeil. Dès l'aube, il rassembla ce qu'il possédait, attela ses chiens, et se rendit au magasin général.

– Eh bien, Trevor, tu arrives tôt! As-tu manqué de tabac?

– Non, Albert, je viens pour te parler de choses sérieuses. J'ai besoin d'argent.

Il mit ses effets sur le comptoir et reprit :

– Il est temps pour moi de partir, j'ai beaucoup appris ici, mais je dois reprendre la route. J'ai besoin d'argent pour prendre l'avion jusqu'à Hay River. Voilà tout ce que je peux t'offrir, à toi de décider. Pour mes chiens, ils sont jeunes et t'emmèneront où tu voudras.

– C'est important de croire en ses rêves, lui dit le vieux Albert, et sans aucune hésitation, il lui tendit 1 000 dollars.

Les deux hommes se firent la promesse de s'écrire. Trevor salua tout le monde et monta dans le petit avion qui l'attendait déjà. Il y eut un arrêt à Fort Resolution, et il décida d'y passer quelques jours.

Quand il débarqua à Hay River, il voulut d'abord trouver le vieux Joe, mais il s'arrêta tout de même pour vérifier sa case postale. Une petite enveloppe l'attendait. À l'intérieur, une vieille photo jaunie. L'éclat du regard de l'homme sur la photo retint l'attention de Trevor, c'était celui de son vieil ami, Joe. Tout s'arrêta autour du jeune homme. Il repassait sans cesse les paroles du vieillard : « La famille, petit. Rien n'est plus fort que l'amour familial. »

Était-ce possible? Avait-il, sans même le savoir, côtoyé son propre père tout ce temps? Joe était-il au courant? Sûrement pas, après tout, il ignorait peut-être même qu'il était père...

Trevor marchait hâtivement. La vie s'annonçait maintenant prometteuse pour son vieux père et pour lui qui découvrirait bientôt l'amour familial dont le vieux lui avait tant parlé...

Quand Trevor arriva où la vieille tannerie était située, une malheureuse vision l'attendait. Le bâtiment avait été démoli pour faire place à une nouvelle construction. Les quelques arbres qui, autrefois, les abritaient si bien du vent avaient été rasés. Évidemment, il n'y avait aucune trace du vieil homme. Désespéré, il se dit qu'il ne saurait jamais la vérité et que le vieillard, déjà âgé, ne profiterait jamais de « l'amour familial » dont il avait tant rêvé.

À l'instant où le jeune homme dévasté partait arpenter la ville, madame Noël, du restaurant, l'interpella. Elle lui apprit que, plus tôt dans la semaine, le vieux Joe s'était fait conduire à l'hôpital. Trevor la remercia et monta dans un taxi, espérant arriver à temps.

À l'hôpital, il s'adressa au médecin, qui lui demanda :

– Êtes-vous un membre de la famille? Trevor confirma sans hésiter et pendant qu'il fixait le sol avec tristesse, le docteur reprit.

– Le patient est endormi et je ne crains plus pour sa vie, mais à l'avenir, il faudrait sincèrement penser à arrêter la boisson. Sa consommation de longue date a sévèrement endommagé les tissus de son foie. Son cœur est aussi trop faible pour subir une chirurgie... même mineure. Vous comprenez, Monsieur?

Trevor était si excité de savoir Joe en vie qu'il entendait ses battements cardiaques dans le silence de la petite pièce.

Et le docteur poursuivit :

– On nous l'a emmené à la suite d'un malaise. Pauvre homme! Ce vieux bâtiment était la seule chose qu'il avait en ce monde, et on la lui a enlevée. Il n'avait rien sur lui à part une vieille photographie.

Trevor la regarda de plus près. La photo avait été déchirée et représentait une jeune femme. Trevor sortit de sa poche la photo de Joe,

reçue par la poste plus tôt. Elle s'unissait parfaitement à celle de la jeune femme. Il avait entre les mains l'image de ses deux parents, réunis. Un sentiment de grande joie s'empara du jeune homme qui eut de la difficulté à contenir ses émotions.

– Docteur, pour l'alcool, fiez-vous sur moi, il arrêtera, et il poursuivit: « **Je suis un fils de cette terre et rien n'est plus fort que l'amour familial!** »

Cette nuit-là, Trevor s'endormit en tenant la main de son père, attendant son réveil, sachant que désormais, leur vie avait maintenant un sens.

Dehors, les observant par la fenêtre, le hibou hua...

*Camile Ouimet Lefebvre, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante: Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

28. Pique-nique au soleil

Tous les matins, depuis un mois, à la même heure, elle ouvrait la fenêtre. De sa chambre, elle pouvait admirer les collines marbrées de jaune et de vert. L'odeur du colza lui titillait les narines, un doux mélange harmonieusement nuancé par le parfum de l'herbe verte fraîchement coupée. Le soleil lui flattait le visage d'un souffle tiède; l'esquisse d'un sourire apparut malgré elle... Ce matin, elle le savait, tout était possible.

La lettre posée sur la table de chevet n'avait pas été ouverte. Rachelle savait ce qu'elle révélait; Rachelle ne voulait plus rien savoir de cette histoire. Aujourd'hui était un jour spécial, elle entendait le vivre le plus longtemps possible, savourant chaque instant. Ces petits bouts de vie que, bien souvent, elle n'avait pas pris au sérieux parce que trop pressée, trop envieuse, trop belle, trop jeune, trop de trop, sans jamais savoir vraiment pourquoi le temps lui paraissait l'ennemi à

déjouer. C'est comme ça, pensait-elle, la vie doit se vivre à cent à l'heure, c'est lui faire affront que de la consommer dans l'oisiveté et la duper. Elle s'était trompée comme on manque un train; par pur hasard, par malchance ou comme la fatalité pouvait l'avoir écrit dans son livre secret. Mais ce matin, Rachelle comptait bien la respirer, s'en époumoner, s'en enivrer, se délecter, à la manière d'une gastronomique, de tout arôme, effluve, parfum, des moindres sons et murmures que la nature lui offrirait.

Faisant demi-tour, Rachelle s'habilla, salua de la main la vue précieuse des champs et des chemins de terre, promit de les rejoindre d'un « à tout de suite! » et se dirigea vers la salle de bain.

Devant le miroir, elle éclata de rire. Les cheveux de travers, c'est d'un clin d'œil complice qu'elle se regarda les yeux dans les yeux, fière d'avoir enfin accepté ce qu'elle était.

– Poubelle, ma belle, dit-elle, s'arrachant la perruque du crâne, la faisant tourner au-dessus d'elle tels un cow-boy et son lasso. Je suis bien mieux sans toi, regarde!

Grimaçante et provocante, elle rit, un peu fort, un peu trop fort même; c'était le rire d'un dilemme intelligible entre doute, espoir et peur.

Le miroir lui imposait son image: un visage creux, blême, écorché de rides qu'elle n'était pas en droit de porter. Les larmes n'eurent pas le temps de s'attarder, elle les avait rejetées, confiées au tourbillon bruyant d'un robinet qui coulait; il la ramena à sa réalité, celle de ce jour qu'elle attendait, qu'elle espérait, ce jour qui l'emmènerait loin de tout. Elle secoua la tête comme on balaie une mauvaise pensée et se remit à sourire, se remit en joie comme on revêt un habit.

– Maintenant, direction la cuisine et petit déjeuner à volonté, s'il vous plaît!

Il était près de 10 h quand elle ouvrit la porte de la maison et sortit, sac au dos, un sandwich au saumon fumé enveloppé dans du papier cellophane, une demi-bouteille de Saint-Véran, son paquet de Peter rouge et un iPod coincé à la ceinture de son pantalon. De quoi satisfaire le caprice d'une balade au grand air, pensa-t-elle.

Du Bowie dans les oreilles, sans se retourner, elle s'éloigna, heureuse, légère, soulagée que le temps ne lui ait pas fait faux bond. Un ciel si pur ne pouvait être qu'un présage rassurant et c'est ainsi qu'elle entendait vivre cette journée. Elle ne voulait penser à rien, ni à personne. Depuis qu'elle s'était réfugiée dans cette maisonnette en plein cœur de nulle part, elle n'avait donné aucune nouvelle et ne voulait pas plus en recevoir. Elle n'avait pas fui, elle avait simplement besoin d'être seule; seule au monde. Non pas en tant que victime, abandonnée de tous, non, mais pour se retrouver, se concentrer sur elle, s'accepter et consentir à ne rien regretter.

Arrivée à l'endroit même qu'elle avait choisi, elle s'installa dans l'herbe, déboucha sa bouteille, dévora son modeste repas et savoura le tout, noyée dans une immensité impérieuse que lui offrait ce spectacle magnifique, sans artifice, sans trucage; l'univers à nu, une communion sereine qu'elle espérait.

Elle alluma sa cigarette avec un mélange d'insouciance et de solennité; changea de musique, opta pour du René Aubry et s'allongea avec tendresse sur cette herbe salvatrice, comprenant que maintenant, oui maintenant, était le bon moment. Elle voulait être digne, se faire honneur, jouir d'un souvenir, d'une émotion, d'un frisson.

L'arme à la main, elle ferma les yeux. Sa respiration était calme et lente. Elle soupira en pensant à la lettre sur la table de chevet. Pas de regret, pas de colère, pas de sentiment d'injustice, non, elle soupira, soulagée d'avoir, juste à cet instant précis, compris le sens de cette maladie mortelle qu'était la vie.

Oui, elle partait, mais pas parce qu'il n'y avait plus rien à faire, pas parce qu'elle se trouvait en phase terminale. Elle partait, parce qu'elle l'avait choisi, parce que cet instant était le sien et qu'elle se sentait prête.

À cet instant, celui qu'elle avait choisi, au milieu de cet après-midi ensoleillé et chaud, le revolver sur la tempe, Rachelle sourit et pressa la gâchette.

*Karine Loosfelt, 2^e cycle
CEA de Kamouraska – Rivière-du-Loup (La Pocatière),
CS de Kamouraska – Rivière-du-Loup
Enseignante : Mireille Caron, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage*

29. Une aventure

Une aventure,

Ou elles l'ont vue, ou elles ignorent même son existence !

Comment leur raconter ce qui a été un des événements les plus merveilleux de ma vie ?

Il n'est pas ici question de mes amours ni de l'arrivée de mes enfants, mais d'un autre genre d'enfantement.

Mon mari, Ghislain Bouchard, et moi vivions alors à Chicoutimi depuis notre mariage en 1955.

Notre réputation n'avait pas encore traversé les bornes de la région du Saguenay. Aussi, c'est avec enthousiasme que nous avons acquiescé à la demande conjointe de l'UQAC et du Conseil municipal de Ville de La Baie: fêter le 150^e anniversaire de l'arrivée des premiers colons à cet endroit.

Un appel au public de même qu'à ceux qui avaient déjà fait du théâtre avec nous a permis que 110 personnes se soient retrouvées sur scène ainsi qu'une quarantaine de techniciens professionnels.

Nos obligations :

- a) Fouiller l'histoire, déterminer les personnages intéressants de nos ancêtres régionaux (Ghislain était diplômé en histoire de l'Université Laval...) et écrire le texte.
- b) Réunir les intéressés à participer bénévolement à ce genre de passe-temps.
- c) Beaucoup de retraité(es) et leurs conjoints(es) se sont présentés(es). Des « jeunes » de 8 à 88 ans !

Trouver une troupe de danseurs(ses) déjà existante.

Un ami, Stan d'Haese, assurait la construction du décor et la confection des accessoires.

La famille Laprise, père et fils, a créé une musique originale.

Je me suis retrouvée avec 800 à 1 000 costumes dont la confection devait être assurée par des couturières expérimentées.

La recherche historique, l'achat des tissus, la coordination des couleurs, etc. Le bal du Gouverneur demandait une tout autre atmosphère que le grand feu... Les quatre saisons et une finale à soulever les spectateurs.

De plus, 10 maquilleuses, des coiffeuses et d'autres qui faisaient l'entretien des costumes.

En 1988, c'était la PREMIÈRE !

Les larmes ont coulé...

Une aventure qui se répète depuis, chaque fin de semaine de la fin de juillet et du début d'août.

Vivre avec autant de personnes que j'ai appris à aimer et toute l'émotion que ça apporte donne à la vie une consistance qu'elle n'aurait jamais eue si je n'avais pas OSÉ!!!

*Olivette Hudon, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignant : Roger Larochelle, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

30. On naît plus d'une fois

Dans le passé, j'en voulais au monde entier, à Dieu, à ma famille de m'avoir donné une vie si dure. Je me disais que les gens autour de moi avaient bien de la chance d'être aussi doués, aimés, acceptés et d'avoir tant de facilité dans la vie. La vie me semblait injuste, noire et inutile. J'étais aveugle du bien qui m'entourait, car la noirceur avait envahi mes yeux gris. À partir de l'âge de 13 ou 14 ans, ma vie changea peu à peu. Même enfant, j'avais connu des périodes sombres, mais elles devenaient de plus en plus présentes. Je ne m'identifiais à personne, je me sentais seule et incomprise. Je me sentais différente et cela s'amplifiait avec le temps. J'étais convaincue que toute ma vie ressemblerait à cela. Je l'ignorais encore, mais ma vie allait prendre des détours que je n'aurais jamais soupçonnés.

À partir de mes 16 ans, les choses se sont gâchées : deuils multiples, engueulades, déménagements, déboires amoureux, décrochage scolaire et comme grande finale apocalyptique, la toxicomanie. La drogue est insidieuse, elle se joue de vous, vous fait croire à son indispensabilité, à votre toute-puissance sous son joug. Enfin, je faisais partie d'un groupe, d'un groupe de gens qui étaient comme moi, ils avaient saisi ce que je croyais être la vérité absolue. La drogue et tous les déboires qui l'accompagnent étaient devenus pour moi une nécessité, pour survivre, pour oublier... Pour sourire.

J'avais besoin de ne plus exister, de disparaître au milieu d'une métropole fourmillante où il est facile de ne devenir qu'une ombre

parmi des milliers de fantômes. Je voulais me débarrasser de cette lourdeur qui m'envahissait depuis tellement d'années. Je voulais devenir légère, aussi volatile que les petites poudres laiteuses dont je m'appliquais à me remplir les orifices. Tout comme les Égyptiens le faisaient en momifiant, je m'enlevais le cerveau par le nez, pour glisser dans la moiteur molle et floue de la presque inconscience. Je me camouflais sous les néons des bars les plus miteux, avec d'autres zombies qui, comme moi, étaient des écorchés vifs cherchant un semblant de réconfort.

Tout comme les enfants qui ouvrent frénétiquement les petites portes de leur calendrier d'avant Noël pour y découvrir une gâterie chocolatée chaque jour, j'ouvrais de sombres portes pour me procurer mes propres petites gâteries. Par contre, au bout de trente jours, je n'avais jamais la récompense d'une joyeuse fête de famille, seulement une morne et triste continuité. Tout comme le signe biblique du serpent qui se mord la queue, ma vie se dessinait comme un cercle sans fin. Sans point de départ ni d'arrivée, juste une longue course d'endurance qui, je le savais bien, finirait, un jour ou l'autre, par m'épuiser.

Moi qui vilipendais les autorités ecclésiastiques et leur religion ingrate et égoïste, je fus bien surprise. Elle me tendit la main d'une manière fort surprenante. Quand on dit que Dieu est partout, je ne l'avais jamais imaginé derrière le comptoir d'un sombre bar que je fréquentais. Il était là, sous la forme d'une barmaid un peu fanée aux yeux doux et lumineux. Alors que j'avais vendu ma famille, mes biens et ma propre personne contre ces anesthésiques cervicaux et que je voyais la mort comme mon unique salut, mon ciel opaque et pluvieux, qui jamais jusqu'alors ne m'avait laissé voir le soleil, s'ouvrit. Il me laissa entrevoir la lumière sous la forme d'une main qui se tend.

C'est donc avec la force du désespoir et de ma nouvelle foi qui m'habitait que je me mis à marcher sur la route de la guérison de ma maladie, la dépendance. Son alliée, la noirceur, me suivait de près, devenait mon ombre et n'attendait qu'une faiblesse de ma part pour m'engloutir à nouveau. La route fut coriace et exigeante, elle

m'obligea à plonger, yeux fermés, dans les recoins de mon âme pour en découvrir les secrets les plus enfouis. Apprendre à me connaître vraiment, à m'aimer pour ce que j'étais, à m'accepter moi-même, avant de demander aux autres de le faire pour moi. À ouvrir mes yeux grand fermés!

La première année fut difficile, je me raccommoçais petit à petit et je voyais des différences subtiles faire leur apparition. Peu à peu, mon marais intérieur devenait étang. Le fumier qui l'entourait servit d'engrais et des fleurs me poussaient à l'intérieur...

À force de me comprendre, je me suis mise à m'aimer, à force de m'aimer, je me suis mise à me pardonner. Le monde autour de moi répondait à mon enthousiasme et je me mis, moi-même, à trouver les choses plus aisées. J'avais compris la sacro-sainte vérité; j'avais moi-même détruit ma vie, personne ne l'avait fait à ma place! Alors, j'avais désormais la clé pour me reconstruire selon mes propres désirs. Je me voyais comme une voiture accidentée; les pièces intérieures devaient être réparées avant la tôle. Je mis autant d'énergie à me requinquer que j'en avais mis à me bousiller.

La mécanique devint peu à peu une machine bien huilée et la carrosserie, moins cabossée...

Aujourd'hui, certaines pièces grincent toujours en souvenir du passé, mais elles fonctionnent bien. Ma carrosserie est déridée, repeinte et cirée. J'ai repris mes études là où je les avais laissées. J'ai de bons résultats à l'école comme dans la vie, et toutes ces épreuves m'ont sincèrement servie. Je suis devenue une personne équilibrée à qui la vie sourit.

Comme quoi, on peut naître plus d'une fois!

Merci, la vie!

*Mélissa Portolèse, 2^e cycle
CFGA – Pavillon Damase-Boulangier (Alma), CS du Lac-Saint-Jean
Enseignante: Stéphanie Beaumont, Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean*

31. Mira

Je me glisse sous le couvert d'un arbre. Mes narines palpitent, à la recherche d'une odeur quelconque. La forêt dans laquelle je vis est dense et sombre, à cette heure de la nuit. Je vois à peine le ciel noir au-dessus de moi. Sous les branches basses, je tends l'oreille pour entendre tout bruit suspect. Enfin, je la vois.

Une fine biche solitaire mâchouille des feuilles basses des arbres avec délectation. Le hurlement d'un loup ne me fige pas, au contraire, je ne suis plus seule. Mon souffle rauque devient à peine perceptible. Ma proie ne doit pas s'échapper! Un bruit sur ma droite me fait sursauter et l'animal qui allait devenir notre festin s'enfuit. Pestant contre le plus jeune de la meute, je pars en chasse, mes pattes de louve grise martelant silencieusement le sol. Mes yeux voient tout et la piste de ma proie est facile à trouver. Mes frères loups me suivent.

Soudain, je ne les entends plus... Malgré le fait que des humains vivent par ici, je me moque de leur présence. Mon corps élancé me propulse vers l'avant et mon estomac crie famine. Ma faim est trop grande pour cesser de poursuivre cette biche. « Je t'aurai, quoi qu'il m'en coûte », me dis-je. Le cri du chef de meute est si lointain que rien ne me parvient de ma chère meute. Si j'avais connu le futur, je serais immédiatement retournée vers la grotte!

Soudain, ma proie tombe, victime d'une arme que les humains appellent un couteau. Je m'approche doucement et l'odeur du sang me fait me précipiter vers la biche, dont je commence à me repaître.

– Que voilà une belle louve! dit une voix humaine.

La bouche pleine de sang et de chair, je recule, en montrant mes crocs en direction de l'humaine. C'est une femelle, enveloppée dans une lourde cape.

– Tu es parfaite, poursuit l'humaine en me jetant une espèce de poudre qui m'endort sur le coup...

À mon réveil, mes pattes sont immobilisées par je ne sais quel matériau. Ma gueule est muselée. Je suis comme une proie prise au piège.

– Je t’ai attendue, ma mignonne, fait l’humaine qui est une très vieille femelle aux cheveux gris comme ma fourrure. Grâce à toi, je vais devenir immortelle! Redevenir jeune pour l’éternité.

Je ne comprends rien, mais je sens que ma vie est en danger! Jamais je ne connaîtrai la fin de mes jours en tant que louve alpha ou avec une foule de louveteaux à mon image! La tristesse, drôle de sentiment humain, m’envahit et je baisse ma tête, attendant le coup final...

La femelle se met à tourner autour de moi, ses mains traçant des symboles dans la table qui est sous moi. Une douleur se propage en moi. Mes os sont douloureux et mes muscles me brûlent. Mon corps se transforme... Mon museau devient nez humain, mes pattes deviennent des jambes et des bras, et mon visage est de plus en plus délicat. Ma queue de louve se rétracte et disparaît, comme si elle n’avait jamais existé. Mes liens se brisent et je saute hors de la table, à quatre pattes.

– Impossible..., me dit l’humaine. Une louve qui devient humaine! À moins que tu ne sois... la fille d’un dieu!

Je ne dis rien et je la frappe au visage pour ensuite m’enfuir dans la nuit, avec une cape sur le dos, que j’ai trouvée dans la maison. Je m’arrête, épuisée, et je m’observe. Aucun doute, je suis devenue une humaine! Mes cheveux, tout neufs, sont noirs et mon corps est celui d’une femme.

J’ai de plus en plus froid... Ma peau fragile n’a plus de poils et la fine protection de cet épiderme est insuffisante pour me protéger de la nuit froide.

– Qu’est-ce que je fais, maintenant? dis-je à haute voix.

Ma propre voix me surprend... Je peux parler ! Pourtant, avant, je ne m'exprimais que par grognements. C'est un vrai miracle ! Toutefois, je ne perçois plus les loups, ma famille. Mon apparence de louve grise aux yeux bleus comme le ciel me manque. La puissance de mon ancien corps est bien du passé. Je me permets de pleurer. Je ne sais plus quoi faire ! Les loups détestent les humains et je n'ai plus l'odeur qui était mienne, remplacée par celle de fleurs d'une peau de femme humaine. J'ai vécu trop longtemps parmi les loups pour me lier avec des humains, alors que faire ?

Dans l'ombre, un homme s'avance vers moi.

– Mira..., souffle-t-il.

Je me relève à l'évocation du nom que ma famille m'a donné, celui qui a été le mien depuis ma plus tendre enfance.

– Je suis Fanaliran, ton père, m'avoue l'homme.

– Mon père est loup et ma mère aussi, répliquai-je avec surprise.

– Ta mère est une louve et je suis un humain capable de se transformer en loup, pour un temps.

– Comprends pas, articulai-je.

– Tu comprendras, un jour. Je veux t'amener à la maison.

– Maison ?

L'homme du nom de Fanaliran me le confirma et me prit tendrement par la main. Je me sens en sécurité et il me dit que je dois partir de ce monde. J'accepte avec empressement et je me laisse emmener... ailleurs. Là où j'ai appris que j'étais la fille d'un esprit de la nature et que je devais guider un clan de jeunes sauvages de la forêt pour les

amener là où toute question obtient sa réponse... Là où je suis revenue à la vie en tant qu'esprit des loups.

*Stéphanie Brousseau, Présecondaire
CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

32. Ma plus belle histoire

Ma plus belle histoire... Elle s'appelle Shyanne. Pas trop grande, une jolie crinière rousse avec des mèches blondes, têtue, caractérielle, en plus d'être extrêmement protectrice de ses biens, du moins ceux qu'elle croit posséder... Une incomprise, qu'on a laissée à elle-même, qui a fini par se former une carapace pour survivre. Si plus de gens s'étaient donné la peine de chercher plus loin que les apparences, plusieurs auraient vu qu'elle a un cœur énorme, une générosité incroyable et une confiance à l'extrême. Il suffit simplement de lui donner du temps, de la peler comme un oignon, couche par couche, pour la découvrir, voir plus loin que son caractère de princesse afin de pouvoir gagner sa confiance et son cœur. Il lui faut du temps pour jauger une personne, pour l'apprivoiser, pour voir si elle est digne de confiance. Est-ce que cela vaut la peine pour elle de donner son cœur et d'être déçue encore une fois? Elle observe de loin pour se faire une idée avant d'approcher. Par peur? Oui, par peur: d'être déçue, incomprise, malmenée. Par peur aussi d'être rejetée. Tout le monde le dit, après tout: « Quel sale caractère elle a, cette Shyanne! Ouf! » Et, en plus, on dit même qu'elle n'a pas un physique des plus gracieux avec ses hanches saillantes, ses cheveux entremêlés. Ces gens n'ont certainement pas pris la peine d'essayer de la connaître, ils n'ont sûrement même pas regardé dans sa direction...

Moi? Au moment de notre rencontre, j'étais une jeune fille d'à peine 15 ans qui n'avait plus envie de rien. J'avais perdu confiance en la

vie, en mes parents. J'avais abandonné l'idée d'être heureuse depuis longtemps et je vivotais du mieux que je pouvais. Les blessures du passé m'avaient engloutie, j'étais une épave vivante. Mes parents se demandaient ce qu'ils pouvaient bien faire de moi, mais je ne voulais pas être aidée, je ne voulais juste plus être là, je ne voulais plus être un boulet pour personne. J'aurais aimé disparaître, me cacher pour toujours ou... mais le courage me manquait pour en arriver là.

En fait, Shyanne est arrivée dans mon univers aussi mal en point que moi, malmenée par la vie, victime d'un passé difficile physiquement, mais encore plus émotionnellement. N'ayant plus confiance en personne, comment trouver l'envie d'aimer quand survivre est chaque jour un combat? Malgré sa propre douleur, elle est, un jour, venue vers moi. Je me suis méfiée d'elle, de son passé rebelle. Elle s'est approchée doucement, s'est placée pour cacher mon visage dans ses longs cheveux et elle m'a coincée contre elle avec sa tête... À sa façon, elle m'a prise dans ses bras. Là, à ce moment précis, j'ai senti que je servais à quelque chose, que je devais survivre pour quelqu'un, que je devais m'en sortir pour la sortir, elle, de sa misère. Ce soir-là, j'ai pleuré ma douleur dans sa crinière, cachée du regard des autres. Ce soir-là, j'ai repris vie...

Peu à peu, je suis devenue une jeune fille motivée, qui sait ce qu'elle veut dans la vie, qui sait se remettre en question quand il le faut et qui assume bien ses valeurs. J'ai appris à me connaître, à connaître mes forces et mes faiblesses. J'ai appris à gérer mes émotions, mes sentiments, mon stress. J'ai pu recommencer à rêver, à avoir des projets futurs parce que oui, grâce à Shyanne, j'ai pu enfin croire que j'aurais un futur, moi aussi!

Croyez-le ou non, cet être exceptionnel, cette Shyanne, est une jument de 10 ans! Elle a croisé mon chemin par coïncidence, en même temps que 16 autres de ses congénères, par un beau printemps. Elle avait été oubliée dans un pré pendant près de cinq ans, sous-alimentée, sous-estimée... Elle n'avait pas eu la chance de devenir une adulte avant d'avoir des bébés un à la suite de l'autre.

Elle en avait déjà eu cinq et était à nouveau gestante lorsqu'elle est arrivée chez moi. Elle avait perdu toute confiance envers les « deux pattes » qu'elle ne croisait que très rarement dans son pré perdu au fond d'une campagne. On ne peut pas dire que cette jument était l'image qu'on a en tête quand on pense aux chevaux gracieux qui galopent dans les champs, les crins au vent, l'allure fière, la tête haute. Non, elle était vraiment tout le contraire de cela ! J'ai souvent dû me remettre en question pour elle. J'ai passé des soirées entières à lire pour arriver à mieux la comprendre. Elle a pardonné mes erreurs chaque fois, elle ne m'en a jamais voulu. Tout mon temps libre, je le passais au champ, à la regarder, à prendre soin d'elle. Et c'est ainsi qu'à sa façon, elle a aussi pris soin de moi... Après une année à peine, elle est devenue celle qu'on remarquait en premier dans le troupeau.

Selon vous, est-ce qu'un cheval peut ressentir des sentiments pour son maître? Beaucoup diront: « Bien sûr que non! On ne peut attribuer des caractéristiques comportementales humaines aux animaux. » Moi, je vous dirais que oui. Shyanne a été celle qui m'aimait le plus sans questionnement, sans arrière-pensée, sans condition. Que de l'amour pur, tout simplement. Shyanne me protégeait de tous les gens qu'elle ne connaissait pas. Elle a été plus que ma meilleure amie, elle a été un peu le contact maternel qui manquait dans ma vie, elle a été ma raison de vivre, ma motivation à me lever chaque matin et à travailler jour après jour... Shyanne a été ma sauveuse. Sans elle, où serais-je maintenant? Certainement pas à raconter présentement ma plus belle histoire...

*Christiane Gagnon, 2^e cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel de l'enseignement
des Hautes-Rivières*

33. Pleurs d'enfant

Il est à peine vingt heures et je pleure, car mon cœur est rempli de peur et de douleur. Je n'ai que cinq ans et pourtant, mon cœur est déjà brisé. Pourquoi ?

« Maman, maman, reviens ! » Mais aucune réponse d'elle. À sa place, une étrangère vient me border et me réconforter.

Vingt heures trente, des torrents de larmes coulent toujours sur mes joues. Je crois bien que je vais en devenir fou ou pire, mourir noyé dans mon lit. Pourquoi m'a-t-elle abandonné ? Pourquoi suis-je avec des étrangers ? Reviendra-t-elle me chercher et saura-t-elle combien elle m'a blessé ? Mais non, me voilà seul avec cette famille d'étrangers à chercher pourquoi mes parents m'ont abandonné.

Vingt et une heures, toutes les larmes que mon petit corps d'enfant peut contenir sont maintenant épuisées. Les yeux rougis, meurtris et le cœur en mille morceaux, j'essaie toujours de comprendre ce qui m'arrive et pourtant aucune réponse ne vient.

Vingt et une heures trente, j'ai la tête qui tourne et le corps tout engourdi. Voilà que je m'évanouis dans le creux de mon lit et, comme par magie, je me retrouve au pays des songes, tout près d'une forêt plutôt mystérieuse. Seul à l'orée de cette forêt mythique, je ressens le besoin d'y pénétrer et de l'explorer sans même me soucier du danger qu'elle pourrait renfermer. Alors que je m'enfonce dans ses entrailles, j'ai la drôle d'impression d'être observé. C'est alors qu'une ombre noire surgit devant moi. Elle est très grande et de forme humaine, mais elle a quelque chose de malsain qui me fait peur. Évidemment, je dois m'enfuir et courir le plus vite que je peux, car cette chose me veut du mal. Mais lorsque je commence à courir, je m'aperçois que tout va au ralenti. Alors, je redouble d'efforts, mais il n'y a rien à faire, cette chose est sur mes pas et se rapproche de plus en plus vite. Je regarde droit devant moi et je cherche un endroit pour me mettre à l'abri, mais il n'y a toujours rien à l'horizon, que des arbres sombres et sans vie.

Soudainement, le paysage change et se transforme en grande plaine rocailleuse. Je cours encore à pleins poumons et au moment où je tourne la tête afin de voir si la chose me poursuit toujours, je tombe dans un énorme trou noir qui me semble ne pas avoir de fond. J'ai le ventre qui me chatouille comme si j'étais dans des montagnes russes sauf que, cette fois, j'ai terriblement peur, car c'est loin d'être un jeu et je sais que je vais en mourir. Alors, je crie le plus fort que je peux afin que ma mère vienne à mon secours.

Sept heures du matin, j'ouvre les yeux et je cherche encore ton doux visage, maman. Mais rien à faire, celui que je vois est celui d'une étrangère. Mais moi, comme tout petit enfant de cinq ans, j'aurais aimé grandir à tes côtés et être élevé par toi, ma mère bien-aimée.

Martin Sauriol, 1^{er} cycle

CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes

Enseignant: Eric Boucher, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

34. Entre deux

Le restaurant est sur le point de fermer... Comme à toutes mes fins de journée, je compte ma caisse avec précaution. La soirée a été fructueuse; j'ai peine à croire que j'ai réussi à faire rouler ce petit café seule. Ma collègue n'a pas pu venir, comme il avait été convenu... Il reste 15 minutes avant de barrer les portes, quand je crois apercevoir un homme. Avec déception, je le vois entrer sans aucune presse. Je me lève d'un coup sec, puis j'avance d'un pas décidé avec l'intention de le renvoyer. Je réfléchis aux mots que je vais utiliser pour lui expliquer que je n'ai pas le temps de le servir. Puis, j'arrive à destination quand, avec étonnement, je constate la lourdeur et l'inquiétude dans le regard de ce mystérieux garçon. La phrase que j'avais mise au point s'est volatilisée... Il prend la parole en premier.

– Désolé, j'arrive peut-être trop tard pour prendre un café?

Désorientée, je réponds d'une voix étouffée le contraire de ce que j'aurais dû dire.

– Eeuum, non non, c'est correct si ce n'est que pour un café.

Il cesse de me regarder si attentivement dans les yeux, puis va s'installer au bar. Je le suis avec empressement sur les talons. Je lui verse son café dans une tasse blanche et le lui tends. Sans le vouloir, j'ai encore une fois croisé son regard. Par ici, la luminosité est plus intense, cela m'a enfin donné le droit de contempler son visage. La première chose que je remarque c'est ses traits tirés, selon moi, par la fatigue. Ses yeux profonds de couleur foncée lui donnent un air froid, mais curieusement, me rappellent les miens. La seule chose qui est ordonnée c'est ses cheveux pâles sagement peignés.

– Merci, me dit-il.

Je ne lui réponds point, trop préoccupée à calmer un drôle de sentiment qui germe en moi... Un peu plus haut que ma poitrine, je sens une pression. Est-ce cela le coup de foudre? J'ai envie d'en savoir plus à son sujet et d'apprendre qui il est, mais c'est alors que le manque de vocabulaire m'a surprise. Moi, serveuse qui passe la journée à converser avec des inconnus, je suis maintenant muette devant cet homme. Je tente tout de même de faire un effort...

– Vous ne manquez de rien? dis-je déçue de ma question.

– Non, ça va...

Comment peut-on manquer de quoi que ce soit, quand on boit un café et que le sucre, le lait et la crème sont sur la table devant nous? Quelle idiote! Je fais donc une dernière tentative plus audacieuse.

– Comment vous nommez-veent... eeuum vous?

« Sans commentaire », me suis-je dit intérieurement.

– Philippe, et vous?

- Noémie... Vous habitez ici ?
- Oui, seulement depuis un mois.

Je veux continuer la conversation, mais ma bouche est tellement sèche que j'ai l'impression que si je l'ouvre, il y aurait du sable qui en sortirait... Je lui ai donc tourné le dos et j'ai continué à compter ma caisse. Cinq minutes plus tard, j'entends un faible « À la prochaine ! ». La simple pensée que ce « À la prochaine ! » n'est pas du tout crédible et qu'il ne va probablement jamais avoir lieu me donne la force de dire :

- J'aimerais vous revoir dans d'autres conditions...

Je m'aperçois du gros malaise que je viens d'installer entre nous. Il prend rapidement le contrôle dans un éclat de rire.

- N'êtes-vous pas un peu trop aventurière ?
- Et alors !!!

Stressée, je joue intensément avec le coin de mon chemisier. C'est absurde, je n'ai jamais fait cela de ma vie. Au grand jamais je n'accepterais de sortir avec un étranger. Mais avec lui, bizarrement, il y a déjà un lien. De mon côté, c'est certain, mais du sien ? Il faut au moins que cela soit réciproque. En attendant sa réponse, je suis tiraillée dans ma tête... D'un côté, ça dit : « Tu es folle ! Il pourrait avoir une petite amie. », et de l'autre : « Tu es jolie, il va succomber facilement à ton charme un peu maladroit. » Voici tout ce qui m'est passé par la tête durant les interminables trois secondes !

- Non, j'ai autre chose à faire, dit-il avec aucun remords et pas une once de gêne !

Moi qui suis terriblement humiliée, prends un linge et commence à laver le comptoir machinalement. Sans jeter un dernier regard, j'entends avec désespoir la porte se refermer... Mais qu'a-t-il donc de si important à faire... plus que de sortir avec une jeune fille ? Je n'ai pas

de réponse et cela me tourmente! A-t-il vraiment dit la vérité ou ce n'est qu'une excuse? Je ne suis peut-être pas assez bien pour lui physiquement. J'ai encore mieux, il est probablement bel et bien en couple. Comment mon intuition avait-elle pu être si mauvaise?

Je n'ai plus aucun doute: je me suis trompée... Je suis prise dans mes pensées quand je réentends la porte s'ouvrir. Surprise de voir Philippe dans l'entrée, j'arrête de respirer temporairement. Sans que j'aie le temps de reprendre mon souffle, il me lance:

– Je suis ton frère!

Quel choc! Voilà le lien si fort que j'avais ressenti tout à l'heure. Effectivement, je m'étais trompée sur sa provenance. Ce n'était donc pas de l'amour, mais une sorte de complicité.

*Laura Tremblay, 2^e cycle
CEAFP de Charlevoix (Baie-Saint-Paul), CS de Charlevoix
Enseignante: Michèle Gagnon, Syndicat de l'enseignement de Charlevoix*

35. Un parcours difficile

Ce que je vais vous raconter n'est qu'une partie de mon histoire.

Mon enfance, je l'ai vécue très difficilement avec une mère alcoolique et un père inconnu.

Plus tard, vers l'âge de huit ans, ma vie a basculé. J'étais juste une enfant qui ne demandait qu'à être aimée, avoir un peu d'affection et surtout avoir un peu d'amour comme une mère donnerait à son enfant.

Ça, je ne l'avais pas, je ne l'ai jamais eu, je l'ai subi d'une autre manière: «attouchements sexuels». J'appelle pas ça de l'amour, dans mon livre à moi, j'appelle ça détruire la vie d'une petite fille innocente.

Tous ces gestes-là, ça se passait quand elle n'était pas là. Un jour, je l'ai dit à ma mère, elle ne me croyait jamais. C'est là qu'elle a commencé à être sur mon dos. Elle me disait des paroles blessantes : « Tu es juste une menteuse, une hypocrite, une agace. » Petit à petit, elle me battait, elle avait du plaisir à le faire. Au bout de la ligne, elle croyait toujours son *chum*.

Quelques années plus tard, j'étais excédée de cette situation et de toutes ces injures venant d'elle et de son *chum*. J'ai décidé de faire les démarches auprès de personnes de mon école. Je leur ai tout raconté, de A à Z, ce qui se passait chez moi. Alors, je me suis retrouvée dans un centre d'accueil. De famille d'accueil en famille d'accueil, cette situation a duré jusqu'à mes quatorze ans, jusqu'au jour où une famille a bien voulu m'accueillir à bras ouverts.

J'ai passé deux ans et demi dans cette famille que j'ai adorée et que j'adore encore aujourd'hui. J'ai eu beaucoup de soutien d'eux, de l'amour. Ils m'ont aimée comme si j'étais leur propre fille. Ils m'ont aidée à m'en sortir et à être moins craintive et d'avoir confiance en moi-même. Ça m'a pris un certain temps, mais avec de la patience, on arrive à quelque chose. J'y suis parvenue avec eux.

Aujourd'hui, je leur lève mon chapeau pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. J'ai eu de l'amour et du temps. Pour ça, je ne les remercierai jamais assez. Sans eux, je ne serais pas la femme que je suis devenue aujourd'hui. Je ne sais pas si j'aurais eu la force de continuer sur ce chemin.

Un jour, l'amour me frappa. J'avais seize ans dans ce temps-là et lui, vingt-quatre. Il était tout pour moi, c'était mon premier amour. Il m'aimait telle que j'étais. Notre amour a grandi de jour en jour, de mois en mois et d'année en année. Nous avons passé deux ans ensemble. Puis, soudainement, nos chemins se sont séparés. Je me dis qu'il n'est pas passé sur mon chemin pour rien, peut-être que quelqu'un l'a mis sur ma route. Il restera gravé tout au fond de mon cœur à tout jamais. Aujourd'hui, j'ai trente-sept ans, mère de deux magnifiques enfants que j'adore de tout mon cœur.

Alors, prenez le temps de regarder autour de vous. Il y a tant de choses à découvrir. Tout ça pour dire que la vie n'est jamais facile. Tous, on a des épreuves à passer, mais avec le soutien des personnes que l'on aime, et surtout avec le temps, on arrive tous à quelque chose, quelque part.

*Annie Rousseau, Alphabétisation
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Linda Roberge, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

36. La voix de Jérémy

Aujourd'hui, le jour est devenu nuit. Une partie de moi s'est envolée et cette partie s'appelait Jérémy. Sans peur, innocent et tout petit, un chauffard ivre est entré dans sa vie. Bien sûr, la justice a fait son travail, mais sa condamnation n'a été qu'un soulagement superficiel. Rien ne me rendra mon ange et ma raison de vivre, car en tant que père, ma fierté n'est que souvenir.

Impuissant, frustré et désemparé de ne plus savoir quoi penser, je me renfermai sur moi-même, quittant mon futur, ma petite fleur et ma raison. Sur la route, je roule, je m'éparpille, je crie, je pleure avec comme seule passagère ma douleur. Je pense à toi, cher enfant, te voyant fermer les yeux en te berçant. Ta bonne humeur, ton sourire et ta joie de vivre me manquent énormément. Je me revois encore courir avec toi et Snoopy, ton meilleur ami. Je ne pourrai jamais oublier ton odeur, ta curiosité et tes plus grandes peurs. Et même si tu n'es plus là, mon grand, papa te protégera malgré la noirceur.

Quoi faire? Où aller? Ma destination n'est pas tracée. Mes questions demeurent sans réponse et devant moi, le paysage commence à s'effacer. Je me rends tout de même là où Jérémy aimait s'amuser. Dans ce grand espace vert, j'y marche, m'y arrête, m'y effondre. Couché dans l'herbe, je regarde le ciel et j'écoute les nuages. J'espère encore entendre percer sa voix tel un rayon de soleil au début de

l'été. Malheureusement, je n'y vois rien, je n'entends rien et ne ressens que trahison.

Mes pensées me tourmentent, mon cœur crie vengeance, mais à quoi bon une vengeance si ce n'est que passage vers l'inconscience. Je dois me ressaisir, pensant qu'il ne veut certainement pas voir son père souffrir. Alors, sans me plaindre de la douleur et sans pleurer sur mon malheur, de colère et d'impuissance, il faut accepter l'évidence. Je dois retourner auprès de ma flamme, car moi seul peux essuyer ses larmes.

Je reprends la route de l'innocence, le chemin de la raison. Je pense à celle que j'aime, celle pour qui je donnerais ma vie. Pourquoi l'ai-je abandonnée lorsqu'elle avait le plus besoin de moi? Suis-je un bon mari autant que j'ai été un bon père?

Au loin, je vois enfin ma maison et la balançoire que mon fils aimait tant. Je le vois encore voulant aller de plus en plus haut pour voler tel un oiseau. Je ferme les yeux pour garder cette image, mais lorsque je les ouvre, je suis déjà rendu sur le pas de la porte.

Je suis nerveux, mon corps transpire de douleur. Je m'en veux, je me sens coupable d'avoir laissé celle à qui j'avais promis loyauté. Je ne fais que trois petits pas, ayant la certitude de ne pas y retrouver ma fleur, mais elle est là, debout dans le corridor à l'entrée de la chambre de Jérémy. Je m'approche, je ne parle pas. Le cœur gros, je pleure, je suis devant elle, je reçois une de ces gifles empreintes de haine et de douleur. Je la serre dans mes bras et je lui demande de me pardonner. Nous pleurons comme nous n'avions jamais pleuré, mais l'ennui avait gagné notre cœur, et la nuit est devenue notre porte-bonheur.

Les jours ont passé et les mois ont filé. Neuf pour être précis. Ma femme a donné naissance à un deuxième enfant. Il s'appellera Thomas et sera fort comme un roi. Mon cœur a fait place à un nouvel amour, mais n'effacera jamais mon premier bonheur, celui d'avoir été père pour la première fois. Je te vois déjà en lui, je sens ta présence autour de moi, tel un ange qui veille sur son papa. Thomas va grandir

avec ses peurs et ses désirs, mais une chose est sûre, sa présence me fera à nouveau sourire.

Hier, je suis allé parler à Jérémy lui annonçant qu'il avait maintenant un petit frère et que son père en était très fier. Je suis allé déposer quelques fleurs et quelques pleurs, et avant de partir, je lui ai demandé s'il pouvait bien veiller sur son papa, sur sa maman et sur son frère Thomas car dans mes pensées, tu resteras et dans mon cœur, tu grandiras...

Je t'aime

Papa xxx

*Martin Tétreault, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignantes : Marlène Pelchat et Nancy Faucher, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

37. Ma plus belle histoire

Le 5 avril 2008, cela faisait exactement un an que j'étais en couple avec Catherine. Pour fêter ça, une fois de plus on a eu une belle grosse chicane. C'était rendu une habitude chez nous. Moi qui détestais les chicanes, je peux vous dire que c'était dur pour le moral. Il y a sept mois, j'ai laissé tomber mon travail, ma famille et mes amis pour aller vivre avec elle dans une grande ville, c'est-à-dire Saint-Hyacinthe. Moi qui ai toujours vécu à la campagne, j'ai trouvé ça très dur d'être en plein centre-ville. Plus les mois avançaient, plus je déprimais puisque je n'avais pas de nouveau travail ni d'amis. Pour tout vous dire, j'étais seule dans un petit sous-sol pendant que Catherine était à l'école entourée de tous ses amis. Elle ne comprenait pas pourquoi je trouvais ça difficile. Elle me répétait toujours : « On est ensemble, alors pourquoi es-tu si triste ? » Mais j'avais beau lui dire et lui redire, rien à faire, c'était comme parler à un mur.

Un matin, pendant que Catherine se préparait pour l'école, j'ai décidé que c'était assez et que, moi aussi, j'avais droit à mon bonheur. Je savais bien qu'en restant avec elle, je resterais malheureuse. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit que je partais parce que je n'avais plus de joie de vivre à rester enfermée toute la journée à attendre qu'elle rentre de l'école, et avoir, comme tous les soirs, une chicane à propos de tout et rien.

En faisant mes valises, seule dans le sous-sol, je ne ressentais ni peine ni colère. C'était plutôt de la joie à l'idée de penser qu'après tous ces mois, j'allais retourner chez moi auprès de mes amis et de ma famille.

Sans prévenir, je suis arrivée chez ma mère tard le soir avec mes valises à la main. Elle n'a pas compris sur le coup pourquoi j'étais chez elle un soir de semaine et qu'en plus, j'étais seule. J'ai pris le temps de tout lui expliquer ce qui venait de se produire et je lui ai demandé si je pouvais passer quelque temps chez elle, le temps de me trouver un autre appartement.

Elle m'a serrée fort dans ses bras et m'a répondu que ça lui faisait plaisir de m'avoir près d'elle.

Après quelques semaines de vie commune avec ma mère, je recherchais toujours un emploi, mais sans succès. Un bon matin, j'étais devant mon ordinateur, détendue en écoutant de la musique. J'ai décidé d'aller voir si j'avais des messages sur un site de rencontre où ma sœur m'avait inscrite pour rire. Étonnée d'avoir autant de messages, j'ai commencé à les lire un par un, mais aucun de ces messages ne correspondait à ce que je recherchais. Au moment où j'allais fermer la page, j'ai reçu un message d'une jeune femme à peine plus âgée que moi. Elle avait l'air intéressante et différente des autres. Alors, j'ai répondu à son message et ce fut le début d'une longue discussion. Après plusieurs heures de clavardage et la découverte de plusieurs points communs, elle me donna donc son numéro de téléphone. Un grand stress s'empara de moi au moment de composer le numéro en question. Au bout de quelques minutes, j'ai trouvé le courage de l'appeler. Quand elle m'a répondu, elle était excitée et stressée à la fois. Pour ma part, je trouvais ça agréable d'entendre sa voix. On a

parlé des heures et des heures sans se tanner. Minuit passé, elle m'a dit qu'elle avait très envie de me voir. Je ne savais pas quoi répondre, parce que, oui, j'aimais lui parler et j'étais à l'aise, mais on se connaissait depuis à peine quelques heures. Après un court moment de réflexion, je lui ai dit que j'acceptais ce qu'elle venait de m'offrir. Nous avons terminé notre appel et je me suis empressée de tout ranger chez moi.

Le lendemain, à dix heures, je l'attendais à notre point de rencontre. Dix heures et cinq, elle n'était pas encore là. Dix heures et demie non plus. J'étais sûre qu'elle m'avait joué un mauvais tour et qu'elle ne viendrait pas. Cinq minutes plus tard, j'ai vu une voiture comme celle qu'elle m'avait décrite au téléphone la veille. Mon cœur battait tellement fort que je tremblais de partout. Quand elle s'est approchée de moi, j'étais incapable de décrocher mon regard d'elle. Cette fille était tellement belle. Non, à vrai dire, elle était la perfection réincarnée. À ce moment-là, je lui ai proposé de venir chez moi puisqu'il faisait très froid à l'extérieur. Elle a accepté avec joie.

Rendue chez moi, je me répétais sans cesse de ne pas gaffer, de ne pas trop stresser et de rester moi-même. Ce n'était pas trop difficile, à part pour le point «gaffeuse». Je suis incapable de ne pas gaffer deux minutes. Ça en est presque une malédiction. Mais bon, je lui proposai donc de se réchauffer en sirotant un bon café chaud et ensuite d'écouter un film. Tout était parfait jusque-là. J'étais loin de regretter ma décision. Nous étions assises l'une près de l'autre et nous essayions d'écouter le film, mais on avait tellement le goût de parler qu'on en a oublié le film. Pendant un long moment, son regard plongea dans le mien et au même instant, des millions et des millions de papillons se firent sentir en moi. Elle était tellement ravissante et ses yeux brillaient tellement, impossible de ne pas les remarquer. Après quelques secondes de silence passées à se regarder, elle s'est approchée de moi pour me prendre dans ses bras. Nous étions si bien dans les bras l'une de l'autre. C'est là qu'une énorme envie de l'embrasser se fit sentir. Je me suis avancée doucement vers ses lèvres et elle fit de même. Dès que nos lèvres se touchèrent, un frisson partout en moi surgit. C'est exactement à ce moment-là que j'aurais arrêté le temps pour toujours. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant. C'était si parfait. Encore

mieux que dans les films d'amour hollywoodiens. Je savais bien que tout allait très vite entre elle et moi. Après tout, on se connaissait à peine depuis vingt-quatre heures, mais tout allait pour le mieux.

Aujourd'hui, après tout ce temps, nous sommes encore un couple uni et heureux qui profite de chaque bon moment dans notre bel appartement et sans oublier que j'ai enfin un emploi et tous mes amis près de moi.

*Sabrina Lachance, Alphabétisation
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Meggie Vallée, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

38. Une porte sur un autre monde

Tout débuta le 9 novembre 2005, à vingt-sept semaines de grossesse, lors de ma quatrième échographie au General Hospital d'Ottawa. J'étais loin de me douter, à cette époque, que tout cela m'ouvrirait une porte sur un autre monde...

Allongée sur le dos, le chandail remonté, le pantalon baissé au niveau du pubis, j'avais le ventre enduit de ce fameux liquide visqueux et froid. J'espérais bien qu'on réussirait finalement à obtenir toutes les mesures ainsi que le sexe du bébé tant attendu.

Après m'avoir finalement annoncé que j'aurais une fille, le ciel me tomba sur la tête lorsqu'on ajouta que mon bébé serait handicapé au bras gauche. Sur ces mots, j'en perdis tous mes sens. Le docteur parlait et je ne faisais qu'acquiescer par des signes de tête pour pouvoir partir au plus vite.

Une fois sortie du bureau, je fondis en larmes dans ma voiture, j'étais inconsolable. Je me demandais bien ce que j'avais pu faire pour que mon enfant mérite ça. Je pleurais tellement que, mon amie et moi, une fois arrivées à la barrière pour payer le stationnement, la dame

nous dit: « Let's go girls! » et je restais là à pleurer. Elle se reprit à deux ou trois reprises quand je compris finalement qu'elle me laissait passer gratuitement. La future marraine de ma fille m'accompagnait. Je me tournai vers elle en pleurant et lui dis: « En tout cas, on va savoir quoi faire la prochaine fois quand on voudra avoir un stationnement gratuit! » Tout en continuant de pleurer, on se mit à rire...

Après quelques mois d'attente insupportable, le 14 février 2006, je mis au monde cette adorable petite fille en santé. Elle avait de jolis yeux noirs comme des billes, les cheveux foncés et le teint un peu basané. Elle me regardait avec sa petite frimousse. Elle était belle comme un cœur en ce jour de la Saint-Valentin.

La réalité me frappa de plein fouet une fois rendue à ma chambre. J'étais en train de changer la couche de mon nouveau-né, remplie de bonheur comme toutes les autres mamans, presque euphorique tellement la joie m'envahissait, lorsque des gens entrèrent dans la chambre pour venir visiter la maman avec qui je partageais la chambre. En passant devant moi, je remarquai l'expression sur leur visage en raison du bras handicapé de ma fille. Ensuite, il y eut des chuchotements et, finalement, chacun d'entre eux prétextait devoir sortir de la chambre et entraînait de nouveau plus lentement en prenant le temps de bien examiner ma fille. Encore une fois, les chuchotements recommençaient derrière le rideau... Je me sentais comme si l'on venait de me transpercer le cœur avec un couteau. Les larmes roulaient sur mes joues. Je pris ma puce dans mes bras en regardant ses petits yeux noirs et je demandai à Dieu la force de faire face à ce que je n'avais pas été préparée, c'est-à-dire les regards et les jugements des autres, les paroles blessantes et tout le reste.

Dès ses trois mois, Sakaina fut invitée à un séminaire au sein de l'Association des Amputés de guerre. Lorsque je vis les enfants dans le Programme LES VAINQUEURS et les Super Vainqueurs, c'est à ce moment précis que toutes mes inquiétudes disparurent. Je sortis de là gonflée à bloc, prête à affronter l'avenir avec ma fille et bien outillée.

Le premier à me refaire le coup fut un père de famille. Il était avec ses deux enfants et nous patientions dans une salle d'attente chez le pédiatre à Hull. Ses enfants lui demandèrent alors : « Papa, qu'est-ce qu'elle a au bras, la petite fille ? » Le père, sûr de lui, leur répondit : « Il lui est arrivé un accident. » Je croyais tellement qu'il allait me poser la question que lorsque j'entendis sa réponse, je me suis mise à rire. Quand j'y repense aujourd'hui, j'aurais dû faire comme certains et lui lancer : « Bien oui, c'est un requin qui lui a mangé le bras ! » Comme dirait Jean-Michel Anctil : « Cé qui l'cave ? »

Après cet évènement, je décidai de prendre les devants. Quand je voyais les gens la regarder au point d'être insistants, j'allais les voir poliment et leur expliquais que ma fille avait une amputation congénitale du membre supérieur gauche (amputation de naissance au bras gauche). Quand Sakaina commença à avoir un langage franc, elle se rendait compte que les gens la regardaient et elle me disait : « Maman, la petite fille là-bas n'arrête pas de me regarder, est-ce que je peux aller la voir pour lui dire ce que j'ai ? » Je répondais à Sakaina : « Bien sûr, mon amour, on peut y aller. » Plusieurs parents en blêmissaient au début parce qu'ils ressentaient un malaise et l'enfant, lui, de nature curieuse, était toujours intéressé. Finalement, par la suite, les parents finissaient par poser des questions eux aussi.

Pendant que certaines mères se reposaient avec leur bébé, moi, j'étais sur la route à des rendez-vous de toutes sortes. De quatre mois jusqu'à dix-huit mois, Sakaina avait des traitements en physiothérapie pour renforcer son bras handicapé. Depuis, elle est toujours suivie en ergothérapie à Maniwaki, Ottawa, Gatineau et Montréal pour le port de prothèses, etc.

J'ai vu ma fille soulever des montagnes alors que j'entendais des gens me dire : « À son âge, mon enfant pouvait faire ça... » Malgré tout, ma fille, toujours souriante, a réussi à faire tout ou presque tout ce que les autres enfants font, et j'admire son courage. C'est merveilleux tout ce qu'un enfant peut accomplir !

Ma fille, à mes yeux, est ma plus belle histoire. En tant qu'éducatrice, jadis, j'ai eu la chance de côtoyer beaucoup d'enfants, mais jamais je

n'avais rencontré une enfant comme Sakaina... Le plus beau de l'histoire, c'est qu'elle est ma fille. Sa détermination et sa volonté font en sorte que dans les moments les plus durs, je la regarde et je me rappelle tous ses efforts et les longs mois de travail ardu dans sa réadaptation et elle devient ma source d'inspiration.

*France Gingras, 2^e cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel de l'enseignement
des Hautes-Rivières*

39. Une balade inoubliable

En Floride, dans une ville située sur le bord de l'océan, je suis allée avec mon père et mon ami Carl en vacances pendant deux semaines. Mon paternel avait des affaires à régler là-bas, alors il a offert de nous y emmener. À l'époque, nous étions tous deux âgés de 17 ans.

Chaque soir, pour profiter de nos vacances, mon ami et moi marchions sur la plage pour écouter les vagues et surtout pour prendre l'air. Mon père rentrait très tard, alors notre retour à l'hôtel se faisait sans conséquence. Arpenter la plage après vingt-trois heures était interdit. Nous étions donc dans l'illégalité, mais c'était vraiment cela qui nous attirait.

Un beau soir, alors que nous marchions paisiblement sur la plage déserte, soudainement, nous entendîmes des sirènes d'autos-patrouilles et les automobiles en question se dirigeaient à vive allure dans notre direction. Aussitôt, nous courûmes à toute vitesse vers un rocher pour nous cacher.

Plusieurs policiers patrouillèrent la rive pendant plus d'une heure avec leurs chiens et leurs lampes. En voyant ces agents de la paix fouiller ainsi les lieux de fond en comble, je questionnai mon ami.

– Qu'est-ce que tu penses qu'ils cherchent ?

– D’après ce que j’observe, cela me semble être une recherche de grande envergure parce que c’est comme dans les films. On dirait qu’ils recherchent un enfant ou peut-être même un cadavre, répondit Carl.

– En tout cas, j’espère que ce n’est pas nous qu’ils recherchent, ajoutai-je.

– Cela me surprendrait, on n’a rien fait de mal et de toute façon, ils ne nous trouveront jamais ici.

Après maintes et maintes recherches, les enquêteurs repartirent les mains vides. Dès qu’ils eurent quitté les lieux, nous sortîmes de notre excellente cachette et, tout à coup, la pleine lune aidant, je vis au loin un gros sac noir situé dans une crevasse à l’autre bout du cap rocheux.

Subitement, je devins anxieuse et demandai alors à mon compagnon :

– Mais qu’est-ce que c’est ?

– Je ne sais pas, allons y jeter un coup d’œil, lança-t-il, d’une voix confuse.

Aussitôt arrivés plus près du paquet, je lançai un effroyable cri de stupeur. Ce sac avait l’air de contenir un cadavre. Envahie d’une peur extrême, j’ouvris le sac. Ce fut la pire découverte de toute ma vie. J’étais terriblement horrifiée et je m’évanouis. Au même instant, mon ami, surpris et inquiet de ma réaction, s’approcha du sac et découvrit avec stupeur qu’à l’intérieur se trouvait... mon paternel !

*Cynthia Baril, Intégration socioprofessionnelle
CEA André-Morissette (Plessisville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Monique Hébert, Syndicat de l’enseignement des Bois-Francs*

40. C'est mon histoire

Je vais vous raconter une histoire
Quand je vivais sur le trottoir
Je vivais de prostitution
Je ne ressentais pas d'émotions
J'étais toujours gelée
Parce que je n'étais pas capable
de crier
J'avais peur
D'avoir du bonheur
Je prenais de la drogue
Je provoquais la morgue
J'étais dans la rue
Je n'avais aucune issue
J'étais vraiment maigre
Je me nourrissais avec
des seringues
Je ne méritais pas de vivre
dans ce monde
J'avais tellement honte
J'étais écoeurée
Je voulais tout abandonner
Je voulais en finir
Pour ne plus ressentir
Ce qui me faisait souffrir
J'attendais de mourir
Quand j'avais plus de potion
Je prenais des condoms
Je faisais de l'argent
Pis je la mettais toute dans
le sang
Pour le pusher
Je faisais son bonheur
J'étais en prison
Je ne voyais aucune solution
J'étais toujours en colère
Mon moral était à terre
De vivre de la tristesse
Je souhaitais juste un peu
de tendresse
Ma naïveté
On en a profité
J'étais une esclave
Enfermée dans une cage
Après le bas fond
Je me suis posé des questions
J'ai regardé mon avenir
J'ai décidé de survivre
J'ai affronté mes démons
Le cheminement a été
vraiment long
J'en avais assez du désespoir
Je me suis mise à croire
Et mon vécu
Yé pas perdu
J'ai commencé à avancer
Tranquillement j'ai changé
J'étais dépendante
De ma vie d'avant
Ça fait partie du passé
De vivre cette pauvreté
Un jour une travailleuse de rue
M'a donné un but
J'ai eu des rechutes
Mais j'ai fini par monter la butte
Il n'y a pas d'âge
Pour avoir du courage
(ou faire un sevrage)
L'important
Est d'être dans le moment
présent
Et finir par comprendre
Ce qui fait mal dans le ventre

| | |
|-------------------------------|----------------------------------|
| On se sent seule | Vous aurez de belles |
| À vivre notre deuil | récompenses |
| Soyez honnête | On a tous la capacité |
| Avec vous-même | De pouvoir évoluer |
| Avec le temps | Ça vaut la peine |
| Il y aura du changement | D'avoir une vie saine |
| Ce n'est pas le monde | Je fais confiance à la vie |
| Qui va te donner tes réponses | Et je lui dis merci |
| Elles se trouvent en toi | Le monde autour |
| À toi de faire les bons choix | Me procure plein d'amour |
| On se sent plus léger | On ne pourra jamais oublier |
| Et les problèmes deviennent | Tout le mal qu'on a causé |
| moins compliqués | On apprend à vivre avec |
| Quand on a des déceptions | Et on se respecte |
| C'est plus facile de trouver | À vous de changer votre histoire |
| des solutions | Et remporter votre gloire |
| Faites-vous confiance | C'était mon histoire |
| | J'ai remporté ma victoire |

*Martine Rioux, 2^e cycle
CEA d'Amqui (Amqui), CS des Monts-et-Marées
Enseignante : Andrée Lefebvre, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

41. Divagation

À l'école, je n'étais pas exactement un cancre, seulement j'étais toujours distrait par quelque chose. C'étaient ces boules de ouate accrochées dans le ciel. Lents et majestueux, je me rappelle que j'aurais voulu m'envoler avec eux. Partir dans les cieux et visiter des prairies, des champs, des montagnes... Malheureusement, j'étais cloué au sol. À cette satanée chaise qui avait déjà supporté le poids de tant d'autres. J'aurais aimé la quitter, j'aurais aimé partir, j'aurais aimé être libre. Parfois, je rêvais d'être un oiseau. Pouvoir chanter de joie devant cette liberté de mouvement. Cette liberté de ne plus avoir de soucis. Malheureusement, je suis muet de naissance. Muet de mes pensées et de mes actions.

À cette simple pensée, mon esprit divague au rythme du vent. Il m'entraîne plus loin qu'aucun explorateur ne s'est jamais aventuré. Plus loin qu'aucun humain n'est jamais allé. Il m'entraîne à cet endroit où naissent les nuages qui me permettent de quitter cette réalité. Celle-là même qui finit toujours par me rattraper. La même réalité où le professeur parle seul en avant, tandis que les moutons s'envoient des messages textes, gémissent sur leur vie « cyber-ficielle » et aveugle.

Soudain, le berger m'extirpe de mes pensées. Il me colle à ma chaise avec une interrogation. C'est cette question, la même que l'on me pose depuis des années et à laquelle la réponse m'est inexistante. « Peux-tu me répéter ce que je viens juste de te dire? » Ces dix petits mots qui s'acharnent sur moi dans le but de me conformer et de m'exhiber aux moutons sortis de leur transe pour juger. Alors que le berger s'impatiente, ce sentiment qu'est la réalité me submerge et je m'y noie. « Je disais donc que si l'on multiplie le dénominateur par... »

Enfin, le ciel s'éclaircit et le troupeau s'en va paître sa mémoire vive. Suis-je le seul à vouloir flotter ou alors suis-je le dernier inséparable solitaire? La pluie ruisselle sur ma porte vers la liberté. Les nuages compatissants expriment leurs douleurs. Soudain, un corps inerte est déposé sur le bureau. On peut y lire « À remettre demain ». Un autre maillon d'une chaîne qui m'étouffe depuis longtemps déjà. Je suis prisonnier de l'enclos, là où tant d'autres avant moi s'y sont enfermés. Mais où est ma voie? Les chemins de terre battue ont trop souvent été piétinés et mes pieds n'aiment pas fouler le sol. Les palmes du ventilateur au plafond me ressemblent et me comprennent. Elles tournent en rond, l'air perdu. La cloche sonne, la liberté conditionnelle est annoncée. Une condition qui prend la forme de chaînes où pend un boulet accroché à mon esprit. Malgré tout, je reste optimiste. Je continue à espérer un jour pouvoir marcher sur les nuages.

*Serge Alix St-Pierre, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignant : Louis Rousseau, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

42. La pauvreté des riches

Par une belle journée ensoleillée du mois de juillet, Grippe, Fièvre et Cancer décidèrent de sortir en ville pour aller prendre un peu d'air et se dégourdir.

Tout à coup, elles virent un sans-abri demander un dollar à un homme qui passait, pour pouvoir manger un lunch et l'homme, un riche, le regarda en riant et lui dit :

– Tu n'auras pas un sou venant de ma part, pauvre sans-abri !

Le lendemain, très en colère, Grippe apparut chez l'homme riche et lui demanda la moitié de sa richesse pour la distribuer aux gens les plus démunis. L'homme riche refusa catégoriquement de lui en donner. Donc, Grippe lui fit comme réponse :

– Tu dois me donner la moitié de ta fortune, sinon j'entre dans ta gorge et j'y resterai.

L'homme refusa toujours, donc il attrapa une vilaine grippe, mais la soigna avec du sirop contre la toux.

– Ha ! ha ! tu ne m'as pas eu, sacrée grippe ! répondit l'homme.

À peu près deux jours plus tard, c'est madame la fièvre qui vint chez l'homme riche. Elle lui demanda la même chose que Grippe :

– Donne-moi la moitié de ta richesse pour que nous puissions la distribuer aux pauvres gens sans un sou.

L'homme refusa toujours et dit à Fièvre :

– Foutez-moi la paix, sale maladie, que ce soit toi ou une autre, vous n'aurez rien de moi ! Comprenez-vous ? RIEN !

Madame Fièvre, très insultée par l'égoïsme de l'homme, le regarda et lui dit d'un ton très menaçant :

– Tu verras le mal de tête que je te donnerai, tu auras mal partout, très mal, tu souffriras et en plus tu auras très froid. Après, peut-être donneras-tu à ton prochain !

Quelques jours passèrent et l’homme était très malade, il était très fiévreux, mais prit des analgésiques pendant plusieurs jours.

– Tu ne m’auras pas, maudite fièvre ! Mon corps est beaucoup plus fort que toi, petite fièvre. Tu verras, tu partiras de mon corps, anéantie ! dit l’homme.

Au bout d’une semaine, tout redevint à la normale.

– Tiens, toi, je savais bien que je t’aurais ! dit le riche.

Pas plus d’une journée passa et cette fois, une autre maladie cogna à la porte de l’homme.

– Bien le bonjour, Monsieur ! Je me présente, je m’appelle Cancer. Depuis deux semaines, tu as réussi à détruire mes deux meilleures amies, Grippe et Fièvre. Mais je t’avertis, c’est la dernière fois que tu détruiras quelqu’un. Donne-moi la moitié de ta richesse et je te fouterai la paix. Par contre, si tu refuses, j’entrerai dans tes poumons et tu te verras mourir petit à petit, comme tu as fait souffrir mes amies.

Madame Cancer était très jolie, elle avait de très beaux cheveux blonds, bouclés et ses yeux étaient d’un bleu angélique. Bref, tout d’elle était si merveilleux que l’homme fit comme réponse :

– As-tu vu ton allure, chère dame, tu n’effraies même pas une mouche à fruits !

Et tout à coup, elle prit l’apparence d’une énorme et affreuse créature. Elle était à la fois diabolique et terrifiante. La bave coulait dans tous les sens, elle avait d’énormes crocs et ses cheveux étaient devenus tout emmêlés. L’homme sursauta et essaya de prendre arrangement avec madame Cancer.

Je te donne le quart de ma richesse et tu me fous la paix le reste de mes jours.

Madame Cancer finit par dire :

– Parfait, je suis entièrement d'accord avec toi.

L'homme ouvrit un coffre-fort caché dans sa maison et donna l'argent à madame Cancer.

– Tiens, va-t-en et ne reviens jamais ! dit l'homme.

– HA ! HA ! dit Cancer. Tu ne croyais pas vraiment en moi, pauvre type, je suis la femme la plus traître qui existe sur cette terre ! Je distribuerai cette somme aux gens les plus pauvres comme convenu, mais au début, c'était la moitié de ta richesse que je voulais. Toi et ton quart de fortune n'avez pas négocié avec la bonne personne.

L'homme regarda la dame en pleurant et lui dit en sanglots :

– S'il vous plaît, je viens de vous donner une partie de ma richesse, je ne veux pas vous donner ma vie en plus !

Le cancer entra dans l'homme et s'installa directement sur son poumon gauche, causant par la suite un autre cancer, celui du foie.

À la fin, l'homme étendu sur son lit de mort fit des excuses à Dieu :

– Désolé d'avoir été si égoïste envers les autres. J'aurais peut-être dû partager tout au long de ma vie.

Il regarda son fils et lui dit :

– Cher fils, je te lègue la moitié de ma richesse et fais en sorte que l'autre moitié soit distribuée équitablement envers les gens dans le besoin.

Sur ces mots, l'homme partit dans un rêve, un rêve tellement profond qu'il n'en revint jamais.

Bianca Venne, 1^{er} cycle

*Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignant : Pierre Robert, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

43. Quête du bonheur

Il existe, en ce monde, deux côtés distincts qui, malgré leurs grandes différences, ont tendance à se mélanger pour former une énigmatique et éprouvante confusion : le bien et le mal. C'est à ça que réfléchissait la fillette quand elle riva son regard vers la lune d'une blancheur immaculée brillant dans le ciel, entourée par le scintillement des étoiles. Elle n'arrivait pas à détourner les yeux, car la nuit autour d'elle lui procurait un fort sentiment de bien-être intérieur. Elle se mit à sourire béatement, puis une gifle cuisante, qui la fouetta violemment, la ramena à la réalité. Elle se tint la joue, brûlante et douloureuse, et ses yeux se remplirent de larmes. Un homme dans la trentaine qui arborait un air sévère se tenait droitement devant elle. Le portrait du parfait dictateur tyrannique dont le dessein est de dominer le monde. Il portait un veston pourpre à l'ancienne tel un aristocrate moderne. L'un de ses bras était replié derrière son dos, alors que l'autre pointait un doigt accusateur en direction de la jeune fille. Elle réprima un sanglot, sachant pertinemment pour quelles raisons son père s'énervait pour si peu. Elle remarquait ses cheveux poivre et sel à l'origine bien coiffés qui étaient désormais vulgairement ébouriffés. Son menton était recouvert de poils, signe qu'il ne s'était pas rasé depuis un moment.

Auparavant, cet homme soignait son apparence, mais depuis qu'il buvait, tout avait changé. D'ailleurs, elle pouvait voir, par la porte coulissante de la véranda, les bouteilles d'alcool sur la table basse du salon ainsi que celles qui étaient éparpillées un peu partout autour du canapé. Depuis la mort de sa mère, Miraël vivait seule avec son père.

Hélas, celui-ci ne cessait de s'enivrer, se noyant littéralement dans l'alcool du matin au soir afin d'oublier sa peine. Ainsi, avait-il instauré des règles interdisant à la petite de quitter le nid familial plus tard qu'au coucher du soleil, lui interdisant aussi de faire ce qu'elle adorait le plus : rêver.

Ce soir-là était comme tous les autres, Miraël en avait l'habitude. Elle regardait son paternel hurler, tout en sachant qu'elle n'avait pourtant rien fait de grave. Elle n'était partie que pour s'amuser avec des amis et sous l'effet du plaisir, elle n'avait pas vu passer le temps. Elle se dit que le supplice serait bientôt terminé. Son père, qui voyait bien que ces réprimandes ne lui faisaient ni chaud ni froid, décida de l'enfermer dans le grenier. Elle ne s'y opposa pas et son père l'y traîna d'une poigne de fer. Il la jeta sur le sol sans la moindre délicatesse, puis il referma la porte derrière lui, laissant Miraël dans le noir le plus complet. L'immense pièce n'était percée que d'un fin rayon lunaire formant un cercle un peu plus clair sur le sol. Elle s'y dirigea instinctivement, le bois grinçait sous ses tortillements, tandis qu'elle se faisait toute petite pour éviter de toucher les dégoûtantes toiles d'araignée. La poussière rendait la simple tâche de respirer presque insupportable, mais Miraël ne se décourageait pas. Elle se recroquevilla, ferma les yeux, un bref instant, et quand elle les ouvrit, son imagination avait pris le dessus. C'était un don qu'elle s'était découvert après la mort de sa mère, une formidable porte de sortie pour s'isoler dans un monde fantastique. Un monde dénué de sens, mais où le bien et le mal étaient deux choses différentes qui ne s'entremêlaient jamais afin de nous duper comme dans la réalité complexe.

Miraël se trouvait toujours au grenier, dans la même perpétuelle pénombre, mais les murs en bois avaient laissé place à de la brique et à des barreaux de fer. L'issue était une grande porte cadénassée.

Debout, les bras croisés sur son ventre et une épaule adossée contre un mur, une étrange jeune fille regardait Miraël d'un air perplexe. Elle avait des oreilles de chat noir, une queue de la même couleur et une petite frimousse duveteuse moitié chat, moitié humaine. Miraël était accroupie près de la porte et tentait tant bien que mal de déverrouiller le gigantesque cadenas à l'aide d'une barrette. Elle connaissait la

fille féline, il s'agissait de sa propre invention, Nabbit. Celle-ci soupira en détournant les yeux. Son regard survola brièvement la cellule dans laquelle elles se trouvaient. Des murs de brique gris et ternes, un sol recouvert de vieilles feuilles moisies, de lourdes chaînes en métal rouillées et de grandes grilles d'acier. Ce cachot lui donnait envie de vomir. Elle plissa le nez dégoûtée par l'odeur désagréable de pourriture et son estomac se souleva à la seule vue de leur repas : un vulgaire bout de pain sec entouré de détritrus sur un large plateau bosselé. Elle ferma les yeux.

– Tu as une merveilleuse imagination, dit-elle dans un souffle.

Mais Miraël ne l'écoutait pas, elle se leva d'un bond et, dans un excès de rage, elle jeta au sol sa petite barrette tordue. Elle botta aussi le plateau de nourriture qui se heurta au mur en produisant un boucan infernal. Nabbit miaula nerveusement, puis elle tourna les talons pour se mettre à fixer l'étrange objet que sa maîtresse tentait désespérément d'ouvrir. Elle remua doucement la queue, s'accroupit à son tour et entra l'une de ses griffes dans la serrure. Automatiquement, la grille s'entrouvrit.

Miraël n'était pas surprise, Nabbit était douée pour tout. Elles s'évadèrent toutes les deux à pas feutrés, et ce ne fut qu'une fois derrière la maison que Miraël décida de s'arrêter. C'était l'endroit où elle avait l'habitude de se retirer, une plaine remplie de fleurs violettes qui scintillaient à la nuit tombée, comme des étoiles. Elle s'attarda à sa contemplation, puis se résolut à revenir à la réalité.

Elle ferma les yeux, mais, lorsqu'elle les ouvrit, rien n'avait changé. Nabbit avait baissé les oreilles, sa fourrure hérissée semblait prendre vie au gré de ses humeurs. Était-ce elle qui l'empêchait de repartir ? L'une et l'autre se dévisageaient, mais aucune des deux ne rompit le lourd silence qui s'était installé. À un moment, Nabbit n'en pouvant plus, lança :

– Tu devrais parler à ton père.

- Pour qu’il me prive de manger en plus de m’enfermer?
- Il t’aime...

Miraël l’interrompit avec une pointe d’agacement dans la voix.

- Qu’est-ce que tu en sais?

Elle était terrifiée à l’idée de faire face à son père. Elle le redoutait, elle le haïssait et elle tremblait rien que de penser à une conversation avec lui. Néanmoins, sans crier gare, Nabbit s’empara de sa main, la tirant contre son gré vers le chemin du retour. Miraël eut du mal à se dégager et, quand elle y arriva enfin, il était trop tard. Elle se trouvait devant le bureau de son père. Son cœur fit un bond, alors qu’elle tendait l’oreille. Était-ce des pleurs qui provenaient de l’intérieur?

- Parle-lui avant qu’il ne soit trop tard.

Nabbit avait disparu. Miraël vit le monde tourner comme une toupie, autour d’elle. Le décor redevint celui du grenier. Une larme roula sur sa joue tandis qu’elle repensait aux dernières paroles de son amie. Elle avait cru sentir, dans sa voix, une assurance réelle, comme si ce qu’elle avait dit faisait référence à sa propre douleur, une expérience vécue par le passé, une vérité absolue qui inspirait confiance. Alors, elle comprit que le bien et le mal n’existaient pas. Nous étions les seuls à décider d’être heureux ou pas. Cette fois, elle parlerait à son père et peut-être trouverait-elle son propre bonheur.

*Sarah Clermont, 2^e cycle
Centre Saint-Laurent (Sainte-Marie-de-Blandford), CS de la Riveraine
Enseignant: Christian Roy, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine*

44. Le bonheur

Le bonheur n'est pas très sage
Il court parfois se cacher
Il a mille visages
C'est à nous de les trouver
C'est donc à notre avantage
De savoir où les chercher
Il serait impensable
De ne pas essayer
Il faut au préalable
En avoir la volonté
Il est parfois instable
Il faut parvenir à le faire durer
Il semble parfois sauvage
Il faut donc l'appivoiser
Il peut être très abordable
Il faut juste l'inviter
Il est admirable
D'être déterminé
Tout le monde en est capable
Il faut juste continuer
Le principal
C'est de s'y acharner
Inimitable
On ne peut l'égaliser
La vie est inconcevable
Si on ne l'a pas à ses côtés
Son absence est insoutenable
Il faut absolument le trouver
Il est irremplaçable
C'est une nécessité
Certains le croient inatteignable
Hors de portée
Comme un mirage
Qui vient les tenter
Mais il est palpable

On peut le toucher
C'est réalisable
Il faut juste le souhaiter

Les *sentimentals*
En sont assoiffés
Certains sont en cage
Il leur faut la briser
Une vie infernale
Leur semble dédiée
D'une vie exécration
Ils doivent se sauver
Les *asociaux*
Doivent apprendre à aimer
Les insatiables
À ne pas trop en demander

Même s'il semble insaisissable
Il faut se le procurer
Il est inacceptable
De ne pas l'espérer
On se sent misérables
S'il nous a abandonnés
À une vie lamentable
Nous sommes voués
S'il est de passage
Il faut l'attraper
Il serait insupportable
De le laisser filer
Il est inestimable
On ne peut pas l'acheter
Comme elles sont innombrables
Les joies qu'il peut nous procurer
Mais il faut du courage
Pour continuer de le chercher

Il nous faut être braves
Il nous faut foncer

On doit plaider coupables
S'il nous a manqué
Il faut combattre les entraves
Qui nous empêchent d'y accéder
Parfois des nuages
Essaient de le camoufler
Mais il serait regrettable
De laisser tomber
Il faut être impitoyable
Envers ce qui peut l'éloigner
Il faut rester sur ses gardes
Afin de ne pas se le faire voler

Il est crucial
Pour les cœurs glacés
De lui être *loyals*
D'y rester attachés
Même s'il semble impénétrable
On doit y entrer
Il est très louable
D'au moins essayer
Il est favorable
Aux entêtés
On est responsables de sa durée
Malgré nos états d'âme
Il ne faut pas le quitter

Arrivés à l'escale
On l'aura gagné
Il est mémorable
On ne peut l'oublier
Véritable
Il ne peut que briller
Des joies colossales

Il met à notre portée
Qu'il est agréable
Et doux au toucher
Il est désirable
Il nous fait rêver
C'est inimaginable
Ce qu'on peut en retirer
Le bonheur véritable
Est à cultiver
L'idéal
Est de le préserver
C'est immanquable
On ne peut que l'aimer
C'est remarquable
Comme il peut nous changer
S'il est intégral
Il ne peut que nous combler

Il est l'ennemi du mal
L'ami de la bonté
Il se veut délectable
Il faut oser le goûter
Il sera mesurable
Par notre gaieté
Reconnaissable
Par notre cœur léger
Indéfinissable
On ne saurait l'exprimer
Que par un visage
Des plus comblés
La vie sera formidable
Une vie rêvée
C'est incroyable
Comme il peut tout transformer
Qu'il soit interminable
Pour l'éternité
Ce sera inévitable

On ne pourra plus s'en passer
De cette vie semblable
À un conte de fées

Nous vivons dans un monde
d'inspiration
Les oiseaux volent et les papillons
Ils nous inspirent la liberté
Pour mieux nous faire rêver
La mer, parfois houleuse,

parfois calme
Source inspirante pour notre âme
Les millions d'étoiles dans
les cieux

En mettent autant dans nos yeux
Les océans remplis de vie
Nous émerveillent sans faire
de bruit

La lune éclaire la nuit
Quand le soleil est endormi
Mais il revient toujours
Nous donner la lumière du jour
Admirons les flocons de neige
tomber
Devenir diamants et nous
émerveiller

Pour trouver le bonheur
Au plus profond de notre cœur
On a plein de souvenirs
Dont on peut se réjouir
Il suffit juste de réfléchir
Et de se laisser envahir
De ces instants si précieux
Qui nous rassurent quand
on le veut
Ces souvenirs de jours meilleurs

Nous réchauffent le cœur
Le songe d'un rêve à réaliser
Tellement doux à caresser
Tout le monde a en dedans
Plein de précieux moments
Certains sont à chérir
D'autres sont des rêves d'avenir
Mais tous sont aussi brillants
Que de vrais diamants

Il faut rêver
Ça fait tellement du bien
Que ce soit du passé
Ou d'un futur lointain
Il faut se laisser inspirer
Par des désirs soudains
Il faut les visualiser
Briser ce qui nous retient
N'est-ce pas là le bonheur
D'être libres enfin

Aimer ne coûte rien
Aime la vie
Même ses chagrins
Il est permis de pleurer
On ne pleure jamais pour rien
On a tous droit au bonheur
On l'a bien mérité
Si on a le cœur froid
Il faut y faire un feu de joie
Laisser cette flamme
Réchauffer notre âme
Comme le soleil qui transperce
les nuages
Il faut tout affronter sur
son passage
Malgré les nuages dans le ciel

Après la pluie, il y a un arc-en-ciel Si le bonheur
Notre cœur peut être brisé Est dans notre cœur
Mais on ne peut pas nous le voler Alors le cœur est un trésor
Il nous appartient pour toujours Beaucoup plus précieux que
Il nous faut croire en l'amour de l'or

*Stéphanie Meunier, 2^e cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel de l'enseignement
des Hautes-Rivières*

45. Le matin

Chaque matin est pareil. Mon réveille-matin sonne, et je me dis :
« Aujourd'hui, je vais me réveiller après une sonnerie. »

Chaque matin, j'ai la même intention, mais quelque chose brise ma
volonté chaque fois.

Elle s'appelle « le syndrome du lit douillet ». Je suis impuissante
contre ça.

Ce n'est pas ma faute ! Si les couvertures n'étaient pas aussi chaudes,
et les draps n'étaient pas aussi doux, je pourrais me réveiller.

Je reste dans mon lit.

C'est aussi la faute de mes chats. C'est vrai ! Ils sont à côté de moi,
au-dessus de moi, ils ronronnent fort, et me regardent avec leurs yeux
tristes. Comment est-ce que je peux les lever ? Tout le monde sait que
ce n'est pas facile de bouger un chat installé confortablement. Si tu
réussis, à l'instant où tu tournes ta tête, ils reviennent à leur place. Je
ne veux pas être responsable de leur dérangement.

Si je suis honnête, je ne veux pas bouger non plus, mais la voix dans
ma tête me rappelle qu'il y a plusieurs autres choses à faire.

Je reste dans mon lit.

J'entends le vent souffler dehors. Je tire les couvertures sur ma tête. Je peux sentir le froid à l'extérieur du lit.

Je reste dans mon lit.

Peut-être que je ferai de l'entraînement, ou que je commencerai à laver les vêtements ou que je cuisinerai.

Oui!! Quelle bonne idée!!

Mais... je reste dans mon lit.

Mes chats continuent à ronronner. Je continue d'être douillette en dessous des couvertures.

J'imagine toutes les choses que je peux faire aujourd'hui si je me lève maintenant, et tous les endroits où je peux aller. Je suis motivée!!

Lève-toi!

Rien.

Lève-toi!

Les chats me regardent. Le vent continue de souffler.

Je reste dans mon lit.

J'ai une idée. Peut-être que je pourrais obtenir un travail avec les fabricants de matelas. Je pourrais essayer les matelas pour évaluer la qualité et vérifier combien de temps ça prend pour s'endormir sur chaque matelas. Quel beau travail! Payée pour rester douillette. J'imagine qu'il y a quelqu'un qui doit essayer la qualité pour les entreprises. Pourquoi pas moi? Je pourrais aussi nettoyer les salles de montre pour un magasin de meubles, et, après la fermeture pour la nuit, sauter sur tous les lits et les coussins.

J'ai entendu une légende urbaine qui parle d'un homme qui n'était pas sorti de sa maison pendant un an. Il commandait sa nourriture, il faisait laver son linge, il travaillait, il faisait tout à la maison. Je me demande s'il faisait tout dans son lit?

Mais, si je ne sortais pas de ma maison pendant un an, je prendrais probablement beaucoup de poids. Je pèserais sept cents livres et ne serais pas capable de bouger. Qu'est-ce que je ferais si j'avais besoin d'utiliser la toilette? Ou de me laver, si j'étais obèse? Je pourrais avoir une crise cardiaque et les ambulanciers devraient venir m'aider. Mais s'ils avaient besoin de me transporter à l'hôpital et que je ne passais pas dans la porte, ils devraient couper les montants de la porte. Oh non! Ou pire, ils auraient besoin d'une grue pour me sortir de la maison. Quelle humiliation!

Aussi, en passant trop de temps au lit, je finirais par obtenir des plaies de lit. Si je faisais des plaies de lit, je ne pourrais plus sortir du lit non plus, et si les choses devenaient pires, probablement que j'aurais de la douleur, du sang, du pus, et éventuellement des vers. Puis, si j'essayais de sortir du lit, je pourrais tomber et me casser un os. Si je me cassais un os, je ne pourrais pas sortir de la chambre. Je serais coincée sur le plancher et je ne pourrais pas contacter quelqu'un, et si je mourais, personne ne me trouverait avant trois semaines quand un voisin se plaindrait de l'odeur. Est-ce que je veux ça? NON! Le réveille-matin sonne encore, et je suis de retour au présent.

Je suis encore dans mon lit. Les chats ont changé de position, mais ils sont encore avec moi.

Je vais me réveiller après ces cauchemars.

Mes pieds touchent le plancher froid...

Peut-être un autre cinq minutes.

*Euna Northey, Francisation
Centre du Phénix (Québec), CS des Découvreurs
Enseignante : Hélène Martel, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

46. Sous le chêne

C'était un beau jour d'été, idéal pour me promener sur ma nouvelle bicyclette. En prenant le sentier du chêne, je n'avais qu'une idée en tête : le revoir. Pour l'occasion, j'avais mis cette robe rouge, celle qu'il préférerait.

Chaque mois, je prenais le même chemin, sous le grand chêne qui orne la clairière, afin de lui parler. Chacun de ces moments était très important pour moi, car avec lui, je pouvais enfin être moi-même. De plus, j'avais une grande nouvelle à lui annoncer.

Au loin, je pouvais déjà apercevoir le maître des arbres ainsi qu'une toute petite ombre en dessous. Il était là, comme à chaque rendez-vous. Un sourire fendit mon visage et je me mis à pédaler plus vite.

Une fois arrivée, je descendis de ma bicyclette et courus vers lui. Je lui fis un sourire et je m'assis dos à lui. Laissant le vent jouer dans mes cheveux, je prenais le temps de bien savourer ce moment. C'est un peu nostalgique que je me décidais à briser ce doux moment.

Bonjour papa. Comment vas-tu ? Bien sûr, je ne m'attends pas à ce que tu me répondes. Je suis ici, car j'ai une nouvelle spéciale à t'annoncer. Est-ce que tu te souviens de Liam?... Oui, c'est le garçon qui me courait après au primaire. Eh bien, il m'a enfin demandée en mariage ! Pendant un instant, j'ai bien cru qu'il ne me le demanderait jamais. Il m'a emmenée dans ce restaurant, tu sais, celui où tu as invité maman pour votre premier rendez-vous. Je suis tellement heureuse. Mon rêve va enfin devenir réalité, et toi, tu vas devenir grand-papa.

– Je suis tellement fier de toi.

– Mais en même temps, j'ai si peur. J'ai tellement besoin de toi, papa. Qui me portera à l'autel ?

– Je serai là, ne t'en fais pas.

– Je voulais aussi te dire que j’ai finalement eu cet emploi que je voulais tant. C’est loin, tu sais. Très loin d’ici...

– *De toute façon, il faut que je parte.*

– Tu me manques tellement, papa!

– *Je t’aime, ma fille.*

Je me retournai et caressai du bout du doigt la tombe de mon père. Je laissai glisser les quelques larmes que je me permettais. Il me fallait rester forte. Je sentis quelque chose me frôler la joue. Surprise, je me retournai, mais ne vis personne.

Je me refusais de quitter cet endroit, me demandant dans combien de temps j’allais être loin de lui. Depuis qu’il nous a quittés, ma mère et moi, je ne suis jamais parvenue à combler ce vide immense que son départ nous a causé. Maintenant, je vis avec son ombre derrière moi, je voulais tellement lui ressembler. Cet homme si fort, mon modèle est parti. Tout ce qu’il reste maintenant, c’est cette pierre et des souvenirs.

Les larmes que je me refusais coulaient de plus en plus. Je n’avais plus de repère. Je ne peux pas dire combien de temps je suis restée ainsi, pleurant, me rappelant tous les bons moments passés avec lui, mais dès que j’eus repris mes esprits, une sorte de paix s’insinua en moi. Comme si quelque chose ou quelqu’un avait pris toute ma peine et l’avait emmurée quelque part.

Le soleil déclinait dans le ciel et je jugeais préférable de rentrer chez moi avant que le noir ne s’installe dans la campagne.

Je me levai doucement et repris ma bicyclette, le cadeau qu’il m’a offert pour mes 16 ans. Je souris et je jetai un dernier regard sur la tombe... Je me dis que comme mon père était toujours là quand j’avais de la peine, cette tombe le sera aussi lorsque je reviendrai.

Juste avant de partir, je jetai par-dessus mon épaule, assez fort pour qu'il l'entende de là où il se trouvait :

– Je t'aime, papa !

Et du coin de l'œil, je crus le voir, sous cet arbre, la main sur le cœur, les larmes sur les joues. Mais je me dis que ce n'était qu'une illusion, car mon père ne pleure jamais.

*Stéphanie Gagnon-Lafleur, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignant : Louis Rousseau, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

47. La saveur d'une larme

Lorsque je suis née, je n'ai pas pleuré. Pourquoi cela changerait-il en grandissant ? Mes yeux, aussi verts que le lichen qui recouvre l'écorce et la pierre, n'ont jamais connu cette eau salée qui s'échappe des glandes lacrymales lors d'une grande émotion. À cause de cela, beaucoup disent que je n'ai pas de cœur... Ça doit être vrai puisqu'ils disent que je suis méchante. Pourtant, je ne les crois pas.

Il faisait beau ce soir-là, le vent frisquet de l'automne poussait les feuilles colorées en émettant un sifflement. Pendant que je regardais les branches dénudées de feuilles, mon père me lança un commentaire à propos de mon nouveau petit ami qu'il ne trouvait pas de son goût. Il a touché une corde sensible. Je le traitai de toutes les insultes que je connaissais et le laissai en plan d'un air hébété.

Une fois dans ma chambre, je sentis une horrible déchirure dans ma tête. Je touchai mes cheveux brun chocolat au cas où il y aurait eu une coulée de sang, mais rien ! Je me retournai vers la porte en sur-sautant à cause de ce qui se tenait devant mes yeux : deux boules lumineuses, une argentée puis une dorée, munies d'une figure apaisante, me regardaient. Je retins un cri d'effroi quand la boule argentée remua des lèvres que je n'avais pas vues.

– Annabelle, je suis Raison, dit la boule argentée.

– Et moi, Jugement, ajouta la dorée.

– Ce soir, continua Raison, tu as dépassé les limites. Depuis trop longtemps, tu nous as mises de côté. En conséquence, nous nous retirons de ton être. Plus jamais tu ne pourras user de ton jugement ou de ta raison.

– Non, restez ! C’est impossible de vivre sans vous !

– Alors, tu devras faire ce qu’il faut pour ça. Saute par la fenêtre !

Je sautai sans même avoir peur, supposant que puisque le jugement et la raison ne m’habitaient plus, je pouvais le faire. Quand mes pieds touchèrent le sol, il était mou, comme un lit d’eau de gazon aussi vert qu’un concombre juteux. Quand je levai les yeux, je n’étais pas dans ma cour, mais dans un sombre labyrinthe aux haies de cèdres plus hautes que la plus grande des girafes. Seules les boules lumineuses se distinguaient de ce décor sombre, vert et brun. Sur le sol, des racines épaisses dépassaient de terre, tendant ainsi des pièges naturels. La peur s’empara de moi dans ce silence pire que le chaos. Pas de vent caresseur, ni criquets geignards ou grenouilles solitaires.

– Avance, ordonna Raison.

Nous marchâmes durant dix minutes jusqu’à ce qu’il se passe quelque chose. Un tout petit enfant frêle et grelottant d’environ deux ans gisait sur le sol. Après l’avoir observé, je continuai ma route sans me retourner.

– Voilà qui ne t’aidera pas à nous conserver en toi, espèce de sans-cœur ! lança Raison, de mauvaise humeur.

– Mais je ne peux rien faire pour lui ! osai-je protester.

Les boules lumineuses secouèrent leur tête en signe de déception et nous continuâmes d’avancer. Le chemin était toujours plus rude, je devais me concentrer pour ne pas tomber, quand je vis un homme

frapper son fils au visage. Je les regardai sans m'arrêter, mais je trouvais cet acte lâche.

- Pourquoi fronces-tu les sourcils? s'enquit Jugement.
- Parce que ce n'est pas bien...
- Pourquoi n'avoir rien fait pour aider l'enfant?
- Cet homme m'aurait mise en pièces!
- Et l'enfant? Est-il plus fort que cet homme?

Son argument était bon. Je ne répondis rien à cause de ma honte. À la suite du tournant qui me semblait le millième, j'osai protester.

– Va-t-on marcher encore longtemps? C'est bon, j'ai compris la leçon! lançai-je, frustrée.

– Bien sûr! Tu es prête sans aucun doute, ironisa Raison. Mais puisque tu es si impatiente et que la nuit tire à sa fin, nous hâterons un peu les choses. Cependant, quelques pas de plus ne te tueront pas.

Cinq minutes plus tard, j'aperçus deux jeunes femmes qui étaient retenues par des chaînes. Elles voulaient se serrer l'une contre l'autre, mais les chaînes les en empêchaient. Elles semblaient indestructibles. Tout à coup, les mailles se fissurèrent et les femmes purent se rejoindre en pleurant de bonheur. Je souris à la vue de cette scène, mais ne m'arrêtai point. Une fois de plus, les boules lumineuses grondèrent leur déception.

- Il est temps de rentrer chez toi, annonça Raison. Tu as échoué.
- Non, non! criai-je. Laissez-moi une autre chance!

Elles ne m'écoutèrent guère et elles continuèrent d'avancer, m'indiquant d'une lueur la voie à suivre. Là où aurait dû être le centre du labyrinthe, ma maison y était. Des halos jaunâtres entouraient les fenêtres. Avec Raison et Jugement, nous nous approchâmes de l'une

d'elles. Sur le sofa, j'y vis mon père et à son côté, ma mère lui frottant le dos d'une main d'un air consolateur. Il pleurait. Je l'entendis prononcer des mots, des mots tranchants, remplis d'amertume. C'était à cause de moi, de ce que je lui avais dit plus tôt.

– Je n'ai jamais ressenti une pareille douleur, murmura-t-il à ma mère. Il vaut mieux la mort de quelqu'un dont on sait l'amour qu'il nous porte, que la haine d'un être que l'on aime...

Doucement, j'ouvris la porte. Au son de celle-ci, mon père se retourna vers moi, l'air perdu. À ce moment, quelque chose prit de la place en moi : un cœur grandi. Je sentis les lumières du Jugement et de la Raison retourner en moi et seulement là, quelque chose que je n'avais jamais connu arriva. Une goutte d'eau salée s'extirpa de mon œil et roula gracieusement sur ma joue jusqu'à mes lèvres. La saveur de cette larme, je m'en souviendrai toujours, tout comme lorsque les bras de mon père m'entourèrent le corps, et mes bras, le sien.

Naomie Beaulieu, 2^e cycle

*Centre Rimouski-Neigette – Éducation des adultes (Rimouski), CS des Phares
Enseignante : Carmelle Bouchard, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

48. Anouk des neiges (conte allégorique)

Anouk était une petite Inuit très intelligente qui vivait avec ses parents dans un bel igloo au pôle Nord. Le papa et la maman d'Anouk étaient de très bons parents qui s'aimaient tendrement, et dont chaque seconde de leur vie était consacrée à son bonheur. Anouk était donc une enfant très heureuse !

Un beau matin, juste avant que l'enfant ne s'éveille tout à fait, voilà que l'igloo, si confortable d'habitude, se mit à craquer de partout. Les blocs de glace qui formaient le toit commencèrent à se fendiller et des morceaux se mirent à tomber dans leur jolie maison. Sa mère et son père essayaient de retenir les blocs de glace pendant qu'Anouk

se dépêchait de sortir. Mais, malgré tous leurs efforts, un énorme bloc s'écrasa sur Anouk qui, sous le choc, perdit totalement conscience.

Les parents d'Anouk, très inquiets, décidèrent donc que sa mère resterait près d'elle et que son père, qui avait plus de force pour courir dans la neige, irait vite chercher le médecin au village le plus proche.

Le lendemain, lorsqu'Anouk se réveilla enfin, le docteur Pingouin et ses parents étaient près d'elle. Tous avaient bien de la peine de la voir dans un si mauvais état. Anouk avait un affreux mal de tête, des bleus partout et beaucoup de difficulté à respirer.

Le docteur Pingouin lui expliqua qu'elle avait une côte cassée; c'est elle qui lui faisait si mal chaque fois qu'elle respirait. Pourtant, le médecin affirma à ses parents que la petite n'avait pas besoin de plus de soins: « Elle ira de mieux en mieux chaque jour à partir d'aujourd'hui, car les enfants guérissent toujours très vite », disait-il.

Pendant le trajet en traîneau qui les amenait à leur nouvel igloo, le père et la mère d'Anouk lui expliquèrent que cet accident était arrivé parce que la température était devenue rapidement très douce au cours de la nuit. C'était un phénomène très rare au pôle Nord. Mais tandis que ses parents tentaient gentiment de la rassurer, la gamine se sentait de plus en plus terrifiée à mesure qu'ils approchaient de leur nouvelle demeure.

Le temps passa, mais les parents d'Anouk ne reconnaissaient plus leur petite fille. C'est vrai qu'elle allait de mieux en mieux comme l'avait prédit le docteur Pingouin, mais elle ne s'amusait plus et elle faisait des choses bizarres. Anouk passait souvent de longues heures dans l'igloo sans rien faire d'autre que d'écouter le silence ou de regarder les parois lisses et brillantes de l'intérieur. Et comme elle refusait de retourner à l'école avec ses amis, ses parents crurent que quelque chose s'était brisé dans la tête d'Anouk. Elle ne redeviendrait peut-être plus jamais comme avant.

En réalité, c'est dans le cœur de la gamine que quelque chose s'était brisé: Anouk avait peur tout le temps! Si elle écoutait le silence,

c'était pour surprendre chaque bruit au cas où l'igloo craquerait encore, et si elle scrutait les murs et le toit de leur maison de près, c'est qu'elle était à la recherche de la moindre petite crevasse. Mais Anouk gardait toute cette terreur dans son cœur, car elle voulait être une petite fille courageuse.

Dans le temps où Anouk aimait s'amuser dehors avec ses amis, elle contemplait souvent les oiseaux des neiges qui vivent au pôle Nord. On lui avait dit que ces très beaux oiseaux s'appelaient des harfangs. Son ami, Nilak, avait même prétendu que les harfangs avaient des pouvoirs magiques...

C'est en pensant à cette histoire qu'Anouk remarqua le magnifique harfang des neiges qui s'était posé sur la colline tout près de sa maison. Or, l'oiseau des neiges était si beau, son regard si doux et invitant qu'Anouk se décida à sortir pour voir de plus près ses merveilleuses plumes argentées. Et c'est alors que la magie se produisit, car le beau harfang lui parla en employant la langue magique des oiseaux, un langage que seuls les enfants peuvent comprendre.

Le harfang des neiges parla longtemps sans qu'Anouk pense un seul instant à aller surveiller l'igloo et il termina son discours ainsi: « Je suis un vieil oiseau et avec le temps, j'ai appris qu'un harfang courageux n'est pas un harfang qui n'a pas peur, car je peux bien te l'avouer, j'ai eu souvent peur au cours de ma longue vie. J'ai appris à être courageux en faisant les choses que je devais faire. Lorsqu'il m'est arrivé que la peur soit très grande, j'ai demandé à quelqu'un qui m'aime de me tenir la main. Et je me suis un jour aperçu que ma peur s'était envolée comme un oiseau dans le ciel de l'Arctique. J'ai confiance en toi, jolie Anouk, tu es une enfant bien intelligente; tu trouveras un jour les choses que tu dois faire. »

Quelque temps plus tard, le harfang magique vit Anouk et Nilak s'amuser dans la neige. Ensemble, ils riaient de bon cœur. Avant de se rendre à l'école, la main dans la main, Anouk se retourna pour dire au revoir à sa maman.

Si le harfang avait pu, je crois qu'il aurait souri !

J'ai écrit ce conte il y a cinq ans, juste avant mon accident vasculaire cérébral. J'ai cru l'écrire pour une enfant, je sais aujourd'hui l'avoir fait pour moi.

Chantal Racine, Intégration sociale

Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale

Enseignante : Suzanne Lévesque, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec

49. Une histoire de pirates

Nous nous étions amarrés aux fameuses Portes de Fer, entre les Carpates et le mont Balkan. Nous avons réussi à semer nos poursuivants, mais ils ne tarderaient pas à nous rejoindre. Notre navire était gravement endommagé à la suite de la dernière altercation et il aurait été impossible de le réparer à temps ou de survivre à une nouvelle attaque. L'élaboration d'un plan était donc primordiale et la clef de la réussite reposait dans la rapidité et l'efficacité d'exécution. Sur le pont, le désordre régnait, mais quand j'ouvris la bouche, tous se turent et se rassemblèrent autour de moi.

J'avais toujours été un bon capitaine pour mes pirates qui me le rendaient bien. Aussi, la personne que j'étais dégageait beaucoup d'assurance et d'autorité, un don de mon père. Une femme m'avait dit un jour que mes cheveux noirs et mes yeux tout aussi ténébreux imposaient le respect. La dévotion de mon équipage à ce moment confirma cette théorie et me remplit de fierté. Les dominant du regard, je commençai à expliquer le déroulement du dessein que j'avais eu. En bref, cela consistait à saborder *l'Intrépide*, un aviso que mon lieutenant et fidèle ami Gaspar Brigo avait transformé en navire réputé pour être le plus rapide du Danube, pour ensuite réquisitionner le *Colosse*, l'écumeur ennemi.

Comme le bassin débouchait sur le delta menant à la mer Noire, en Roumanie, nous étions dans l'obligation de faire demi-tour vers Belgrade, car depuis la prise de Moldavie deux ans après celle de Constantinople, les Roumains n'appréciaient guère les Turcs; ce

qu'était la majorité de mon équipage. Nous devons donc agir rapidement. Quand j'eus terminé mon monologue, mes boucaniers s'animent, accomplissant leurs tâches avec brio. Une fois le gouvernail saboté, les voiles entaillées et la coque légèrement percée, nous abandonnâmes le navire et nageâmes jusqu'à la rive la plus près, armés de tout ce que l'on pouvait transporter. La plupart avec des arcs et des flèches, le reste avec cette récente invention que l'on nommait arquebuse.

Le rivage, abrupt, escarpé, nous donnait l'avantage de la surprise grâce à la végétation abondante qui permettait de nous embusquer. Mon équipage comptait vingt-sept pirates, le leur en comptait quarante-trois. Mais le capitaine que j'étais connaissait ses hommes et leurs compétences; ils étaient la crème et étaient nourris d'une ambition commune: la survie. Nos ennemis n'avaient rien dans la tête excepté l'appât du gain. Mes gaillards, en revanche, savaient apprécier la vie et la protéger, comme en témoignait l'étincelle dans leurs yeux.

Dispersés sur la côte, nous attendions nos assaillants quand Gaspar vint s'enquérir de la raison qui poussait ces pirates à nous pourchasser. Je voyais qu'il tremblait de son petit corps trapu, pouvant laisser croire qu'il avait peur, mais je savais bien que c'était l'exaltation qui l'allumait ainsi.

– Nous sommes Ottomans! Combien penses-tu que ces eaux renferment d'ennemis?

Sans dire mot (il ne le pouvait guère depuis qu'il s'était fait couper la langue), il retourna se camoufler, sourire cinglé aux lèvres. Son apparence et son caractère étaient très analogues. Il était tout ce qu'un chef pouvait espérer: loyal, respectueux, compréhensif, mais sauvage, bestial, sans pitié et surtout muet. Il était à mes côtés depuis vingt-deux ans. Il était à peine de retour à sa planque quand la pointe du *Colosse* surgit de derrière les montagnes.

La vue de ces pirates était immonde. Ils donnaient l'impression de n'avoir rien mangé depuis des lustres. Sous la lueur du soleil, leur peau apparaissait diaphane et morte, mais ils n'en demeuraient pas moins féroces. Décrépits, oui! mais féroces. Le pire, c'était le capitaine de ces créatures. Grand, émacié, presque squelettique, le visage

fruste, rongé par la mer et la piraterie. Ses hardes en lambeaux me donnaient l'impression qu'il se déversait de lui-même.

Avec ma lunette, je pouvais aussi voir son lieutenant sonder notre *Intrépide* avec sa propre lunette. J'avais donné ordre à mes comparses de ne pas attaquer avant mon commandement et jusque-là, tout se déroulait à merveille. Visiblement embarrassé de ne voir personne, le commandant somma d'aborder le navire et de le réquisitionner; ce que ses sbires s'empressèrent d'exécuter. Comble du bonheur, le commandant aussi! Le piège s'était refermé. Notre chance de réduire leur nombre était venue. Je hurlai alors de tirer et, dans un coup de tonnerre digne des pires orages, les projectiles furent lancés.

Ce fut une réussite sur toute la ligne. Sur les vingt-huit missiles, je crus voir dix-huit corps tomber, dont cinq se relevèrent, blessés. Désormais deux de moins qu'eux, nous préparions notre deuxième salve quand le lieutenant adverse nous aperçut et lança les représailles. Mes archers eurent le temps de décocher, mais les arquebusiers rechargèrent et l'un d'entre eux fut atteint à la cuisse par une flèche lancée par le capitaine lui-même.

Voyant mon fidèle matelot se vider de son sang, une fulgurante bouffée de haine et d'adrénaline prit le contrôle de mon corps; je me précipitai sur lui. La flèche lui avait tranché l'artère crurale et le sang s'écoulait abondamment. Je la cassai et l'extirpai par le bout brisé, tout en versant de l'alcool que je conservais dans ma flasque. Je versai de la poudre à canon sur une pierre et à l'aide de mon couteau, produisis une étincelle qui alluma la poudre suffisamment pour chauffer la pointe de la lame avec laquelle je cautérisai la plaie. Le sang cessa presque totalement de couler.

S'il y a une chose que j'ai du mal à supporter, c'est de voir un membre de mon équipage succomber.

Deux autres salves avaient été lancées et aucun de mes compagnons n'avait été touché. D'après ce que je pouvais voir, il ne restait plus que treize silhouettes actives sur le pavillon de l'*Intrépide* qui, peu à peu, sombrait dans le bassin. Décidément, le professionnalisme de mon équipe m'émut profondément.

Soudainement, le capitaine des mécréants ordonna le retour sur le *Colosse*, puis la retraite. Les bêtes s'exécutèrent, mais ce geste signait leur arrêt de mort : ils abandonnaient leurs armes pour désarrimer le navire, nous procurant ainsi l'occasion de tirer une ultime décharge.

À la suite de cette dernière, plus rien ne bougeait sur l'embarcation. Nous décidâmes alors de nager jusqu'à notre nouveau navire afin de festoyer un peu et de réparer les quelques avaries que nous avons laissées plus tôt dans la journée. Mes hommes et moi arrivions près de l'écumeur quand le commandant apparut au bord du pont et fit feu avec son arquebuse, atteignant mon lieutenant qui nageait juste derrière moi. Aussitôt, trois braves se précipitèrent pour l'empêcher de couler. Moi, je me retournai juste à temps pour voir une flèche aller se planter dans la poitrine de l'assassin. Heureusement que l'un de nous était resté sur le rivage !

Une fois à bord du vaisseau, nous constatâmes le décès de Gaspar. Quelques amis ne purent retenir leurs émotions ; les festivités allaient attendre. Il nous fallait rendre à la mer ce qui avait toujours appartenu à la mer. Le corps à la flotte, je me retournai et admirai dans les yeux de mes pirates un désir, une volonté : la survie.

*Christopher Constant, 2^e cycle
Centre St-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante : Lyson Burgoyne, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

50. L'origine de ma passion pour les plantes

Un soir, j'ai fait une recherche pour me trouver un emploi. J'ai vu sur le site d'Emploi-Québec le métier d'aide-horticultrice. Au mois de février 2008, je suis allée voir M. Jolicœur. J'ai commencé à travailler pour lui au mois de mars de la même année. Celui-ci m'a donné une chance parce que c'est un homme au bon cœur, compréhensif, qui ne juge pas les gens qui ont des problèmes d'apprentissage. Il m'a engagée, même si j'ai un problème de dyslexie. Cet homme m'a permis d'avoir plus confiance en moi et de vivre enfin du respect.

M. Jolicœur a ouvert son commerce en 2002 avec une seule serre fabriquée en bois. Aujourd'hui, les Serres de la Vallée produisent plus de 250 variétés de fines herbes et de plantes médicinales vivaces, et ce, dans 22 500 pieds carrés de serres et tout au long de l'année. David Jolicœur a gagné une médaille de bronze de l'Ordre national du mérite agricole, en 2008.

Mon patron a trouvé un moyen pour m'aider à comprendre les mots. Il écrit mes instructions de la journée sur un papier et il me les dit en même temps. Le fait qu'il prononce chaque mot m'a aidée à comprendre les plus difficiles. Cette technique m'a permis de traverser mon pire cauchemar: la dyslexie. Les personnes de mon équipe m'ont aidée en me montrant quoi faire dans les serres en le faisant devant moi. Elles ont été pour moi un cadeau merveilleux. Sans elles, je n'aurais pas cet emploi aujourd'hui. Ces filles sont devenues mes amies.

Ma passion des plantes date du mois de février 2008 quand j'ai commencé à travailler à cet endroit. J'aime l'arôme subtil des fines herbes et des fleurs. Mon équipe et moi avons toutes le pouce vert et nous donnons l'énergie vitale aux végétaux. Par exemple, l'eau et la lumière permettent aux fleurs de bien croître. Les principales tâches d'une aide-horticultrice sont d'enlever les mauvaises herbes, de couper les têtes des plantes, de faire le piquetage, de préparer les commandes et de répondre aux questions des clients. Ce métier m'a permis de découvrir une passion: faire pousser des plantes et préparer la nourriture avec des plantes comestibles. De plus, cela m'a permis d'avoir un rêve: devenir une cuisinière et utiliser les plantes comme décoration pour les desserts. Grâce à ces plantes, je vais devenir une experte dans la décoration de gâteaux et je pourrai soigner mes enfants, Sofia et Jérémy, qui sont pour moi un trésor précieux que je protégerai au péril de ma vie.

Avant, je vivais dans un logement. Je manquais de place et la cuisine était petite comme un garde-robe. Ce travail m'a permis d'avoir plus d'argent pour subvenir aux besoins de ma famille. J'ai pu m'acheter une maison avec mon conjoint David et je me suis achetée une voiture Pontiac Vibe gris foncé presque neuve. En 2010, j'ai dû arrêter de travailler parce que j'étais enceinte de Jérémy. Pendant cette période, je m'ennuyais de mon patron et de mes coéquipiers. Ça me manquait

de ne pas leur jouer des tours et de rigoler avec eux. Ce travail me permet d'avoir un lien privilégié avec ma fille Sofia qui commence à avoir la même passion que moi pour les plantes.

Voilà le parcours qui m'a permis de me trouver un emploi dans un secteur qui me plaît énormément.

*Isabelle Despatis, Présecondaire
Centre l'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignantes : Louise Ethier et Karine Despatis, Syndicat du personnel de
l'enseignement des Hautes-Rivières*

51. La chimère

Mon âme se compose de deux personnalités. La première est bonne, tandis que la seconde est mauvaise. Tels le yin et le yang, l'eau et le feu, le noir et le blanc, l'humilité et l'orgueil forment un tout que j'appelle « moi ». Le premier est doux, affectueux, drôle, plein de vie et sensible. Le deuxième... En fait, il n'y a ni bon, ni mauvais, seulement un équilibre entre les deux faisant de moi l'être que je suis.

Chaque jour, pour moi, était une peine. Une sentence, cette sentence que ma mère m'a donnée. Les hommes la surnomment « vie ». Elle ne fut pour moi que souffrances, blessures, abus et échecs. Dans les sombres couloirs de la dépendance, j'ai marché. Oui, toutes ces illusions, tous ces paradis artificiels, trop longtemps, je les ai côtoyés, faisant ressortir en moi le mauvais, le maléfique, le malveillant. Une chimère. Cette bête, je l'ai nourrie jusqu'à en perdre la réalité, jusqu'à ne plus savoir qui j'étais.

Puis, un jour, j'en ai eu assez de cette vie. La peine de mort, je voulus m'infliger. Mais, par la grâce de je ne sais qui, le coup n'est pas parti. « Tiens ! un sursis », me suis-je dit. « On dirait bien que le paradis ne veut pas de moi. » Alors, je me suis relevé et j'ai continué. Les années ont passé, le brouillard dans mon esprit s'est épaissi, ma route est devenue plus pénible. Jusqu'au jour où une femme croisa mon

chemin. Cette « sublime » dont, depuis mon adolescence, le bleu des yeux comme la mer me donnait le vertige. Mais la chimère en moi ne voulant pas de joie et de gaieté me guida très bien encore une fois dans le plus profond des abîmes jusqu'à la destruction de mon union. L'affreuse se nourrissait de mes déboires, de mes chagrins. Dans ce corps vide et sans émotion, cherchant la moindre parcelle de lumière, j'étais. Ne la trouvant point, je voulus mettre fin à ma vie.

À ce moment-là, ma belle, voyant où j'en étais, me suggéra fortement de me traiter. Ce que je fis. Dans cet endroit où j'étais, un hôpital où tous les mal-aimés, tous les meurtris de l'âme se soignaient, on me montra qui j'étais vraiment. Ce que la chimère cachait, je le vis. Mon regard ne pouvait plus se détacher d'elle, j'étais hypnotisé, envoûté par la vision de mon autre moi. Le seul, le vrai, l'unique moi, cet enfant meurtri et blessé, mal en point. Ah ! le monstre, comment a-t-il pu ? Dès cet instant, je le pris sous mon aile, je l'ai soigné. Ses blessures, je les ai pansées. Ma façon de procéder fut fort simple, il me fallait vaincre la chimère. Tel le chevalier, je partis en croisade dans les grottes sombres de mon âme.

Puis, par une journée d'hiver, je l'ai trouvée. La garce, je la tenais ! Elle était là, devant moi, me défiant de son regard glacial. Mes yeux plongés dans les siens, observant ce qui s'y tramait, je voyais le film de ma vie. Mais comment était-ce possible ? Comment avais-je pu agir ainsi ? Tous ces gens, je les avais trahis. À ma femme, mes enfants, mes parents, j'ai menti pour nourrir le vilain. Le combat fut violent, car je savais qu'un seul de nous deux en sortirait vivant. Armé du bouclier de l'humilité et de l'épée de l'honnêteté, je la blessai, je la meurtris, je m'acharnai sur elle jusqu'à ce qu'elle s'avouât vaincue. L'enchaînante se retrouva enchaînée.

L'esprit éclairci, fier, droit et libre, je marche maintenant sur le chemin de la destinée. Où étais-tu, toi, le bonheur ? Pendant de longs et pénibles vingt-quatre heures, je ne t'ai pas vu. Longtemps, je t'ai cherché, dans le brouillard, je pensais te trouver. Aujourd'hui, tu es là, si près de moi, bonheur tant espéré. Parfois en émoi, j'ai peur, peur de l'avenir. Mais l'avenir n'est que fabulations, le passé est écrit, ne reste que le présent. C'est lui le plus important. Pour de magnifiques

souvenirs, le présent est primordial, car en semant de bonnes graines maintenant, mon avenir sera rempli de joie et de bonheur. Telle sera ma récolte.

*Michel Champagne, 2^e cycle
Centre l'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignantes : Louise Ethier et Karine Despaties, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

SEMAINE QUÉBÉCOISE
DES ADULTES EN
FORMATION



Centrale des syndicats
du Québec



«Ma plus belle histoire n'en est pas une d'amour ou d'aventure. Ce n'est pas un drame, encore moins une comédie. En fait, elle ne se raconte même pas. Elle ne vaut rien, mais rien ne la vaut. Ma plus belle histoire, c'est la vie.» – Myriam Côté

«Lentement, il se dirige vers chez lui et voit quelqu'un s'approcher quand il entend une voix lui dire: Tu veux jouer? Sébastien sourit... Sébastien est autiste et, pour la première fois, il sent que le monde au-delà de sa fenêtre l'invite à le rejoindre.» – Caroline Alves Paixão

«Elle est ma muse égarée
D'un ciel de nuit étoilé.
Celle qui va filante
Réaliser le vœu qui enchante,
Laisant rêveur l'âme de l'homme,
Qu'elle cueille telle une pomme,
À la saison froide venue
Avant que le souhait soit perdu.»
– Stéphan Chamberland

«Le songe d'un rêve à réaliser
Tellement doux à caresser
Tout le monde a en-dedans
Plein de précieux moments
Certains sont à chérir
D'autres sont des rêves d'avenir
Mais tous sont aussi brillants
Que de vrais diamants»
– Stéphanie Meunier

«Qu'il faisait bon de voir toutes les beautés que la nature nous offrait, sous un ciel bleu que seul l'hiver peut teinter de cette façon! J'étais devenue une femme sans mots, et je me nourrissais de tout ce qui m'entourait. Tu respectais mes silences. Je pleurais de joie, et toi, mon amour, tu arrêtais le cheval et embrassais mes yeux mouillés.» – Line Poirier

«J'étais un train qui allait beaucoup trop vite et j'ai manqué beaucoup de beaux paysages... Je ne serais pas la personne que je suis si je n'avais pas eu une passion à laquelle m'accrocher... Il faut toujours se garder un but, un objectif, une espérance devant soi pour donner un sens à sa vie... Il n'est jamais trop tard pour devenir quelqu'un, nous ne sommes jamais trop faibles, ou pas assez intelligents.» – Maxime Caron Delamour

«C'est grâce aux enseignants que je suis capable de lire, d'écrire et de calculer. Je suis habile maintenant pour feuilleter le journal. Je suis un expert pour discerner les fonctions des mots. Je suis adroit maintenant pour remplir des formulaires et aussi pour répondre aux gens qui m'envoient des lettres et des cartes postales. Je marche la tête haute dans la rue.» – Jean-Luc Bourassa

«De sa chambre, elle pouvait admirer les collines marbrées de jaune et de vert. L'odeur du colza lui titillait les narines, un doux mélange harmonieusement nuancé par le parfum de l'herbe verte fraîchement coupée. Le soleil lui flattait le visage d'un souffle tiède; l'esquisse d'un sourire apparut malgré elle... Ce matin, elle le savait, tout était possible.» – Karine Loosfelt

«À force de me comprendre, je me suis mise à m'aimer, à force de m'aimer, je me suis mise à me pardonner. J'avais moi-même détruit ma vie, personne ne l'avait fait à ma place! Alors, j'avais désormais la clé pour me reconstruire selon mes propres désirs. Je me voyais comme une voiture accidentée; les pièces intérieures devaient être réparées avant la tôle.» – Mélissa Portolèse

«Le réveille-matin sonne encore, et je suis de retour au présent. Je suis encore dans mon lit. Les chats ont changé de position, mais ils sont encore avec moi. Je vais me réveiller après ces cauchemars. Mes pieds touchent le plancher froid... Peut-être un autre cinq minutes.» – Euna Northey

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

